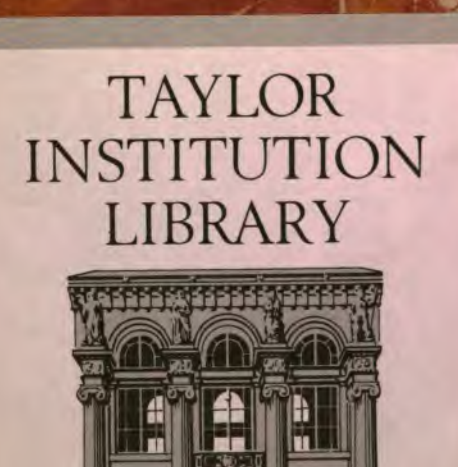






CONTES MORAUX.

TOME TROISIEME.

CONTES MORAUX,

PAR

M. MARMONTEL,

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

Enrichis de Figures en taille-douce.

TOME TROISIEME.



A LA HAYE,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.



M. DCC. LXXV.



LE MARI SYLPHE



CONTES MORAUX.



LE MARI SYLPHE.

EVITEZ les pieges des hommes, dit-on sans cesse à une jeune femme : évitez la séduction des femmes, dit-on sans cesse à un jeune homme. Est-ce le plan de la nature que l'on croit suivre, en faisant d'un sexe l'ennemi de l'autre ? Ne sont-ils faits que pour se nuire ? Sont-ils destinés à se fuir ? Et quel seroit le fruit de ces leçons, si tous les deux les prenoient à la lettre ?

Lorsqu'Elise sortit du Couvent pour aller à l'Autel épouser le marquis de Volange,

elle étoit bien persuadée qu'après un amant l'être le plus dangereux de la nature étoit un mari. Elevée par une de ces solitaires dont l'imagination mélancolique se peint en noir tous les objets, elle ne voyoit pour elle dans le monde que des écueils, & que des pieges dans le mariage. Son ame délicate & timide fut d'abord flétrie par la crainte; & l'âge n'avoit pas encore donné à ses sens l'heureux pouvoir de vaincre l'ascendant de l'opinion. Ainsi tout fut pour elle dans l'hymen, humiliant & pénible. Les premiers soins de son époux, loin de la rassurer, l'alarmoient encore. C'est ainsi, disoit-elle, que les hommes couvrent de fleurs les chaînes de notre esclavage. La flatterie couronne la victime; l'orgueil va bientôt l'immoler. On ne consulte aujourd'hui mes desirs que pour les contrarier sans cesse. On veut pénétrer dans mon cœur pour en développer les replis; & si on me découvre quelque foiblesse, c'est par-là même qu'on aura soin de m'humilier avec plus d'avantage. Gardons-nous bien des pieges qu'on nous tend.

Il est aisé de prévoir l'amertume & la froideur que ce funeste préjugé répandit du côté d'Elise, dans leur commerce le plus intime. Volange s'apperçut de la répugnance qu'elle avoit pour lui. Il eût tâché de l'en guérir s'il en eût deviné la cause; mais la persuasion qu'il étoit haï le découragea; & en perdant l'espoir de plaire, il

étoit tout simple qu'il en perdît le soin.

Sa situation fut d'autant plus pénible, qu'elle étoit plus opposée à son caractere. Volange étoit la gaieté, la galanterie, la complaisance même. Il s'étoit fait de son mariage une fête riante plutôt qu'une affaire sérieuse. Il avoit pris une épouse jeune & belle, comme on se choisit une divinité, pour lui élever des autels. Le monde va l'adorer, disoit-il; & je l'y menerai en triomphe. J'aurai mille rivaux: tant mieux! Je les effacerai tous par mes soins, mes vœux, mes hommages, & l'inquiétude attachée à une jalousie délicate & timide préservera l'amant d'Elise des négligences de l'époux.

La froideur impatiente & dédaigneuse de sa femme détruisit cette illusion. Plus il étoit amoureux d'elle, plus il étoit blessé de l'éloignement qu'elle avoit pour lui, & cet amour si tendre & si pur qui devoit faire son bonheur, alloit devenir son supplice. Mais un sacrifice innocent dont le hasard lui donna l'idée, le rétablit dans tous ses droits.

Il faut que la sensibilité de l'ame s'exerce; & si elle n'a pas un objet véritable, elle s'en fait un fantastique. Il étoit décidé dans l'opinion d'Elise, qu'il n'y avoit rien dans la nature qui fût digne de l'attacher. Mais elle avoit trouvé dans la fiction de quoi l'occuper, l'émouvoir & l'attendrir. La fable des Sylphes étoit à la mode. Il lui

étoit tombé sous la main quelques-uns de ces Romans où l'on a peint le commerce délicieux de ces esprits avec les mortelles, & pour elle ces brillantes chimeres avoient tout le charme de la vérité.

Elise croyoit donc aux Sylphes, & brûloit d'envie d'en avoir un. Il faut pouvoir au moins se peindre ce que l'on desire ; & il n'est pas facile de se peindre un Esprit. Elise avoit été obligée d'attribuer tous les traits d'un homme au Sylphe qu'elle desiroit. Mais pour loger une ame céleste, elle avoit composé un corps fait à plaisir, une taille élégante & noble, une figure animée, intéressante, ingénieuse, un teint d'un éclat & d'une fraicheur digne du Sylphe qui préside à l'étoile du matin ; de beaux yeux bleus & languissants, & je ne sçais quoi d'aérien dans toutes les graces de sa personne. Elle y avoit ajouté la parure la plus légere, des fleurs, des rubans des couleurs les plus tendres, un tissu de soie à demi transparent & dont se jouoient les zéphyrs, deux ailes semblables à celles de l'amour, dont ce beau Sylphe étoit l'image : telle étoit la chimere d'Elise ; & son cœur, séduit par son imagination, soupiroit pour ce qu'elle avoit feint.

Il est naturel que nos idées les plus familieres & les plus vives se retracent pendant le sommeil : bientôt les songes d'Elise lui firent croire que sa chimere avoit quelque réalité.

Volange ; bien sûr de n'être pas aimé de sa femme, avoit beau l'observer avec les yeux de la jalousie ; il lui voyoit avec ses pareilles une gaieté douce, un commerce facile, quelquefois même l'air de l'amitié ; mais aucun homme encore n'avoit obtenu d'elle un accueil qui pût l'alarmer. Avec eux son regard étoit sévere, son air dédaigneux, son maintien froid ; elle parloit peu, écoutoit à peine, & quand elle n'avoit pas l'air de l'ennui, elle avoit celui de l'impatience. N'être à son âge ni tendre ni coquette ! cela n'étoit pas concevable. A la fin elle se trahit.

L'Opéra de Zelindor dans sa nouveauté avoit le plus brillant succès. Elise étoit à ce spectacle dans sa petite loge, avec une de ses femmes qu'elle avoit pris en amitié. Justine avoit sa confiance, & rien n'attache une ame timide comme la difficulté vaincue de se livrer une fois. Elise eût voulu avoir sans cesse avec elle la confidente de sa foiblesse ; & sa petite loge ne lui étoit chere que par la liberté qu'elles avoient d'y être ensemble, & sans témoin.

Volange, qui d'une place opposée observoit tous les mouvements d'Elise, la vit plusieurs fois tressaillir à la vue de Zelindor, & parler à Justine avec un air passionné.

Je ne sçais quelle inquiétude lui prit ; mais le soir ayant trouvé Justine un moment seule : Il me semble, lui dit-il, que

ta maîtresse a eu bien du plaisir au spectacle? — Ah! monsieur, elle en est folle. Ce Zelindor est ses amours. Il semble qu'on l'ait fait exprès pour elle. Elle ne revient pas de la surprise où elle a été de voir jouer ses propres songes. — Quoi! ta maîtresse fait de ces songes-là? — Hélas! oui, monsieur, & c'est bien mal à vous de la réduire au plaisir de rêver. En vérité, vous êtes bien heureux que, jeune & jolie comme elle est, elle s'en tienne à aimer des Sylphes. — Des Sylphes! — Et oui, monsieur, des Sylphes. Mais je trahis là son secret. — Tu plaisantes, Justine? — Il y a bien de quoi! Allez, monsieur, c'est une chose indigne de vivre avec elle comme vous faites. Ah! quand je vois cette jeune femme à son réveil, le teint animé, les yeux languissants, la bouche plus fraîche qu'une rose, me dire avec un soupir, qu'elle vient d'être heureuse en songe; que je la plains! & que je vous hais! — Que veux-tu? ta maîtresse avoit dans son mari un amant comme il y en a peu; mais à ce que l'amour a de plus tendre, elle n'a répondu que par une froideur qui va jusqu'à la répugnance. — Vous le croyez: vous avez pris de la timidité pour de la froideur; & voilà comme sont les hommes. Ils n'ont aucune pitié d'une jeune femme. Pourquoi vous réfroidir? Pourquoi ne pas user des droits que vous avez sur elle? — C'est là ce qui m'a retenu. Je ne voulois rien devoir à la contrainte, &

j'aurois été bien plus vif dans mes instances, si elle avoit été plus libre dans ses refus. Hé ! messieurs, que vous êtes bons avec votre délicatesse ! vous allez voir qu'on vous en sçaura gré ! — Ecoute, Justine, il me vient une idée qui peut, si tu le veux, nous réconcilier. — Si je le veux ! — Elise aime les Sylphes ; je puis être un Sylphe amoureux. — Et comment vous rendre invisible ? — En ne l'allant voir que la nuit. — Oui, cette ruse me plaît assez. Elle n'est pas nouvelle : plus d'un amant s'en est servi ; mais Elise ne s'y attend pas, & je suis persuadé qu'elle y seroit trompée. Il n'y a de difficile que le début, que le premier nœud de l'intrigue ; mais je compte sur ton adresse pour m'en procurer le moyen.

L'occasion ne se fit pas attendre. Ah ! Justine, dit Elise le lendemain en s'éveillant, de quelle félicité je viens de jouir ! J'ai rêvé que j'étois sous un berceau de roses, où le plus beau des esprits célestes soupiroit à mes genoux. — Quoi ! madame, les esprits soupirent ! Et comment étoit fait ce bel esprit-là ? — Je tâcherois en vain de te dépeindre ce qui n'a pas de modele parmi les hommes. Quand l'idée en est effacée par le réveil, j'ai peine moi-même à me la retracer. — Et du moins puis-je sçavoir ce qui s'est passé dans votre tête-à-tête ? — Je ne sçais ; mais j'étois enchantée, j'entendois une voix ravissante, je respirois les plus doux parfums ; & à mon réveil tout s'est évanoui.

Volange apprit le rêve de sa femme, & dans ses regrets il crut voir le moyen de débuter en Sylphe auprès d'elle. On connoissoit à peine encore à Paris la quintessence de rose? Volange remit à Justine un petit flacon de cet élixir précieux. Demain, lui dit-il, avant le réveil de ta maîtresse, tu auras soin d'en parfumer son lit.

O ciel! dit Elise en s'éveillant, est-ce encore un songe? Approche, Justine, respire, & dis-moi ce que tu sens. — Moi, madame? Je ne sens rien. — Tu ne sens rien! Tu ne sens pas les roses! — Vous devenez folle, ma chere maîtresse, permettez-moi de vous le dire. Passe pour vos songes; mais toute éveillée! En vérité, je ne vous conçois pas. — Tu as raison, rien n'est moins concevable. Laisse-moi. Ferme les rideaux........ Ah! l'odeur est plus sensible encore. — Vous m'alarmez. — Ecoute-moi. Je te dis hier, s'il m'en souvient, que j'avois été fâchée que le songe du bosquet se fût dissipé, & que j'aimois l'odeur que j'y avois respirée. — Il m'a entendu, ma chere Justine. — Qui, madame? — Qui! Ne le sçais-tu pas? Tu m'impatientes. Laisse-moi. Mais il doit sçavoir, puisqu'il est présent, que ce ne sont pas les fleurs que je regrette. Ah! que sa voix étoit bien plus douce! qu'elle touchoit bien plus mon cœur! Et ses traits divins! Inutiles vœux! Hélas! Je ne le verrai jamais. — Ma foi, madame, il n'y a pas d'apparence. — Tu me

déſeſperes : Eſt-ce là m'aimer, que de m'envier, que de vouloir détruire la plus flatteuſe illuſion ! car c'en eſt une, je dois le croire, & je ne ſuis pas un enfant...... Cependant l'odeur des roſes !..... Oui, je la ſens, rien n'eſt plus réel ; & ce n'eſt pas la ſaiſon des fleurs. — Que voulez-vous que je vous diſe, madame ? Tout le deſir que j'ai de vous plaire ne peut me faire croire qu'un ſonge ſoit une vérité. — Hé bien, mademoiſelle, ne le croyez pas. Préparez ma toilette & que je m'habille. Je ſuis dans un trouble, dans une émotion dont je rougis, & que je ne ſçaurois calmer.

Victoire, monſieur, dit Juſtine en revoyant Volange : le Sylphe eſt annoncé, deſiré ; on l'attend, qu'il paroiſſe, il ſera ma foi bien reçu.

Eliſe fut plongée tout le jour dans une rêverie qui avoit l'air de l'enchantement ; & le ſoir ſon mari s'apperçut qu'elle attendoit avec impatience le moment d'aller ſe livrer au ſommeil. Leurs appartements ſe communiquoient ſelon l'uſage, & Volange étoit d'accord avec ſa confidente ſur le moyen d'arriver ſans bruit au chevet du lit de ſa femme. Mais il falloit que, par un ſoupir ou par quelques mots échappés, elle l'invitât à parler lui-même.

J'ai oublié de dire qu'Eliſe ne vouloit la nuit auprès d'elle aucune lumiere, & ce n'étoit pas ſans raiſon. Les tableaux de

l'imagination ne ſont jamais ſi vifs que dans l'obſcurité profonde. Ainſi Volange, ſans être apperçu, épioit le moment favorable. Il entendit Eliſe ſoupirer & chercher le repos avec inquiétude. Viens donc, dit-elle, heureux ſommeil, toi ſeul me fais aimer la vie. C'eſt à moi, dit Volange, avec un ſon de voix ſi doux qu'Eliſe l'entendoit à peine, c'eſt à moi d'appeller le ſommeil : je ne ſuis heureux que par lui : c'eſt dans ſon ſein que je vous poſſede. Il n'eut pas le temps d'achever. Eliſe jetta un cri perçant, & Volange ayant diſparu, Juſtine accourut à la voix d'Eliſe. Qu'avez-vous donc, madame ? lui dit-elle. — Ah ! je me meurs : je viens de l'entendre. Je ſuis aimée, je ſuis heureuſe. Hâte-toi, je ne puis reſpirer. Juſtine s'empreſſe, dénoue les rubans, lui fait reſpirer un ſel qui la ranime, & ſoutenant ſon rôle d'incrédule, lui reproche de ſe livrer à des idées qui troublent ſon repos, & qui altérent ſa ſanté. Traite-moi d'enfant, d'inſenſée, lui dit Eliſe. Ce n'eſt plus un ſonge, rien n'eſt ſi vrai ; je l'ai entendu comme je t'entends. — A la bonne-heure, madame, je ne veux pas vous impatienter ; mais tâchez de calmer vos eſprits, ſouvenez-vous que pour plaire à un Sylphe il faut être jolie, & qu'on ne l'eſt bientôt plus quand on ne dort pas. — Tu t'en vas, Juſtine ? Que tu es cruelle ! Ne vois-tu pas que je ſuis toute tremblante ? Attends du moins que je ſommeille, s'il eſt

poſſible de ſommeiller dans l'émotion où je ſuis.

Enfin ſes beaux yeux s'appeſantirent, & il fut réſolu entre Juſtine & Volange, qu'effarouché par le cri qu'Eliſe avoit fait, le Sylphe ſe laiſſeroit deſirer la nuit ſuivante. En effet, elle eut beau l'appeller.

Elle avoit peur qu'il ne revînt plus. Mes cris l'auront effrayé, diſoit-elle. Bon, madame, lui dit Juſtine, un eſprit eſt-il donc ſi timide ? Et n'avoit-il pas dû s'attendre à la la frayeur qu'il vous a cauſée ? Soyez tranquille ; il ſçait ce qui ſe paſſe dans votre cœur comme vous-même. Et peut-être dans ce moment il eſt là qui prête l'oreille. — Que dis-tu là ? Tu me fais treſſaillir. — Eh ! quoi ! n'êtes-vous pas bien-aiſe que votre Sylphe liſe dans votre ame ? Aſſurément : il ne s'y paſſe rien dont il n'ait lieu d'être flatté. Mais il ſe mêle toujours de l'homme dans l'idée que l'on ſe fait des Sylphes ; & la pudeur. — La pudeur, ce me ſemble, eſt déplacée avec des eſprits. Où ſeroit le mal, par exemple, de l'engager à revenir ce ſoir ? Ah ! j'aurois beau diſſimuler ; il ſçait bien que je le deſire.

Le vœu d'Eliſe fut accompli. Eliſe étoit couchée, la lumiere éteinte, & Volange au chevet de ſon lit. Crois-tu qu'il revienne ? dit-elle à Juſtine. — Oui, s'il eſt galant, il doit être arrivé. — Ah ! du moins, s'il pouvoit m'entendre ! Il vous entend, répondit Volange avec ſa douce voix ; mais

écartez ce témoin qui m'afflige. Justine, dit Elise en tremblant, éloigne-toi. — Qu'est-ce donc, madame? Vous me semblez émue. — Ce n'est rien : laisse-moi, te dis-je. Justine obéit, & dès qu'ils furent seuls : Eh quoi, lui dit le Sylphe, ma voix vous intimide ! on ne craint pas ce que l'on aime. Hélas, dit-elle, puis-je voir sans trouble réaliser mes songes, & passer, par un prodige inconcevable, de l'illusion à la réalité ? Croirai-je que l'un des esprits célestes daigne quitter le ciel pour moi, & se familiariser avec une simple mortelle ? Si vous sçaviez, lui répondit Volange, combien vous effacez tout ce que les Nymphes de l'air ont de charmes, vous seriez peu flattée de votre victoire. Aussi, n'est-ce pas à la vanité que je veux devoir le prix de mon amour. Cet amour est pur & inaltérable comme mon essence; mais il est délicat à l'excès. Nous n'avons que les sens de l'ame : vous les avez comme nous, Elise; mais pour en goûter les délices, il faut me réserver cette ame dont je suis jaloux; vous amuser de tout ce que le monde a d'intéressant & d'aimable; mais n'y rien aimer comme moi. Hélas ! il m'est bien facile de vous obéir, dit-elle, d'une voix encore mal assurée. Le monde n'a pour moi nul attrait. Le vuide même de mon ame n'a pu donner accès aux vains plaisirs qui vouloient la séduire; comment y seroit-elle accessible, à présent que vous l'occupez ! Mais vous,

esprit céleste & pur, comment puis-je me flatter de vous fixer & de vous suffire ? Apprenez, répondit Volange, ce qui nous distingue de tous les esprits répandus dans l'univers, & plus encore de l'espece humaine. Un Sylphe n'a point de bonheur à lui : il n'est heureux que dans ce qu'il aime. La nature lui a interdit la faculté de s'aimer seul; & comme il partage tous les plaisirs qu'il cause, il éprouve aussi toutes les peines qu'il fait souffrir. Le destin m'a laissé le choix de cette moitié de moi-même dont mon bonheur devoit dépendre; mais ce choix décidé, nous n'avons plus qu'une ame, & ce n'est qu'en vous rendant heureuse, que je puis espérer d'être heureux. Soyez-le donc bien, lui dit-elle avec transport; car la seule idée d'une union si douce, me ravit & m'éleve au-dessus de moi-même. Quelle comparaison de ce commerce intime avec celui des dangereux mortels dont nous sommes ici les esclaves! Hélas, vous sçavez que j'ai subi les loix de l'hymen, & que l'on m'a donné des chaînes. Je le sçais, dit Volange, & l'un de mes soins sera de les rendre légeres. Ah! reprit-elle, n'en soyez point jaloux. Mon mari est peut-être celui des hommes qui se ressent le moins des vices de son espece; mais ils sont tous si persuadés & si fiers de leurs avantages, si indulgents pour leurs torts, & si rigoureux pour les nôtres, si peu scrupuleux sur les moyens de nous séduire & de nous

asservir, qu'il y auroit autant d'imprudence que de foiblesse à s'y livrer. Eh bien, lui dit son Sylphe, le croiriez-vous ! Tout ce que vous reprochez aux hommes, nous le reprochons aux Sylphides. Douces, insinuantes, fertiles en détours, il n'est point d'art qu'elles n'emploient pour dominer les esprits ; mais une fois sûres de leurs ascendants, une volonté capricieuse & absolue, une fierté impérieuse & sous laquelle tout doit fléchir, prennent la place de la timidité, de la douceur, de la complaisance ; & ce n'est qu'après les avoir aimées, qu'on s'apperçoit qu'on devoit les haïr. Ce caractere dominant que leur a donné la nature, a cependant ses exceptions : il en est de même parmi les hommes. Mais, quoi qu'il en soit, ma chere Elise, l'un & l'autre monde nous seront étrangers si vous m'aimez comme je vous aime. Adieu : mon devoir & votre repos m'obligent de vous quitter. Le ciel m'a confié le soin de votre étoile, je vais en diriger le cours. Puisse-t-elle répandre sur vous la plus favorable influence ! — Eh quoi, si-tôt, vous vous éloignez ? — Oui, pour vous revoir demain à la même heure. — Adieu.... mais non., encore un mot. Puis-je avoir une confidente ? — Vous en avez une, tenez-vous-en là. Justine vous aime, & elle m'est chere. — Quel nom vous donnerai-je en lui parlant de vous ? — Dans le ciel on m'appelle *Valoé*, & en langue Sylphide, ce

nom veut dire *tout ame*. Ah ! je mérite le même nom depuis que je vous entends. Alors le Sylphe s'évanouit. Le cœur d'Elise nageoit dans la joie ; elle étoit au comble de ses vœux, & au milieu des idées délicieuses qui l'occupoient, le sommeil s'empara de ses sens.

Justine fut instruite de tout ce qui s'étoit passé, & n'eut pas besoin de le répéter à Volange. Elle lui dit seulement qu'il avoit laissé sa femme dans l'enchantement. Ce n'est pas assez, dit-il, je veux qu'en l'absence du Sylphe, tout lui rappelle son amour. Tu lis dans son ame, tu connois ses goûts ; instruis-moi bien de ce qu'elle desire : le Sylphe aura l'air de la deviner. — Sur le soir, Elise, pour être plus libre, alla se promener seule avec Justine dans l'un de ces jardins magnifiques qui font l'ornement de Paris ; & quoiqu'elle fût toute occupée de son Sylphe, un penchant naturel aux jeunes femmes, lui fit jetter les yeux sur la parure d'une inconnue. Ah ! la jolie robe ! s'écria-t-elle ; & Justine feignit de ne pas l'entendre. Mais ; l'adroite suivante ayant entendu nommer cette femme si bien parée, retint son nom & le dit à Volange.

L'heure du rendez-vous étant venue, Elise se couche, & dès qu'elle est seule, ah ! mon cher Valoé, dit-elle, m'avez-vous oubliée ? Me voilà seule & vous ne venez pas ! Il vous attendoit, lui dit

Volange : votre image l'a suivi dans le ciel. Il n'a vu que vous au milieu de la cour Aérienne. Mais vous, Elise, en son absence, n'avez-vous desiré que lui ? Non, lui dit-elle assurément, rien que vous seul ne m'intéresse. — Je sçais cependant, Elise, que vous avez formé un desir qui n'étoit pas pour moi. Vous m'inquiétez, lui dit-elle, j'ai beau m'examiner, je ne sçais quel est ce desir. Vous l'avez oublié, mais je m'en souviens, & loin de m'en plaindre, je souhaite moi-même que vous en ayez souvent de pareils. Je vous l'ai dit, les Sylphes sont jaloux, mais ils n'en sont que plus soigneux de plaire. Ne vous étonnez pas de me voir curieux des plus petits détails de votre vie : je veux n'y laisser que les fleurs, & en ôter jusqu'à la moindre épine. Par exemple, votre mari ne laisse pas de m'inquiéter. Comment êtes-vous avec lui ? Mais, dit Elise, un peu confuse, je vis avec lui comme un homme, dans la défiance & la contrainte que nous inspire naturellement un sexe né l'ennemi du nôtre. On m'a donnée à lui sans me consulter, j'ai suivi mon devoir & non pas mon penchant. Il m'aimoit, disoit-il, & il eût voulu me plaire, c'est-à-dire, me captiver : il n'a pas réussi ; & sa vanité, qu'il appelle délicatesse, l'a détaché de ce dessein. Nous voilà bons amis ; ou si vous voulez, libres l'un & l'autre. — Est-il au moins un peu complaisant ? Mais, oui, assez pour séduire une femme

qui

qui ne sçauroit pas, comme moi, combien les hommes sont dangereux. — Vous auriez pu tomber plus mal ; & ce mari n'est pas aussi fâcheux que ses pareils ont coutume de l'être. Il fait bien du reste, & si jamais vous aviez à vous plaindre de lui, il en seroit puni sur l'heure. Oh non, je vous conjure, dit-elle en tremblant, quoi qu'il se passe de lui à moi, ne vous en mêlez jamais. Je vous dois toute ma confiance; mais ce seroit en abuser cruellement que de lui nuire en aucune façon. Il est assez malheureux d'être homme, & il en est assez puni. — Votre ame est céleste, charmante Elise, un mortel ne vous méritoit pas. Ecoutez, je ne vous ai pas dit notre façon de corriger les hommes. Ils ne connoissent que le fer & le feu; mais nous avons de plus douces vengeances. Dès que votre mari vous aura déplu, vous m'en instruirez, & dans l'instant, le regret, le reproche se saisiront de son ame ; & il n'aura de paix ni avec moi, ni avec lui-même, qu'il n'ait expié à vos genoux le déplaisir qu'il vous aura causé. Je ferai plus, je lui inspirerai tout ce que vous m'inspirez à moi-même. Ainsi l'esprit de votre Sylphe animera votre mari, vous sera présent sans cesse. Voilà, dit Elise enchantée, le seul moyen de me le faire aimer. Ainsi se passa ce nouvel entretien.

Le lendemain étant à sa toilette, Justine jette les yeux sur le sopha du cabinet,

& fait un cri d'étonnement. Elise se retourne, & y voit étalée une robe pareille à celle qu'elle avoit vue à la promenade. Ah ! voilà donc comme il se venge de ce desir qui n'étoit pas pour lui ! Justine enfin me croiras-tu ? N'est-ce pas un Sylphe adorable ? Les yeux d'Elise ne pouvoient se lasser d'admirer ce nouveau prodige. Volange arrive dans ce moment. Voilà, dit-il, une robe charmante ! Votre goût, madame, fait bien l'éloge de ce que vous aimez. En vérité, poursuivit-il, en considérant de plus près l'étoffe, cela est fait de la main des fées. Cette façon de parler familiere, venoit là si à propos, qu'Elise rougit comme si on l'eût trahie, & que son secret eût été révélé.

Le soir elle ne manqua pas de donner des éloges à la galanterie empressée de son joli petit Sylphe ; & celui-ci lui dit mille choses si délicates & si tendres sur le bonheur d'embellir ce qu'on aime & de jouir du bien qu'on lui fait, qu'elle ne cessoit de répéter : non jamais mortel ne connut ce langage ; il n'est donné qu'à une intelligence céleste de penser & de parler ainsi. Je vous préviens cependant, lui dit-il, que votre époux va bientôt devenir mon émule. Je me plais à épurer son ame, à la rendre aussi douce, aussi tendre, aussi flexible à vos desirs que me le permet la nature. Vous y gagnerez, sans doute, Elise, & votre bonheur est tout pour moi ; mais

n'y perdrai-je pas quelque chose ? Ah ! doutez-vous, lui dit-elle, que je ne vous attribue tous les soins qu'il prendra de me plaire ? N'est-ce pas comme une statue que vous voulez bien animer ? — Ainsi vous m'aimerez en lui ? Et en pensant que c'est moi qui l'anime, vous vous plairez à le rendre heureux ? — Non, Valoé, ce seroit le tromper : la fausseté m'est odieuse. C'est vous que j'aime, ce n'est pas lui ; & lui témoigner ce que je sens pour vous, ce seroit vous trahir l'un & l'autre. Volange, pour ne pas s'engager plus avant dans une dispute si délicate, changea de propos, & lui demanda à quoi elle s'étoit amusée tout le jour. Hé ! lui dit-elle, ne le sçavez-vous pas, vous qui lisez dans ma pensée ? Les moments où j'ai été libre, je les ai employés à tracer un chiffre où nos deux noms sont entrelassés. Je dessine assez bien les fleurs ; & je n'ai jamais rien fait avec tant de goût que celles qui forment cette espece de chaîne. Vous avez aussi, lui dit-elle, un talent rare que vous négligez, & dont les plaisirs sont célestes : vous avez une voix touchante, une oreille exquise ; & la harpe sous vos doigts mêlant ses accords à vos sons, feroit les délices des habitants de l'air. Elise promit de s'y exercer, & ils se quitterent plus épris, plus enchantés que jamais l'un de l'autre.

Je suis souvent seule, dit-elle à son mari, la musique me dissiperoit. La harpe est à

la mode, j'ai envie d'en essayer. Rien n'est plus facile, dit Volange, avec l'air de la complaisance ; & le soir même elle eut une harpe.

Le Sylphe revint à son heure, & parut charmé de lui voir saisir & suivre ses idées avec tant de vivacité. Hélas ! lui dit Elise, vous êtes plus heureux, vous devinez les miennes, & vous sçavez les prévenir. Que le don de lire dans l'ame de ce qu'on aime est précieux ! On ne lui donne pas le temps de désirer. Tel est sur moi votre avantage. Consolez-vous, lui dit Valoé, la complaisance a bien son prix : je fais ma volonté quand je préviens la vôtre ; & vous, en attendant la mienne, vous avez le plaisir de vous dire que c'est mon ame qui vous conduit. Il est plus flatteur de prévenir ; mais il est plus doux de complaire. Mon avantage est celui de l'amour-propre ; le vôtre est celui de l'amour.

Tant de délicatesse étoit pour Elise le plus charmant de tous les liens. Elle eût voulu ne jamais cesser d'entendre une voix si chere, mais par ménagement pour elle, Volange avoit soin de s'éloigner dès qu'il l'avoit doucement émue, & le sommeil venoit la calmer.

La premiere idée qu'elle eut à son réveil fut celle de son Sylphe, & la seconde celle de sa harpe. On la lui avoit apportée la veille, toute simple & sans ornements. Elle vole dans son cabinet d'étude & trouve une

harpe décorée d'une guirlande de fleurs qui sembloient fraichement cueillies. Sa joie fut égale à son étonnement. Non, disoit-elle, non, jamais le pinceau, dans une main mortelle, n'a produit cette illusion. Et le moyen de douter que ce ne fût un présent du Sylphe ? Deux brillantes aîles couronnoient cette harpe, la même sans doute dont Valoé jouoit au céleste concert. Tandis qu'elle lui rendoit grace, arrive le musicien qu'elle avoit mandé pour lui donner leçon.

M. Timothée, instruit par Volange du rôle qu'il devoit jouer, commença par l'éloge de la harpe. Quelle plénitude, quelle harmonie dans les sons de ce bel instrument ! Quoi de plus doux, de plus majestueux ! La harpe, à l'en croire, devoit renouveller tous les prodiges de la lyre. Mais où triomphe la harpe, ajouta ce nouvel Orphée, c'est lorsqu'elle soutient de ses accords les accents d'une voix mélodieuse & tendre. Observez encore, madame, que rien ne développe avec plus d'avantage les graces d'un beau bras & d'une belle main ; & lorsqu'une femme sçait placer sa tête avec l'air de l'enthousiasme, que ses traits s'animent, que ses yeux s'enflamment aux accords qu'elle fait entendre, elle s'embellit de moitié.

Elise abrégea cet éloge en demandant à son maître s'il étoit descendant du Timothée, musicien d'Alexandre ? Oui, ma-

dame, dit-il, c'eſt la même famille. Elle prit ſa premiere leçon. Le muſicien parut enchanté de l'éclat des ſons que rendoit cette harpe. Cela eſt divin! s'écrioit-il. Je le crois bien, diſoit tout bas Eliſe. — Allons, madame, eſſayez-vous ſur ſes cordes harmonieuſes. Eliſe y porta une main timide, & chaque ſon qu'elle en tiroit retentiſſoit jusqu'à ſon cœur. A merveille, madame, s'écrioit Timothée, à merveille! Bientôt j'eſpere vous entendre accompagner votre voix touchante & embellir ma muſique & mes vers. Vous faites donc auſſi des vers? lui demanda-t-elle en ſouriant. Ah! madame, lui dit Timothée, c'eſt la choſe du monde la plus ſinguliere, & j'ai peine moi-même à la concevoir. J'avois oui dire qu'on avoit un génie, & je prenois cela pour une fable; mais, ma foi, rien n'eſt plus réel. J'en avois un, moi qui vous parle, & je l'avois ſans le ſçavoir. Hier au ſoir encore je ne m'en doutois pas. — Et comment? Cette nuit, dans le ſommeil, en ſonge, mon génie m'eſt apparu & m'a dicté les vers que voici:

Je renonce au frivole honneur
De guider le char de l'Aurore,
D'annoncer le retour de Flore;
Un ſoin plus doux fait mon bonheur:
Je préſide au réveil de celle que j'adore.
L'Auteur a beau verſer des pleurs,
L'Amante de Zéphyre a beau ſemer des fleurs;
Eliſe eſt à mes yeux cent fois plus belle encore.

Quoi ! dit Elise toute émue, quoi ! M. Timothée, vous avez fait ces vers ? — Moi ! madame, je n'en ai fait de ma vie. C'est mon génie qui me les a dictés. Il a fait plus, il les a mis en chant, & vous allez voir comme il est habile..... Hé bien, madame, dit-il après avoir chanté, que vous en semble ? N'est-on pas heureux d'avoir un génie comme le mien ? — Et, monsieur, sçavez-vous du moins quelle est cette Elise que vous célébrez ? — Mais, madame, je crois que c'est un nom comme Philis, Cloris, Iris. Mon génie a pris celui-là, parce qu'il est doux à l'oreille. — Ainsi, vous ne vous piquez pas d'entendre le sens des vers que vous chantez ? — Non, madame, mais cela est égal : ils sont mélodieux, sensibles, & c'en est assez pour le chant. J'exige de vous, reprit-elle, qu'ils ne soient connus que de moi, & si votre génie vous en inspire encore, je veux qu'ils me soient réservés.

Elle attendit son Sylphe avec impatience, pour le remercier de l'inspiration. Il s'en défendit, mais si foiblement, qu'elle n'en fut que plus persuadée. Il avoua cependant que ce n'étoit pas sans raison qu'on regardoit comme inspirés ceux des hommes, qui, sans réflexion, produisoient de belles idées. Ce sont, dit-il, les favoris des Sylphes, & chacun d'eux a le sien, qu'on appelle son génie. Il ne seroit donc pas étonnant que M. Timothée en eût un, &

s'il lui inspire des vers qui vous plaisent ; il peut se vanter d'être après moi le plus heureux des habitans de l'air. Le génie de M. Timothée devint chaque jour plus fertile, & chaque jour Elise étoit plus sensible aux éloges qu'il lui donnoit. Cependant Volange lui préparoit une surprise nouvelle, & voici quel en fut l'objet.

On se souvient qu'elle s'étoit amusée à tracer un chiffre où le nom de Valoé étoit enlassé dans le sien. Un jour qu'elle étoit invitée à une fête, elle voulut mettre ses diamants : elle ouvrit son écrin ; que voit-elle ? Ses bracelets, son collier, son aigrette, ses boucles d'oreille montés sur le dessein de ce chiffre qu'elle avoit tracé. Son premier sentiment fut celui de l'embarras & de la surprise. Que va penser Volange ? Que va-t-il soupçonner ? Comme elle étoit encore à sa toilette, Volange arrive, & jettant les yeux sur sa parure : ah ! dit-il, rien n'est plus galant. Mon nom & le vôtre dans un même chiffre ! Je serois bien flatté, madame, que ce fût là un trait de sentiment ! Elise rougit au lieu de feindre ; mais le soir Valoé fut grondé. Vous m'avez exposée, dit-elle, à un péril dont je tremble encore. J'ai vu le moment où il falloit que je trompasse mon mari, ou que je lui donnasse de moi l'idée la plus humiliante ; & quoique l'avantage que tirent les hommes de notre sincérité, nous autorise à la dissimulation, je sens qu'en usant
de

de ce droit je ferois mal avec moi-même. Valoé ne manqua pas de louer cette délicatesse. Un petit mensonge, dit-il, est toujours un petit mal, & je ferois fâché d'en avoir été cause. Mais la ressemblance du nom de Volange avec le mien ne m'avoit point échappé, & je sçavois que votre époux n'iroit pas plus loin que l'apparence. J'ai commencé par le rendre discret: c'est la premiere vertu d'un mari.

La fin de l'hiver s'étoit passée en galanteries de la part du Sylphe, & du côté d'Elise en mouvements de surprise & de joie, qui tenoient de l'enchantement.

La premiere & la plus belle des saisons, le temps où l'on jouit de la nature arrive. Volange avoit une maison de campagne. Nous partirons quand il vous plaira, dit-il à sa femme; & quoiqu'il y eût mis l'air le plus honnête & le ton le plus doux, elle sentoit fort bien, disoit-elle, que cette invitation cachoit la volonté impérieuse d'un mari. Elle confia sa peine à Valoé. Je ne vois pas, lui dit-il, ce qu'a d'affligeant ce qu'il vous propose. Rien ne vous attache à la ville, & la campagne est dans ce moment un séjour délicieux, sur-tout pour une ame sensible & bienfaisante comme la vôtre. Elle y voit dans la nature libérale le premier modele de cet heureux penchant; & le soin de faire des heureux s'y reproduit sous mille faces. Les forêts couronnées d'une épaisse verdure, les vergers en fleurs,

lès moiſſons naiſſantes, les prairies émaillées, les troupeaux récemment reproduits & bondiſſants de joie à la premiere vue de la lumiere, tout préſente dans la campagne le caractere de la bonté. En hiver la nature ſe peint ſous un aſpect menaçant & terrible; en automne elle eſt riche & féconde, mais elle gémit de ſe dépouiller, & ſa libéralité l'afflige; en été même elle vend ſes dons, & la triſte image d'un travail accablant ſe joint à celle de l'abondance. C'eſt au printemps que la nature eſt gaiement prodigue de ſes richeſſes, & amoureuſe du bien qu'elle fait. Hélas! dit Eliſe, la nature eſt belle, je le ſais; mais la ſera-t-elle pour moi, dans ce lieu même où je me ſuis liée au ſort d'un mortel, où j'ai fait ſerment d'être à lui, où tout me retracera l'humiliant ſouvenir? — Non, reprit le Sylphe, rien, ma chere Eliſe, rien dans la nature n'eſt humiliant que ce qui la trahit. La perfection d'une plante eſt de fleurir & de germer: la perfection d'une mortelle eſt d'être épouſe & de devenir mere. Si vous aviez contrarié la ſageſſe de ce deſſein, vous n'auriez pas reçu mes vœux. Quoi! dit Eliſe, une eſſence pure, un eſprit céleſte aimeroit en moi ce qui m'abaiſſe au-deſſous de lui! — Soyez ce que vous êtes, mon enfant: je vous aime en Sylphe; & ce n'eſt pas de vos ſens que je ſuis jaloux. Que votre ame ſoit belle & pure, & qu'elle ſoit à moi, c'eſt aſſez. Quant à ce qu'on

appelle vos charmes, ils ſont ſoumis aux loix des mortels : un d'eux les poſſede ; qu'il en diſpoſe : loin de m'en plaindre, je m'en réjouirai ; car l'un de vos devoirs eſt de le rendre heureux. — Ah ! du moins donnez-moi le temps de m'accoutumer à cette penſée. A la campagne on ſe voit plus ſouvent, je m'apprivoiſerai peut-être avec ce devoir. Mais de grace ne m'abandonnez pas. — Non, j'y ſerai ſans ceſſe avec vous. J'aime la paix & le ſilence.

Il y avoit dans cette campagne un lieu ſauvage & ſolitaire, qu'Eliſe appelloit ſon déſert, & où elle avoit coutume de ſe retirer pour lire ou rêver à ſon aiſe. A peine arrivée, elle s'y rendit ; tout étoit changé. Au lieu de ſon ſiege de mouſſe elle trouva un trône de gazon ſemé de violettes en feſtons, en lacs d'amour. Ce trône étoit ombragé de lilas qui ſe courboient en voûte ; l'épine fleurie en formoit l'enceinte, & mêloit à l'odeur du lilas les plus délicieux parfums.

Le premier ſoin d'Eliſe à ſon retour fut de remercier ſon mari de l'attention qu'il avoit eue d'embellir ſon petit hermitage. C'eſt apparemment, lui dit-il, une galanterie de mon jardinier : je lui ſçais bon gré d'en avoir eu l'idée.

Hilaire, lui dit Eliſe en le voyant, je vous ſuis obligée de m'avoir planté un ſi joli boſquet. Des boſquets, madame ! dit le ruſé Villageois : c'eſt ma foi bien là ce

qui m'occupe. A peine puis-je suffire au travail de mon potager. Si l'on veut des bosquets bien tenus, il faut me donner plus de monde. — Au moins n'avez-vous pas négligé le mien, & ce joli berceau de lilas, cette haie d'épine m'enchantent. — Oh! ce lilas, l'épine, tout cela, grace à Dieu, vient de soi-même & sans que je m'en mêle. — Quoi! tout de bon, vous n'y avez pas touché? — Non, madame, mais à cela ne tienne; & si vous voulez, après la seve j'y donnerai quelques coups de croissant. — Et ce gazon semé de violettes, ce n'est pas vous qui l'avez cultivé? — Ma foi, Madame, excusez-moi: ce n'est ni de gazon, ni de violettes que l'on fait votre potage, & mon jardin m'occupe assez sans toutes ces gentillesses-là.

Elise, après cet entretien, ne douta plus que la métamorphose de son réduit sauvage en un bosquet délicieux, ne fût l'ouvrage de son Sylphe. Ah! dit-elle, dans son ravissement, ce sera le temple où j'irai l'adorer. Je me flatte qu'il y sera présent; mais sera-t-il toujours invisible?

Il vint le soir comme de coutume. Valoé, lui dit-elle, mon bosquet est charmant. Mais, vous le dirai-je? Pour achever de l'embellir, il faut faire un dernier prodige & vous y rendre visible à mes yeux. Cela seul manque à mon bonheur. — Vous me demandez, ma chere Elise, ce qui ne dépend pas de moi. Le Roi des airs accorde quel-

quefois cette grace à ſes favoris ; mais cela eſt ſi rare ! & puis quand il l'accorde, c'eſt lui qui preſcrit la forme qu'il veut que l'on prenne, & plus ſouvent il préfere la plus biſarre pour s'amuſer. Ah ! dit Eliſe, pourvu que je vous voie, il m'importe peu ſous quels traits. Il lui promit donc de ſolliciter cette faveur avec les plus vives inſtances.

A préſent, lui dit-il, comment s'eſt paſſé votre voyage ? Mais fort bien, mon mari a cauſé avec une gaieté aſſez naturelle ; & je n'ai pas de peine à reconnoître l'effet des ſoins que vous prenez de lui. Mais le naturel impérieux des hommes a beau ſe plier, il garde ſon reſſort : on le tempere, on ne le change pas, à moins d'une longue habitude. Ne déſeſpérons de rien, dit Valoé. J'ai bien du pouvoir ſur ſon ame. Que ferez-vous demain, ma chere Eliſe ? — *Je me baignerai le matin.* — J'irai vous voir au bain, s'il eſt poſſible, & je paſſerai un moment avec vous.

Au réveil d'Eliſe, on vint lui dire que ſon bain l'attendoit, elle s'y rendit avec la fidelle Juſtine ; mais comme le Sylphe devoit venir la voir, & que la pudeur eſt timide, elle voulut que les rideaux fuſſent tirés, & que le jour à peine éclairât la ſalle.

Eliſe ſe met dans le bain, & dans un trumeau placé vis-à-vis d'elle, ſes yeux apperçoivent quelques traits confus. C'étoit le portrait même d'Eliſe, peint ſous glace, & que Volange avoit fait mettre à la place.

d'un miroir : prestige frappant, mais facile à produire, au moyen d'une couliſſe ménagée dans la cloiſon, où gliſſoient ſans bruit tour-à-tour le miroir & le tableau, pour ſe ſuccéder l'un à l'autre.

Dans ce tableau, Eliſe étoit élevée ſur un nuage, & environnée d'eſprits aériens qui lui préſentoient des guirlandes de fleurs. D'abord elle prit ce qu'elle appercevoit pour la réflexion des objets oppoſés; mais à meſure que d'un œil attentif, elle démêle ce qui la frappe, la ſurpriſe ſuccede à l'erreur. Juſtine, dit-elle, donnez-moi du jour. Ou je rêve, ou je vois..... ô ciel *!* s'écria-t-elle, dès que le tableau fut éclairé, mon image dans cette glace ! — Eh quoi, madame ! J'y vois auſſi la mienne. Où eſt la merveille, que dans un miroir on ſe voie en ſe regardant ? — Viens, toi-même, viens ici, te dis-je. Eſt-ce là l'effet d'un miroir ? — Aſſurément. — Aſſurément ! ce nuage, ces fleurs, ces génies, & moi au milieu de cette cour céleſte, portée en triomphe dans les airs ! — Vous n'êtes pas bien éveillée, madame, & c'eſt ſans doute encore un ſonge que vous achevez dans le bain. — Non, Juſtine, je ne rêve point; mais je vois que ce tableau n'eſt pas fait pour tes yeux. O mon cher Valoé ! c'eſt vous qui l'avez peint. Que votre tendreſſe eſt ingénieuſe !

Les yeux d'Eliſe furent une heure entiere attachés ſur le tableau. Elle attendoit ſon Sylphe; mais il ne vint pas. Il n'a fait que

paſſer, dit-elle, & par cet hommage il s'eſt annoncé. Cependant, que dira mon mari? Comment lui expliquer ce prodige? Eh! madame, lui dit Juſtine, ſi ce tableau n'eſt pas viſible à mes yeux, pourquoi le feroit-il aux ſiens? — Tu as raiſon; mais je ſuis ſi troublée!..... En diſant ces mots, elle leve les yeux, & au lieu du tableau qu'elle avoit vu, c'eſt le miroir qu'elle retrouve. Ah! je ſuis tranquille, dit-elle, le tableau s'eſt évanoui. Mon Sylphe aimable ne veut pas me laiſſer la plus légere inquiétude. Et comment n'aimerois-je pas un eſprit tout occupé de mes plaiſirs & de mon repos?

Impatiente de ſçavoir le ſuccès de ſa demande, elle fit ſemblant le ſoir d'être fatiguée de ſa promenade & d'avoir beſoin de ſommeil. Le Sylphe ne ſe fit pas attendre. Je ne ſçais, lui dit-il, ma chere Eliſe, ſi vous ſerez contente de ce que j'ai obtenu. Il m'eſt permis de paroître à vos yeux. — Ah! c'eſt tout ce que je déſire. — Mais ce que je prévoyois eſt arrivé. Le Roi des airs qui lit dans nos penſées, m'a preſcrit la forme que je dois prendre, & cette forme eſt celle...... devinez. — Je ne ſçais. Tirez moi vîte d'inquiétude. — Celle de votre mari! — De mon mari! — J'ai fait tout au monde pour en obtenir une qui vous plût davantage; mais il n'a pas été poſſible. Il m'a menacé de retirer ſa grace ſi je n'en étois pas content; & réduit à l'alternative, j'ai mieux aimé cela que rien. — A la bonne-

heure, & quand vous verrai-je? — Demain, dans votre petit désert, au moment du coucher du soleil. J'y serai, car je me fie à vous. — Vous le pouvez sans inquiétude. — Vous m'aviez promis cependant de venir me voir ce matin. J'ai reçu de vous le plus galant hommage. Mais c'étoit vous que je désirois. Je n'étois pas loin; mais intimidé par la présence de Justine..... — Ah! j'ai eu tort, je devois l'éloigner. Mais vous n'aurez plus ce reproche à me faire, & je serai seule au bosquet.

Ce rendez-vous ne laissoit pas d'inquiéter un peu Volange. Elle se livre à moi, disoit-il. Profiterai-je, pour l'éprouver, de l'illusion où je l'ai mise? Il me seroit bien doux de l'attaquer, si j'étois sûr qu'elle résistât! mais si j'en étois si sûr, je n'aurois pas besoin d'épreuve. Fatale curiosité! Consultons-nous: voyons avec nous-mêmes quel est le parti le moins dangereux. Dois-je m'éclaircir, ou rester dans le doute? D'abord le doute me laisse un nuage; & puis-je répondre de mes idées? Peut-être quand il ne sera plus temps de la justifier, lui ferai-je l'injure de croire que son imagination séduite eût triomphé de sa vertu. J'aurai beau me le reprocher, & le mal sera sans remede. Si au contraire je l'éprouve & qu'elle résiste, je suis trop heureux. Mais si elle cede!... Eh bien, si elle cede, je croirai que la vertu des femmes ne tient pas contre les esprits. Oui, mais cet esprit est revêtu d'un

corps, & si ce corps se trouve le mien, je n'en dois pas remercier Elise. Me voilà dans un labyrinthe : en y entrant, j'ai tout prévu, excepté le moyen d'en sortir. Ne délibérons plus ; rendons-nous au bosquet ; l'occasion me décidera.

Volange, sans faire semblant d'observer Elise, ne perdit pas un de ses mouvements. Il la vit se parer avec une modestie pleine de graces ; & la décence qu'elle mit dans son ajustement le rassura un peu. Il remarqua même qu'elle fut tout le jour d'une douceur, d'une sérénité qui annonçoit une joie innocente.

Cependant les yeux impatients d'Elise mesuroient le cours du soleil. Enfin, l'heureux moment approche, & Volange, qu'elle avoit vu partir en habit de chasse, se rend le premier au bosquet dans la parure la plus élégante. Elise arrive, l'apperçoit de loin ; & le saisissement qu'il lui cause la fait presque évanouir. Il vole au-devant d'elle, lui tend la main, & la voyant tremblante, la fait asseoir sur son petit trône de gazon.

Elise reprenant ses esprits, trouve son Sylphe à ses genoux. Hé quoi ! lui dit-il, étoit-ce de l'effroi que devoit vous inspirer ma vue ? Ne vous en ai-je pas épargné la surprise ? N'avez-vous pas désiré de me voir ? En êtes vous fâchée, & voulez-vous que je disparoisse ? Hélas ! non, ne me punissez pas d'une foiblesse involontaire. La

joie & l'attendrissement ont plus de part que la frayeur au trouble que vous me causez. Je tremble, disoit Volange en lui-même : elle est attendrie; cela débute mal. Ah! ma chere Elise, que n'ai-je été libre de choisir entre les mortels celui dont les traits auroient pu vous plaire ; & qu'un amant est mal à son aise sous la figure d'un mari ! Cela est égal, lui dit-elle en souriant. Il m'eût été plus doux, je l'avoue, de vous voir sous l'image de quelqu'une des fleurs que j'aime, ou de l'un de ces oiseaux qui, comme vous, sont habitants de l'air ; mais en homme, j'aime autant vous voir sous les traits de mon mari, que sous les traits d'un autre. Il me semble même que vous l'embellissez. C'est bien Volange que je vois en vous ; mais votre ame donne à ses yeux je ne sçais quoi de céleste. Votre voix, en passant par sa bouche, lui communique un charme tout divin ; & dans son action, je trouve des graces que n'eut jamais un corps animé par l'esprit d'un simple mortel. Hé bien, si vous m'aimez tel que vous me voyez, je puis toujours être le même. — Vous m'enchantez. — Serez-vous heureuse ? ajouta-t-il en lui baisant la main. — Elise rougit, & retira cette main qu'il avoit saisie. Vous oubliez, lui dit-elle, que c'est un Sylphe, & non pas un homme que j'aime en vous. Valoé n'est pour moi qu'un esprit, comme Elise n'est pour vous qu'une ame ; & si vous n'avez pu prendre les traits d'un

mortel fans altèrer la pureté de votre effence & de votre amour, quittez cette forme aviliffante, & ne me faites plus rougir de l'imprudence de mes fouhairs. Fort bien, difoit Volange tout bas; mais je touche au moment critique.

Elife, il n'eft plus temps de feindre. J'ai fait ce que vous avez voulu, mais apprenez ce qu'il m'en coûte. « J'y confens (m'a dit » le roi des génies;) obéis aux loix d'une » femme, deviens homme; mais ne te flatte » pas de n'avoir des fens qu'en apparence. » Tu vas aimer comme les mortels, & en » reffentir les plaifirs & les peines. Si tu » es malheureux, ne viens pas gémir & » troubler les airs de tes plaintes. Je t'exile » du ciel jufqu'au moment où Elife aura » comblé tes vœux. » J'efpérois vous fléchir, ajouta le Sylphe, ou plutôt je voulois vous complaire, j'ai fubi cette dure loi. Jugez à préfent fi je vous aime, & fi vous devez m'en punir.

Ce difcours mit Elife au défefpoir. O le plus imprudent & le plus cruel des efprits aériens! s'écria-t-elle, qu'avez-vous fait? & à quelle extrêmité me réduifez-vous? Volange frémit en voyant les yeux de fa femme fe remplir de larmes. Pourquoi ne m'avoir pas confultée? ajouta-t-elle: étoit-ce pour ma honte ou pour votre fupplice que je défirois de vous voir? Et quel que fût ce défir, avez-vous pu penfer qu'il l'emportât fur ce que je vous dois & fur ce

que je me dois à moi-même ? Je vous aime, Valoé, je vous le dis encore ; & s'il ne falloit que ma vie pour réparer les maux que je vous fais, vous n'auriez plus à vous plaindre. Mais ma vertu m'eſt plus chere que ma vie & que mon amour. Volange treſſaillit de joie. Je ne puis vous blâmer, lui dit-il, d'un excès de délicateſſe. Mais voyez combien je reſſemble à Volange : c'eſt preſque lui, ou plutôt c'eſt lui-même qui tombe à vos pieds, qui vous adore, & qui vous demande le prix du plus fidele & du plus tendre amour. — Non, vous avez beau lui reſſembler, vous n'êtes pas lui, & c'eſt à lui ſeul qu'eſt dû le prix que vous me demandez. Levez-vous, éloignez-vous de moi ; ne me revoyez de la vie. Laiſſez-moi, vous dis-je. Etes-vous inſenſé ? Quelle eſt cette joie inſultante que je vois briller dans vos yeux ? Auriez-vous l'audace d'eſpérer encore ? — Oui, j'eſpere, ma chere Eliſe, que tu ne vivras que pour moi. — Ah ! c'eſt le comble de l'outrage. — Ecoute. — Non, je ne veux rien entendre. — Un ſeul mot va te déſarmer. — Ce mot doit être un éternel adieu. — Non, la mort ſeule doit nous ſéparer ; reconnois ton mari dans ton Sylphe. Oui, ce Volange, que tu haïſſois eſt ce Valoé que tu aimes. O Ciel ! .... mais non, vous m'en impoſez ; vous abuſez de la reſſemblance. — Non, te dis-je, & Juſtine eſt témoin que tout ceci n'eſt qu'un badinage. — Juſtine ! —

Elle eſt dans ma confidence ; elle m'a aidé à te ſéduire, elle m'aidera à te détromper. — Vous, mon mari ! ſeroit-il poſſible ? Je tremble encore : achevez ; dites-moi comment ſe ſont opérés ces prodiges. — C'eſt l'amour qui les a tous faits, & tu ſçauras par quels moyens. — Ah ! s'il eſt vrai !.... — S'il eſt vrai, mon Eliſe, croiras-tu qu'il y ait au monde un homme digne d'être aimé ? — Oui, je croirai qu'il en eſt un, & que c'eſt moi qui le poſſede.

Juſtine interrogée avoua tout ; & on la fit jurer que Valoé n'étoit que Volange. C'eſt à préſent, dit Eliſe en ſe jettant dans les bras de ſon époux, c'eſt à préſent que je ſuis enchantée, & j'eſpere que la mort ſeule détruira cet enchantement.



LAURETTE.

C'ÉTOIT le jour de la fête du village de Coulange. Le marquis de Clancé, dont le château n'étoit pas loin de là, étoit venu avec sa compagnie voir ce spectacle champêtre, & se mêler aux danses des villageois, comme il arrive assez souvent à ceux que l'ennui chasse du sein du luxe, & qui sont ramenés en dépit d'eux-mêmes à des plaisirs simples & purs.

Parmi les jeunes paysannes qu'animoit la joie, & qui dansoient sous l'ormeau, qui n'eût pas distingué Laurette, à l'élégance de sa taille, à la régularité de ses traits, à cette grace naturelle qui est plus touchante que la beauté ? On ne vit qu'elle dans la fête. Des femmes de qualité qui se piquoient d'être jolies, ne laisserent pas d'avouer qu'elles n'avoient rien vu de si ravissant. On la fit approcher, on l'examina, comme un peintre examine un modele. Levez les yeux, petite, lui disoient ces dames. Quelle vivacité ! quelle douceur ! quelle volupté dans ses regards ! Si elle sçavoit ce qu'ils expriment ! quel ravage une coquette habile feroit avec ces yeux-là ! Et cette bouche ? y a-t-il rien de plus frais ? Comme ses levres sont vermeilles ! comme l'émail



H. Gravelot inv. — Le Veau

LAURETTE

de ſes dents eſt pur! Son teint brun ſe reſſent du hâle! mais c'eſt le teint de la ſanté. Voyez un peu ce cou d'ivoire s'arrondir ſur ces belles épaules. Qu'elle ſeroit bien en habit de cour! Et ces petits charmes naiſſants que l'amour ſemble avoir placés lui-même? — En vérité, cela eſt plaiſant! A qui la nature va-t-elle prodiguer ſes dons? Où la beauté va-t-elle ſe cacher? Laurette, quel âge avez-vous? — J'ai eu quinze ans le mois paſſé. — On va bientôt vous marier ſans doute? — Mon pere dit que rien ne preſſe. — Et vous, Laurette, n'avez-vous pas quelque petit amour dans le cœur? — Je ne ſçais pas ce que c'eſt qu'un petit amour. — Quoi! pas un garçon ne vous fait déſirer qu'on vous le donne pour mari? — Je ne me mêle pas de cela; c'eſt mon pere que ce ſoin regarde. — Que fait votre pere? — Il cultive ſon bien. — eſt-il riche? — Non; mais il dit qu'il eſt heureux ſi je ſuis ſage. — Et à quoi vous occupez-vous? — J'aide mon pere; je travaille avec lui. — Avec lui! Quoi! vous cultivez la terre? — Oui, mais les ſoins que la vigne demande ne ſont pour moi qu'un amuſement. Sarcler, planter les échalats, y attacher le pampre, en élaguer les feuilles pour faire mûrir le raiſin, le recueillir quand il eſt mûr, tout cela n'eſt pas bien pénible. — Malheureuſe enfant! je ne m'étonne pas ſi ſes jolies mains ſont ternies. Quel dommage que cela ſoit né dans un état vil & obſcur!

Laurette, qui, dans son village n'avoit jamais excité que l'envie, fut un peu surprise d'inspirer la pitié. Comme son pere lui cachoit avec soin ce qui auroit pu lui causer des regrets, il ne lui étoit jamais venu dans la pensée qu'elle fût à plaindre. Mais en jettant les yeux sur la parure de ces femmes, elle vit bien qu'elles avoient raison. Quelle différence de leurs vêtements aux siens! Quelle fraîcheur & quel éclat dans l'étoffe joyeuse & légere qui flottoit à longs plis autours d'elles! que de délicatesse dans leur chaussure! Avec quelle grace & quelle élégance leurs cheveux étoient arrangés! Quel nouveau lustre ce beau linge, ces rubans, ces dentelles donnoient à des charmes à demi-voilés! A la vérité ces femmes n'avoient pas l'air vif d'une santé brillante; mais Laurette pouvoit-elle croire que le luxe qui l'éblouissoit, fût la cause de cette langueur, que le rouge même ne pouvoit déguiser? Comme elle rêvoit à tout cela, le comte de Luzy s'approche, & l'invite à danser avec lui. Il étoit jeune, leste, bien fait, & trop séduisant pour Laurette.

Quoiqu'elle n'eût pas le goût bien délicat en fait de danse, elle ne laissa pas de remarquer, dans la noblesse, la précision & la légéreté des mouvements du comte, un agrément que n'avoient pas les sauts des jeunes villageois. Elle s'étoit quelquefois senti presser la main, mais jamais par une main si douce. Le comte, en dasant, la

suivoit des yeux ; Laurette trouva que ses regards donnoient de la vie & de l'ame à sa danse, & soit qu'elle voulût par émulation donner le même agrément à la sienne, soit que la premiere étincelle de l'amour se communiquât de son cœur à ses yeux, ils répondirent à ceux du comte par l'expression la plus naïve de la joie & du sentiment.

La danse finie, Laurette alla s'asseoir au pied de l'ormeau, & le comte aux genoux de Laurette, ne nous quittons plus, lui dit-il, ma belle enfant : je ne veux danser qu'avec vous. C'est bien de l'honneur à moi, lui dit-elle, mais cela fâcheroit mes compagnes ; & dans ce village on est jaloux. — On doit l'être, sans doute, de vous voir si jolie ; & à la ville on le seroit de même : c'est un malheur qui vous suivra par-tout. Ah, Laurette ! si dans Paris, au milieu de ces femmes si vaines d'une beauté qui n'est qu'artifice, on vous voyoit tout-à-coup paroître avec ces charmes si naturels dont vous ne vous doutez pas ! — Moi, monsieur ! à Paris ! hélas, & qu'y ferois-je ? — Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les cœurs. Ecoutez, Laurette, nous n'avons pas ici la liberté de causer ensemble. Mais, en deux mots, il ne tient qu'à vous d'avoir, au lieu d'une cabane obscure, & d'une vigne à cultiver, il ne tient qu'à vous d'avoir à Paris un petit palais brillant d'or & de soie, une table

servie selon vos désirs, les meubles les plus voluptueux, le plus élégant équipage, des robes de toutes les saisons, de toutes les couleurs, enfin tout ce qui fait l'agrément d'une vie aisée, tranquille, délicieuse, sans autre soin que de jouir & de m'aimer comme je vous aime. Vous y penserez à loisir. Dimanche l'on danse au château; toute la jeunesse du village y est invitée. Vous y serez, belle Laurette, & là, vous me direz si mon amour vous touche, si vous acceptez mes bienfaits. Je ne vous demande aujourd'hui que le secret, mais le secret le plus inviolable. Gardez-le bien : s'il vous échappoit, tout le bonheur qui vous attend s'évanouiroit comme un songe.

Laurette, en effet, crut avoir rêvé. Le sort brillant qu'on lui avoit peint étoit si éloigné de l'humble état où elle étoit réduite, qu'un passage si facile & si prompt de l'un à l'autre, n'étoit pas concevable. Le beau jeune homme qui lui avoit fait ces offres n'avoit pourtant pas l'air d'un trompeur. Il lui avoit parlé si sérieusement! elle avoit vu tant de bonne-foi dans ses yeux & dans son langage!

Je me serois bien apperçue, disoit-elle, s'il eût voulu se moquer de moi. Cependant, pourquoi ce mystere qu'il m'a tant recommandé? En me rendant heureuse, il veut que je l'aime : rien n'est plus juste, mais sans doute il consent que mon pere partage avec moi ses bienfaits; pourquoi

donc nous cacher de mon pere ? Si Laurette avoit eu l'idée de la séduction & du vice, elle eût compris facilement pourquoi Luzy demandoit le secret ; mais la sagesse qu'on lui avoit inspirée se bornoit à se refuser aux brusques libertés des garçons du village, & dans l'air honnête & respectueux du comte elle ne voyoit rien dont elle dût se défier & se garantir.

Tout occupée de ses réflexions, la tête remplie de l'image du luxe & de l'abondance, elle retourne à son humble demeure ; tout semble y avoir changé. Laurette, pour la premiere fois, fut humiliée d'habiter sous le chaume. Ces meubles simples que le besoin lui rendoit précieux, s'avilirent ; les soins domestiques dont elle étoit chargée commencerent à la rebuter ; elle ne trouva plus la même saveur à ce pain que la sueur arrose, & sur cette paille fraîche où elle dormoit si bien, elle soupira pour des lambris dorés & pour un lit voluptueux & riche.

Ce fut bien pis le lendemain, quand il fallut retourner au travail & aller sur un côteau brûlant soutenir la chaleur du jour. A Paris, disoit-elle, je ne m'éveillerois que pour jouir tranquillement, sans autre soin que d'aimer & de plaire. Monsieur le comte me l'a bien dit. Qu'il est aimable monsieur le comte ! De toutes celles du village il n'a vu que moi ; il a même quitté les dames du château pour ne s'occuper

que d'une payſane. Il n'eſt pas fier celui-là, & cependant il a bien de quoi l'être ! Il ſemble que je lui faiſois grace en le préférant à des gens de village : il m'en remercioit avec des yeux ſi tendres ! d'un air ſi humble & ſi touchant ! & dans ſon langage, quelle aimable douceur ! quand il auroit parlé à la dame du lieu, il n'auroit pas été plus honnête. Heureuſement j'étois aſſez bien miſe ; mais aujourd'hui s'il me voyoit ! quel vêtement ! quel état que le mien !

Le dégoût de ſa ſituation ne fit que redoubler, pendant trois jours de fatigue & d'ennui qu'elle eut encore à ſoutenir avant de revoir le comte.

Le moment qu'ils attendoient tous deux avec impatience, arrive. Toute la jeuneſſe du village eſt aſſemblée au château voiſin ; & dans une ſalle de tilleuls, bientôt le ſon des inſtruments donne le ſignal de la danſe. Laurette s'avance avec ſes compagnes, non plus de cet air délibéré qu'elle avoit à la fête du village, mais d'un air modeſte & craintif. Ce fut pour Luzi une beauté nouvelle, une grace timide & décente au lieu d'une nymphe vive & légere. Il la ſalua avec diſtinction, mais ſans aucun ſigne d'intelligence. Il s'abſtint même de l'approcher, & attendit, pour danſer avec elle, qu'un autre lui donnât l'exemple. Ce fut le chevalier de Soligny, qui depuis la fête du village, n'avoit ceſſé de parler de Laurette

avec une espece de ravissement. Luzy crut voir en lui un rival, & le suivit des yeux avec inquiétude; mais Laurette n'eut pas besoin, pour le tranquilliser, de s'appercevoir de sa jalousie. En dansant avec Soligny, son regard fut vague, son air indifférent, son maintien froid & négligé. Vint le tour de Luzy de danser avec elle, & il crut voir en la saluant toutes les graces s'animer, tous les charmes éclorre sur son visage. Le précieux coloris de la pudeur s'y répandit; un sourire furtif & presque imperceptible remue ses levres de rose; & la faveur d'un regard touchant le ravit de joie & d'amour. Son premier mouvement, s'ils étoient seuls, seroit de tomber aux genoux de Laurette, de lui rendre grace & de l'adorer; mais il commande à ses yeux même de retenir le feu de leurs regards; sa main seule, en pressant la main de celle que son cœur appelle son amante, lui exprime en tremblant ses transports.

Belle Laurette, lui dit-il, après la danse, éloignez-vous un peu de vos compagnes. Je suis impatient de sçavoir ce que vous avez résolu. — De ne pas faire un pas sans l'aveu de mon pere, & de suivre en tout ses avis. Si vous me faites du bien, je veux qu'il le partage; si je vous suis, je veux qu'il y consente. — Ah! gardez-vous de le consulter: c'est lui sur-tout que je dois craindre. Il y a parmi vous, pour s'aimer & s'unir, des formalités que mon nom,

mon état me défend de ſuivre. Votre pere voudroit m'y aſſujettir ; il exigeroit de moi l'impoſſible ; & ſur mon refus, il m'accuſeroit d'avoir voulu vous abuſer. Il ne ſçait pas combien je vous aime ; mais vous, Laurette, me croyez-vous capable de vouloir vous nuire ? — Hélas! non je vous crois la bonté même. Vous ſeriez bien trompeur ſi vous étiez méchant ! — Oſez donc vous fier à moi. — Ce n'eſt pas que je m'en défie ; mais je ne puis me cacher de mon pere : je lui appartiens, je dépens de lui. Si ce que vous me propoſez me convient, il y conſentira. — Il n'y conſentira jamais. Vous m'aurez perdu, vous en ſerez fâchée : hélas ! il ne ſera plus temps, & pour toute la vie vous ſerez condamnée à ces vils travaux, que vous aimez ſans doute, puiſque vous n'oſez les quitter. Ah, Laurette ! ces mains délicates ſont-elles faites pour cultiver la terre ? Faut-il que le hâle dévore les couleurs de ce joli teint ? Vous, le charme de la nature, toutes les graces, tous les amours ; vous, Laurette, vous conſumer dans une vie obſcure & pénible ! finir par être la ménagere de quelque groſſier villageois ! vieillir peut-être dans l'indigence, ſans avoir goûté aucun de ces plaiſirs qui devoient vous ſuivre ſans ceſſe ! voilà ce que vous préférez aux délices de l'abondance & du loiſir que je vous promets. Et à quoi tient votre réſolution ? à la peur de cauſer quelques moments d'inquiétude à vo-

tre pere? Oui, votre fuite l'affligera; mais après, quelle sera sa joie, en vous voyant riche de mes bienfaits, dont il sera comblé lui-même? Quelle douce violence ne lui ferez-vous pas en l'obligeant à quitter sa cabane, & à se donner du repos? car dès-lors je n'ai plus ses refus à craindre : mon bonheur, le vôtre & le sien seront assurés pour jamais.

Laurette eut bien de la peine à résister à la séduction, mais enfin elle résista; & sans le fatal incident qui la rejetta dans le piege, le seul instinct de l'innocence auroit suffi pour l'en garantir.

Dans un orage qui fondit autour du village de Coulange, le plus terrible fléau des campagnes, la grêle anéantit l'espoir des vendanges & des moissons. La désolation fut générale. Pendant l'orage, mille cris douloureux se mêloient au bruit des vents & du tonnerre; mais quand le ravage fut consommé, & qu'une clarté plus affreuse que les ténebres qui l'avoient précédée, fit voir les rameaux de la vigne dépouillés & rompus, les épis pendants sur leur tige brisée, les fruits des arbres abattus ou meurtris, ce ne fut par-tout, dans la campagne désolée, qu'un vaste & lugubre silence : les chemins étoient couverts d'une foule de malheureux, pâles, consternés, immobiles, qui d'un œil morne, contemplant leur ruine, pleuroient la perte de l'année, & ne voyoient dans l'avenir que l'abandon, la mi-

ſere & la mort. Sur le ſeuil des cabanes, les meres éplorées preſſoient contre leur ſein leurs tendres nourriſſons, & leur diſoient les yeux en larmes : Qui vous allaitera, ſi nous manquons de pain ?

A la vue de cette calamité, la premiere idée qui vint à Luzy fut celle de la douleur où Laurette & ſon pere devoient être plongés. Impatient de voler à leur ſecours, il cacha ce tendre intérêt ſous le voile d'une pitié commune à cette foule de malheureux. Allons au village, dit-il à ſa compagnie ; portons-y la conſolation. Il en coûtera peu de choſe à chacun de nous, pour ſauver vingt familles du déſeſpoir où ce déſaſtre les a réduites. Nous avons partagé leur joie, allons partager leur douleur.

Ces mots firent impreſſion ſur les cœurs, déjà émus par la pitié. Le marquis de Clancé donna l'exemple. Il ſe préſenta à ſes payſans, leur offrit des ſecours, leur promit des ſoulagements, & leur rendit l'eſpoir & le courage. Tandis que des larmes de reconnoiſſance couloient autour de lui, ſa compagnie, hommes & femmes, ſe répandoient dans le village, entroient dans les chaumieres, y répandoient leurs dons, & goûtoient le plaiſir ſenſible & rare de ſe voir adorer par un peuple attendri. Cependant Luzy couroit en inſenſé, cherchant la demeure de Laurette. On la lui indiqua ; il y vole, & voit ſur la porte un villageois aſſis, la tête penchée ſur ſes genoux,

&

& se couvrant le visage de ses deux mains, comme s'il eût craint de voir la lumiere. C'étoit le pere de Laurette. Mon ami, lui dit le comte, je vous vois consterné; mais ne vous désespérez pas : le ciel est juste, & parmi les hommes il y a des cœurs compatissants. Hé, monsieur, lui répondit le villageois en soulevant la tête, est-ce à un homme qui a servi vingt ans sa patrie, qui s'est retiré couvert de blessures, & qui depuis ne cesse de travailler sans relâche, est-ce à lui de tendre la main ? La terre arrosée de mes sueurs ne devoit-elle pas me donner de quoi vivre ? finirai-je par mendier mon pain ? Une ame si fiere & si noble dans un homme obscur, étonna le comte. Vous avez donc servi, lui demanda-t-il. — Oui, monsieur. J'ai pris les armes sous Berwick; j'ai fait les campagnes de Maurice. Mon pere, avant qu'un procès funeste l'eût dépouillé de son bien, avoit de quoi me soutenir dans le grade où j'étois parvenu. Mais en même-temps que je fus réformé, il fut ruiné sans ressource. Nous vînmes ici nous cacher; & des débris de notre fortune nous acquîmes un petit fonds que je cultivai de mes mains. Notre premier état n'étoit pas connu; & celui-ci, où je semblois né, ne me faisoit aucune honte. Je nourrissois, je consolois mon pere. Je me mariai, ce fut là mon malheur; & c'est aujourd'hui que je le sens. — Votre pere n'est plus ? — Hélas non. — Votre fem-

me ? — Elle eſt trop heureuſe de n'avoir pas vu ce funeſte jour. — Etes-vous chargé de famille ? — Je n'ai qu'une fille, & l'infortunée !... N'entendez-vous pas ſes ſanglots ? elle ſe cache & ſe tient loin de moi, pour ne pas me déchirer l'ame. Luzy eût voulu ſe précipiter dans la cabane où gémiſſoit Laurette ; mais il ſe retint de peur de ſe trahir.

Tenez, dit-il au pere, en lui donnant ſa bourſe : ce ſecours eſt bien peu de choſe ; mais au beſoin ſouvenez-vous du Comte de Luzy. C'eſt à Paris que je fais ma demeure. En diſant ces mots il s'éloigna, ſans donner au pere de Laurette le temps de le remercier.

Quel fut l'étonnement du bon homme Bazile, en trouvant dans la bourſe une ſomme ſi conſidérable ! cinquante louis, plus que le triple du revenu de ſon petit côteau ! Viens, ma fille, s'écria-t-il ; regarde celui qui s'éloigne ; ce n'eſt pas un homme, c'eſt un ange du ciel. Mais que vais-je croire ? il n'eſt pas poſſible qu'il ait voulu me donner tout cela. Va, Laurette, cours après lui, & fais-lui voir qu'il s'eſt trompé. Laurette vole ſur les pas de Luzy, & l'ayant atteint : Mon pere, lui dit-elle, ne peut croire que vous ayez voulu nous faire ce don-là. Il m'envoie pour vous le rendre. — Ah ! Laurette, tout ce que j'ai n'eſt-il pas à vous & à votre pere ? puis-je trop le payer de vous avoir fait naître ? Rapportez-lui ce foible

don : ce n'eſt qu'un eſſai de ma bienveillance ; mais cachez-lui-en bien le motif : dites-lui ſeulement que je ſuis trop heureux d'obliger un homme de bien. Laurette voulut lui rendre grace. Demain, lui dit-il, au point du jour, en paſſant au bout du village, je recevrai, ſi vous voulez, vos remerciments avec vos adieux. — Quoi ! c'eſt demain que vous vous en allez ? — Oui, je m'en vais le plus amoureux, & le plus malheureux des hommes. — Au point du jour.... c'eſt-à-peu-près l'heure où mon pere & moi nous allons au travail. — Enſemble ? — Non, il y va le premier : c'eſt moi qui ai le ſoin du ménage, & cela me retarde un peu. — Et paſſez-vous ſur mon chemin ? Je le traverſe au-deſſus du village ; mais fallût-il me détourner, c'eſt bien le moins que je vous doive pour tant de marques d'amitié. — Adieu donc, Laurette, à demain. Que je vous voie, ne fût-ce qu'un inſtant : ce plaiſir ſera le dernier de ma vie.

Bazile, au retour de Laurette, ne douta plus des bienfaits de Luzy. Ah, le bon jeune homme ! ah, l'excellent cœur ! s'écrioit-il à chaque inſtant. Ne négligeons pourtant pas, ma fille, ce que la grêle nous a laiſſé. Moins il y en a, plus il faut prendre ſoin de mener à bien ce qui reſte.

Laurette étoit ſi touchée des bontés du Comte, ſi affligée de faire ſon malheur, qu'elle pleura toute la nuit. Ah ! ſans moi

pere, disoit-elle, quel plaisir j'aurois eu à le suivre ! Le lendemain elle ne mit pas son habit de fêtes ; mais dans l'extrême simplicité de son vêtement, elle ne laissa pas de mêler un peu de la coquetterie naturelle à son âge. Je ne le verrai plus : qu'importe que je sois plus ou moins jolie à ses yeux ? pour un moment, ce n'est pas la peine. En disant ces mots, elle ajustoit son bavolet & sa colerette. Elle imagina de lui porter des fruits dans la corbeille de son déjeûner. Il ne les méprisera pas, disoit-elle : je lui dirai que je les ai cueillis ; & en arrangeant ces fruits sur un lit de pampre, elle les arrosoit de larmes. Son pere étoit déja parti, & à la blancheur de l'aube du jour, se mêloit déja cette légere teinte d'or & de pourpre que répand l'aurore, lorsque la pauvre enfant, le cœur tout saisi, arriva seule au bout du village. L'instant d'après elle vit paroître la diligence du comte, & à cette vue elle se troubla. Du plus loin que Luzy l'apperçut, il s'élança de sa voiture ; & venant audevant d'elle avec l'air de la douleur : je suis pénétré, lui dit-il, belle Laurette, de la grace que vous m'accordez. J'ai du moins la consolation de vous voir sensible à ma peine, & je puis croire que vous êtes fâchée de m'avoir rendu malheureux. J'en suis désolée, répondit Laurette, & je donnerois tout le bien que vous nous avez fait, pour ne vous avoir jamais vu. — Et

moi, Laurette, je donnerois tout celui que j'ai, pour ne vous quitter de ma vie. — Hélas! il me semble qu'il ne tenoit qu'à vous : mon pere n'avoit rien à vous refuser; il vous chérit, il vous révere. — Les peres sont cruels; ils veulent qu'on s'épouse, & je ne puis vous épouser! n'y pensons plus; nous allons nous quitter, nous dire un éternel adieu, nous qui jamais, si vous l'aviez voulu, n'aurions cessé de vivre l'un pour l'autre, de nous aimer, de jouir ensemble de tous les dons que m'a faits la fortune, & de tous ceux que vous a faits l'amour. Ah! vous ne les concevez pas ces plaisirs qui nous attendoient. Si vous en aviez quelque idée! si vous sçaviez à quoi vous renoncez! — Mais, sans le sçavoir, je le sens. Tenez, depuis que je vous ai vu, tout ce qui n'est pas vous ne m'est rien. D'abord mon esprit s'occupoit des belles choses que vous m'aviez promises; & puis tout cela s'est évanoui; je n'y ai plus pensé, je n'ai pensé qu'à vous. Ah! si mon pere le vouloit! — Qu'avez-vous besoin qu'il le veuille? Attendez-vous son aveu pour m'aimer? notre bonheur n'est-il pas en nous-même? L'amour, la bonne foi, Laurette, voilà vos titres & mes garants. En est-il de plus saints, de plus inviolables? Ah! croyez-moi, quand le cœur s'est donné, tout est dit, & la main n'a plus qu'à le suivre. Livrez-la moi donc cette main; que je la baise mille fois, que je

l'arrose de mes larmes. La voilà, dit-elle en pleurant. Elle est à moi, s'écria-t-il, cette main si chere, elle est à moi, je la tiens de l'amour : pour me l'ôter, il faut m'ôter la vie. Oui, Laurette, je meurs à vos pieds s'il faut me séparer de vous. Laurette croyoit bonnement qu'en cessant de la voir, il cesseroit de vivre. Hélas ! disoit-elle, c'est moi qui serai cause de ce malheur! — Oui, cruelle, vous en serez la cause. Vous voulez ma mort, vous la voulez. — He ! mon Dieu, non : je donnerois pour vous ma vie. Prouvez-le moi, dit-il, en lui faisant une espece de violence, & suivez-moi si vous m'aimez. Non, dit-elle, je ne le puis, je ne le puis sans l'aveu de mon pere. — Hé bien, laissez-moi donc me livrer à mon désespoir. A ces mots, Laurette, pâle & tremblante, le cœur pénétré de douleur & de crainte, n'osoit ni retenir, ni lâcher la main de Luzy. Ses yeux pleins de larmes suivoient avec effroi les regards égarés du comte. Daignez, lui dit-elle pour le calmer, daignez me plaindre, & me voir sans colere. J'espérois vous faire agréer ce témoignage de ma reconnoissance ; mais je n'ose plus vous l'offrir. Qu'est-ce ? dit-il; des fruits, à moi ! Ah ! cruelle, vous m'insultez. C'est du poison que je demande ; & jettant la corbeille avec emportement, il se retiroit furieux.

Laurette prit ce mouvement pour de la haine, & son cœur, déja trop attendri, ne

put ſoutenir cette derniere atteinte. A peine eut-elle la force de s'éloigner de quelques pas & d'aller tomber de défaillance au pied d'un arbre. Luzy qui la ſuivoit des yeux accourut, & la trouva baignée de larmes, le ſein ſuffoqué de ſanglots, ſans couleur, preſque inanimée. Il ſe déſole, il ne penſe d'abord qu'à la rappeller à la vie; mais ſitôt qu'il lui voit reprendre ſes eſprits, il profite de ſa foibleſſe, & avant qu'elle ſoit revenue de ſon évanouiſſement, elle eſt déja loin du village, dans la diligence du comte, dans les bras de ſon raviſſeur. Où ſuis-je ? dit-elle en ouvrant les yeux. Ah! monſieur le comte, eſt-ce vous ? me ramenez-vous au village ? Moitié de mon ame, lui dit-il, en la preſſant dans ſon ſein, j'ai vu le moment où nos adieux nous coûtoient la vie à l'un & à l'autre. Ne mettons plus à cette épreuve deux cœurs trop foibles pour la ſoutenir.

Je me donne à toi, ma Laurette; c'eſt ſur tes levres que je fais le ferment de vivre uniquement pour toi. Je ne demande pas mieux, lui dit-elle que de vivre auſſi pour vous ſeul. Mais mon pere! laiſſerai-je mon pere ? N'eſt-ce pas à lui de diſpoſer de moi ? Ton pere, ma Laurette, ſera comblé de biens, partagera le bonheur de ſa fille: nous ſerons tous deux ſes enfants. Repoſe-toi ſur ma tendreſſe du ſoin de l'adoucir & de le conſoler. Viens, laiſſe-moi recueillir tes larmes, laiſſe tomber les

miennes dans ton ſein : ce ſont les larmes de la joie, les larmes de la volupté. Le dangereux Luzy mêloit à ce langage tous les charmes de la ſéduction, & Laurette n'y étoit pas inſenſible ; mais ſon pere inquiet, affligé, cherchant ſa fille, l'appellant à grand cris, la demandant à tout le village, ne la revoyant pas le ſoir, & ſe retirant déſolé, déſeſpéré de l'avoir perdue, cette image préſente à ſon eſprit, l'occupoit, la troubloit ſans ceſſe. Il fallut tromper ſa douleur.

Luzy couroit avec ſes chevaux, les ſtores de ſa voiture étoient baiſſés, ſes gens étoient ſûrs & fideles, & Laurette ne laiſſoit après elle aucun veſtige de ſa fuite. Il étoit même eſſentiel à Luzy de bien cacher ſon enlévement. Mais il détacha l'un de ſes domeſtiques, qui du village éloigné de la route, fit tenir au curé de Coulange ce billet où Luzy avoit déguiſé ſa main. » Dites » au pere de Laurette qu'il ſoit tranquille, » qu'elle eſt bien, & que la dame qui l'a » priſe avec elle, en aura ſoin comme de » ſon enfant. Dans peu il ſçaura ce qu'elle » eſt devenue. «

Ce billet qui n'étoit rien moins que conſolant pour le pere, ſuffit pour étourdir la fille ſur le malheur de ſon évaſion. L'amour avoit pénétré dans ſon ame ; il en ouvrit l'accès au plaiſir ; & dès-lors les nuages de la douleur ſe diſſiperent, les pleurs tarirent, le regret s'appaiſa, &

un oubli passager, mais profond, de tout ce qui n'étoit pas son amant lui laissa goûter sans alarmes le coupable bonheur d'être à lui.

L'espece de délire où elle tomba en arrivant à Paris, acheva d'égarer son ame. Sa maison étoit un palais de Fée; tout y avoit l'air de l'enchantement. Le bain, la toilette, le souper, le repos délicieux que lui laissa l'amour, furent autant de formes variées que prit la volupté pour la séduire par tous les sens. A son réveil elle croyoit encore être abusée par un songe. En se levant, elle se vit entourée de femmes attentives à la servir & jalouses de lui complaire. Elle qui jamais n'avoit sçu qu'obéir, n'eut qu'à desirer pour être obéie. Vous êtes reine ici, lui dit son amant, & j'y suis votre premier esclave.

Imaginez, s'il est possible, la surprise & le ravissement d'une jeune & simple paysanne, en voyant ses beaux cheveux noirs si négligemment noués jusqu'alors, & dont la nature seule avoit formé les ondes, s'arrondir en boucles sous le pli de l'art, & s'élever en diadême, semé de fleurs & de diamants; en voyant étalées à ses yeux les parures les plus galantes, qui toutes sembloient solliciter son choix; en voyant, dis-je, sa beauté sortir radieuse comme d'un nuage, & se reproduire dans les brillants trumeaux qui l'environnoient pour la multiplier. La nature lui avoit prodigué tous

ſes charmes ; mais quelques-uns de ces dons avoient beſoin d'être cultivés, & les talents vinrent en foule ſe diſputer le ſoin de l'inſtruire & la gloire de l'embellir. Luzy poſſédoit, adoroit ſa conquête, enivré de joie & d'amour.

Cependant le bon homme Bazile étoit le plus malheureux des peres. Fier, plein d'honneur, & ſur-tout jaloux de la réputation de ſa fille, il l'avoit cherchée, attendue en vain, ſans publier ſon inquiétude ; & perſonne dans le village n'étoit inſtruit de ſon malheur. Le curé vint l'en aſſurer lui-même, en lui communiquant le billet qu'il avoit reçu. Bazile n'ajouta pas foi à ce billet ; mais diſſimulant avec le Paſteur, ma fille eſt ſage, lui dit-il, mais elle eſt jeune, ſimple & crédule. Quelque femme aura voulu l'avoir à ſon ſervice, & lui aura perſuadé de prévenir mes refus. Ne faiſons pas un bruit ſcandaleux d'une imprudence de jeuneſſe, & laiſſons croire que ma fille ne m'a quitté qu'avec mon aveu. Le ſecret n'eſt ſçu que de vous ; ménagez la fille & le pere. Le curé prudent & homme de bien promit & garda le ſilence. Mais Bazile dévoré de chagrin paſſoit les jours & les nuits dans les larmes. Qu'eſt-elle devenue ! diſoit-il. Eſt-ce une femme qu'elle a ſuivie ? Y en a-t-il d'aſſez inſenſée pour dérober une fille à ſon pere & ſe charger d'un enlévement ? Non, non, c'eſt quelque raviſſeur qui l'aura ſéduite & qui

l'aura perdue. Ah ! si je puis le découvrir, ou son sang ou le mien lavera mon injure. Il se rendit lui-même au village d'où l'on avoit apporté le billet. Avec les indices du curé, il parvint à découvrir celui qui s'étoit chargé du message; il l'interrogea; mais il n'en put tirer que des détails confus & vagues. La position même du lieu ne servit qu'à lui donner le change. Il étoit éloigné de six lieues de la route que Luzy avoit prise, & sur un chemin opposé. Mais quand Bazile auroit combiné le départ du comte avec l'évasion de sa fille, il n'auroit jamais soupçonné de ce crime un jeune homme si vertueux. Comme il ne confioit sa douleur à personne, personne ne pouvoit l'éclairer. Il gémissoit donc au-dedans de lui-même, & dans l'attente de quelque lueur qui vînt décider ses soupçons. Mon Dieu, disoit-il, c'est dans votre colere que vous me l'avez donnée ! Et moi, insensé, je m'applaudissois en la voyant croître & s'embellir ! Ce qui faisoit mon orgueil fait ma honte. Que n'est-elle morte en naissant !

Laurette tâchoit de se persuader que son pere étoit tranquille; & le regret de l'avoir laissé ne la touchoit que foiblement. L'amour, la vanité, le goût des plaisirs, ce goût si vif dans sa naissance, le soin de cultiver ses talents, enfin mille amusements variés sans cesse, partageoient sa

vie & rempliſſoient ſon ame. Luzy qui l'aimoit à l'idolâtrie, & qui avoit peur qu'on ne la lui enlevât, l'expoſoit le moins qu'il lui étoit poſſible au grand jour ; mais il lui ménageoit tous les moyens que le myſtere a inventés, pour être inviſible au milieu du monde. C'en étoit aſſez pour Laurette : heureuſe de plaire à celui qu'elle aimoit, elle ne ſentit pas ce deſir inquiet, ce beſoin d'être vue & d'être admirée, qui promene ſeul tant de jolies femmes dans nos ſpectacles & dans nos jardins. Quoique Luzy, par le choix d'un petit cercle d'hommes aimables, rendît ſes ſoupers amuſants, elle ne s'y occupoit que de lui ; & ſans déſobliger perſonne, elle ſçavoit le lui témoigner. L'art de concilier les prédilections avec les bienſéances eſt le ſecret des ames délicates : la coquetterie en fait une étude ; l'amour le ſçait ſans l'avoir appris.

Six mois ſe paſſerent dans cette union, dans cette douce intelligence de deux cœurs remplis & charmés l'un de l'autre, ſans ennui, ſans inquiétude, ſans autre jalouſie que celle qui fait craindre de ne pas plaire autant qu'on aime, & qui fait déſirer de réunir tout ce qui peut captiver un cœur.

Dans cet intervalle le pere de Laurette avoit reçu deux fois des nouvelles de ſa fille, avec des préſents de la dame qui l'avoit priſe en amitié. C'étoit au Curé que s'adreſſoit Luzy. Remis à la poſte voiſine du village par un domeſtique affidé, les

paquets arrivoient anonymes, Bazile n'auroit sçu à qui les renvoyer; & puis ses refus auroient fait douter de ce qu'il vouloit laisser croire, & il trembloit que le Curé n'eût les mêmes soupçons que lui. Hélas! disoit ce bon pere en lui-même, ma fille est peut-être encore honnête: Toutes les apparences l'accusent; mais ce ne sont que des apparences; & quand mes soupçons seroient justes, c'est à moi de gémir, mais ce n'est pas à moi de déshonorer mon enfant.

Le Ciel devoit quelque consolation à la vertu de ce digne pere; & ce fut lui sans doute qui fit naître l'incident dont je vais parler.

Le petit commerce de vin que faisoit Bazile, l'obligea de venir à Paris. Comme il traversoit cette ville immense, un embarras, causé par des voitures qui se croisoient, l'arrêta. La voix d'une femme effrayée attira son attention. Il voit...... Il n'ose en croire ses yeux....... Laurette sa fille, dans un char d'or & de glace, vêtue d'une robe éclatante, & couronnée de diamants. Son pere l'auroit méconnue, si l'appercevant elle-même, la surprise & la confusion ne l'eussent fait reculer & se couvrir le visage. Au mouvement qu'elle fit pour se cacher, & plus encore au cri qui lui échappa, il ne put douter que ce ne fût elle. Pendant que les voitures qui s'étoient accrochées se dégageoient, Bazile se glisse entre le mur & le

carroſſe de ſa fille, monte à la portiere, & d'un ton ſévere, dit à Laurette : où logez-vous ? Laurette ſaiſie & tremblante lui dit ſa demeure. Et ſous quel nom êtes-vous connue ? lui demanda-t-il. On m'appelle *Coulange*, répondit-elle en baiſſant les yeux, du nom du lieu de ma naiſſance..... — De votre naiſſance ! Ah, malheureuſe !.... à ce ſoir, au déclin du jour, ſoyez chez vous, & ſoyez-y ſeule. A ces mots, il deſcend & pourſuit ſon chemin.

L'étonnement ſtupide où tomba Laurette n'étoit pas encore diſſipé, lorſqu'elle ſe trouva chez elle.

Luzy ſoupoit à la campagne. Elle ſe voyoit livrée à elle-même dans le moment où elle auroit eu le plus beſoin de conſeil & d'appui. Elle alloit paroître devant ſon pere qu'elle avoit trahi, délaiſſé, accablé de douleur & de honte : ſon crime alors s'offrit à elle ſous les traits les plus odieux. L'humiliation de ſon état lui étoit connue. L'ivreſſe de l'amour, le charme des plaiſirs en avoient éloigné l'idée ; mais dès que le voile fut tombé, elle ſe vit telle qu'elle étoit aux yeux du monde & aux yeux de ſon pere. Effrayée de l'examen & du jugement qu'elle alloit ſubir, malheureuſe, s'écrioit-elle en fondant en larmes, où fuir ! où me cacher ? Mon pere, l'honnêteté même, me trouve égarée, abandonnée au vice, avec un homme qui ne m'eſt rien ! O mon pere ! O juge

terrible ! Comment me montrer à vos yeux ? Il lui vint plus d'une fois dans la pensée de l'éviter & de disparoître ; mais le vice n'avoit pas encore effacé de son ame les saintes loix de la nature. Moi, le réduire au désespoir, dit-elle, & après avoir mérité ses reproches, m'attirer sa malédiction ! Non, quoiqu'indigne du nom de sa fille, je révere ce nom sacré. Vînt-il me tuer de sa main, je dois l'attendre & tomber à ses pieds. Mais, non, un pere est toujours pere. Le mien sera touché de mes pleurs. Mon âge, ma foiblesse, l'amour du comte, ses bienfaits, tout m'excuse ; & quand Luzy aura parlé, je ne serai plus si coupable.

Elle auroit été désolée que ses gens fussent témoins de l'humiliante scene qui s'alloit passer. Heureusement elle avoit annoncé qu'elle soupoit chez une amie, & ses femmes avoient pris pour elles cette soirée de liberté. Il lui fut facile d'éloigner de même les deux laquais qui l'avoient suivie, & lorsque son pere arriva, ce fut elle qui le reçut.

Etes-vous seule ? lui dit-il. — Oui, mon pere. Il entre avec émotion, & après l'avoir regardée en face dans un triste & morne silence : que faites-vous ici ? lui demanda-t-il. La réponse de Laurette fut de se prosterner à ses pieds & de les arroser de ses larmes. Je vois, dit le pere, en jettant les yeux autour de lui, dans cet

appartement où tout annonçoit la richesse & le luxe, je vois que le vice est à son aise dans cette ville. Puis-je sçavoir qui a pris soin de vous enrichir en si peu de temps, & de qui vous viennent ces meubles, ces habits, ce bel équipage où je vous ai vue? — Laurette ne répondit que par ses pleurs & ses sanglots. Parlez, lui dit-il, vous pleurerez après; vous en aurez tout le loisir.

Au récit de son aventure dont elle ne déguisa rien, Bazile passa de l'étonnement à l'indignation. Luzy! disoit-il, cet honnête homme!.... Et voilà donc les vertus des grands! Le lâche! en me donnant son or, croyoit-il me payer ma fille? Ils s'imaginent, ces riches superbes, que l'honneur des pauvres gens est une chose vile, & que la misere met à prix. Il se flattoit de me consoler! Il te l'avoit promis! Homme dénaturé! Qu'il connoît peu l'ame d'un pere! Non, depuis que je t'ai perdue, je n'ai pas eu un moment sans douleur, pas un quart-d'heure de sommeil tranquille. Le jour, la terre que je cultivois étoit mouillée de mes larmes; la nuit, tandis que tu t'oubliois, que tu te perdois dans les plaisirs, ton pere étendu sur la paille s'arrachoit les cheveux, & te rappelloit à grands cris. Hé quoi! jamais mes gémissements n'ont retenti jusqu'à ton ame? L'image d'un pere désolé ne s'est jamais offerte à ta pensée, n'a jamais troublé ton repos?

Ah! le ciel m'est témoin, lui dit-elle,

que si j'avois cru vous causer tant de peines, j'aurois tout quitté pour voler dans vos bras. Je vous révere, je vous aime, je vous aime plus que jamais. Hélas ! quel pere j'ai affligé ! Dans ce moment même, où je m'attendois à trouver un juge inexorable, je n'entends de votre bouche que des reproches pleins de douceur. Ah, mon pere ! en tombant à vos pieds, je n'ai senti que la haine & la crainte; mais à présent c'est de tendresse que vous me voyez pénétrée; & aux larmes du repentir se joignent celles de l'amour. Ah ! je revis, je retrouve ma fille, s'écria Bazile en la relevant. Votre fille, hélas ! dit Laurette, elle n'est plus digne de vous. — Non, ne vas pas te décourager. L'honneur, Laurette, est sans doute un grand bien, l'innocence, un plus grand bien encore; & si j'en avois eu le choix, j'aurois mieux aimé te voir ôter la vie. Mais quand l'innocence & l'honneur sont perdus, il reste encore un bien inestimable, c'est la vertu qui ne périt jamais, qu'on ne perd jamais sans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'ame, & lorsqu'on la croit étouffée, un seul remords la reproduit. Voilà de quoi te consoler, ma fille, de la perte de l'innocence; & si ton repentir est sincere, le ciel & ton pere sont appaisés. Du reste, personne dans le village ne sçait ton aventure; tu peux reparoître sans honte. — Où, mon pere ? A Coulange, où je vais te

mener. (Ces mots accablerent Laurette.) Hâte-toi, pourſuivit Bazile, de dépouiller ces ornements du vice. Du linge uni, un ſimple corſet, un jupon blanc, voilà les vêtements de ton état. Laiſſe ces dons empoiſonnés au malheureux qui t'a ſéduite, & ſuis-moi ſans plus différer.

Il faudroit avoir en ce moment l'ame timide & tendre de Laurette, aimer comme elle un pere & un amant, pour concevoir, pour ſentir le combat qui s'éleva dans ſon foible cœur, entre l'amour & la nature. Le trouble & l'étonnement de ſes eſprits la tenoient immobile & muette. Allons, diſoit le pere, les moments nous ſont chers: pardonnez, s'écria Laurette, en retombant à genoux devant lui, pardonnez, mon pere, ne vous offenſez pas ſi je tarde à vous obéir. Vous avez lu dans le fond de mon ame. Il manque à Luzy le nom de mon époux; mais tous les droits que peut donner l'amour le plus tendre, il les a ſur moi. Je veux le fuir, m'en détacher, vous ſuivre, j'y ſuis réſolue, fallût-il en mourir. Mais prendre la fuite en ſon abſence, lui laiſſer croire que je l'ai trahi! — Que dis-tu, malheureuſe? & que t'importe l'opinion d'un vil ſuborneur? & quels ſont les droits d'un amour qui t'a perdue & déshonorée? Tu l'aimes! tu aimes donc ta honte? tu préferes donc ſes indignes bienfaits à l'innocence qu'il t'a ravie? tu préferes donc à ton pere le plus cruel de ſes ennemis? Tu

n'oses le fuir en son absence, & le quitter sans son aveu ! Ah ! quand il a fallu quitter ton pere, l'accabler, le désespérer, tu n'as pas été si timide. Et qu'attends-tu de ton ravisseur ? Qu'il te défende ? qu'il te dérobe à l'autorité paternelle ! Ah ! qu'il vienne ; qu'il ose me faire chasser d'ici ; je suis seul, sans armes, affoibli par l'âge, mais l'on me verra étendu sur le seuil de ta porte, demander vengeance à Dieu & aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, sera obligé de marcher sur mon corps, & les passants diront avec horreur : voilà son pere qu'elle désavoue, & que son amant foule aux pieds.

Ah ! mon pere, dit Laurette épouvantée de cette image, que vous connoissez peu celui que vous outragez si cruellement ! Rien de plus doux, rien de plus sensible. Vous lui serez respectable & sacré. — M'oses-tu parler du respect de celui qui me déshonore ? Esperes-tu qu'il me séduise avec sa perfide douceur ? Je ne veux pas le voir ; si tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi-même. — Hé bien, non, ne le voyez pas ; mais permettez que je le voie un seul moment. — Qu'exiges-tu ! Moi, te laisser seule avec lui ! Ah ! dût-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaisance. Tant qu'il a pu te dérober à moi, c'étoit son crime, c'étoit le tien, je n'en étois pas responsable. Mais le ciel te remet sous ma garde, & dès ce moment je lui

réponds de toi. Allons, ma fille, il est déja nuit close; voici l'instant de nous éloigner. Décide-toi : renonce à ton pere, ou obéis. — Vous me percez le cœur. — Obéis, te dis-je, ou crains ma malédiction. A ces mots terribles, la tremblante Laurette n'eut pas la force de répliquer. Elle se déshabille sous les yeux de son pere, & met, non sans verser des larmes, le simple vêtement qu'il lui avoit prescrit. Mon pere, lui dit-elle au moment de le suivre, oserai-je, pour prix de mon obéissance, vous demander une seule grace ! vous ne voulez pas la mort de celui que je vous sacrifie. Laissez-moi lui écrire deux mots, lui apprendre que c'est à vous que j'obéis, & que vous m'obligez à vous suivre. — Est-ce afin qu'il vienne encore vous enlever, vous dérober à moi ? non, je ne veux laisser de vous aucune trace. Qu'il meure de honte, il se fera justice; mais d'amour ! perdez cette crainte : les libertins n'en meurent pas. Alors prenant sa fille par la main, il sortit sans bruit avec elle, & le lendemain matin, embarqués sur la seine, ils retournerent dans leur pays.

Minuit passé, le comte arrive dans cette maison, où il se flatte que le plaisir l'attend, & que l'amour l'appelle. Tout y est dans l'alarme & la confusion.

Les gens de Laurette lui annoncent avec effroi qu'on ne sçait ce qu'elle est devenue; qu'on la cherchée inutilement; qu'elle avoit pris soin de les éloigner, & qu'elle a

faisi ce moment pour échapper à leur vigilance ; qu'elle n'a point soupé chez son amie, & qu'en partant elle a tout laissé jusqu'à ses diamants, & jusqu'à la robe qu'elle avoit mise.

Il faut l'attendre, dit Luzy après un long silence. Ne vous couchez pas : il y a dans cet événement quelque chose d'incompréhensible.

L'amour, qui cherche à se flatter, commença par les conjectures qui pouvoient excuser Laurette ; mais les trouvant toutes dénuées de vraisemblance, il se livra aux plus cruels soupçons. Un accident involontaire avoit bien pu la retarder ; mais en l'absence de ses gens se déshabiller elle-même, s'évader seule au déclin du jour, laisser sa maison dans l'inquiétude ! tout cela, disoit-il, annonce clairement une fuite préméditée. Est-ce le ciel qui l'a touchée ? est-ce un retour sur elle-même qui l'a déterminée à me fuir ? Ah ! que ne puis-je au moins le croire ! mais si elle avoit pris un parti honnête, elle auroit eu pitié de moi, elle m'auroit écrit, ne fût-ce que deux mots de consolation & d'adieu. Sa lettre ne l'eût point trahie, & m'eût épargné des soupçons, accablants pour moi, déshonorants pour elle. Laurette, ô ciel ! la candeur même, l'innocence, la vérité ! Laurette infidelle & perfide ! elle qui ce matin encore..... Non, non cela n'est pas croyable...... & cependant cela n'est que

trop vrai. Chaque moment, chaque réflexion lui en étoit une preuve nouvelle ; mais l'efpoir & la confiance ne pouvoient fortir de fon cœur. Il luttoit contre la perfuafion comme un homme expirant lutte contre la mort. Si elle arrivoit, difoit-il, fi elle arrivoit innocente & fidelle : Ah ! ma fortune, ma vie, tout mon amour fuffiroient-ils pour réparer l'injure que je lui fais ? Quel plaifir j'aurois à m'avouer coupable ! par quels tranfports, par quelles larmes j'effacerois le crime de l'avoir accufée ! Hélas ! je n'ofe me flatter d'être injufte : je ne fuis pas affez heureux.

Il n'eft perfonne qui dans l'inquiétude & l'ardeur de l'attente, n'ait quelquefois éprouvé dans Paris le tourment d'écouter le bruit des carroffes, que l'on prend tous pour celui qu'on attend, & dont chacun tour-à-tour arrive, & emporte en paffant l'efpoir qu'il vient de faire naître. Le malheureux Luzy fut jufqu'à trois heures dans cette cruelle perplexité. Chaque voiture qu'il entendoit étoit peut-être celle qui ramenoit Laurette ; enfin l'efpérance tant de fois trompée fit place à la défolation. Je fuis trahi, dit-il, je n'en puis plus douter. C'eft une trame que l'on m'a cachée. Les careffes de la perfide ne fervoient qu'à la mieux voiler. On a choifi prudemment le jour où je foupois à la campagne. Elle a tout laiffé, pour me faire entendre qu'elle n'a plus befoin de mes dons. Sans doute un autre l'en

accable. Elle eût rougi d'avoir quelque chose de moi. Le plus foible gage de mon amour lui eût sans cesse reproché sa trahison, son ingratitude. Elle veut m'oublier, pour se livrer en paix à celui qu'elle me préfere. Ah, la parjure ! espere-t-elle trouver quelqu'un qui l'aime comme moi ? Je l'ai trop aimée, je m'y suis trop livré. Ses desirs sans cesse prévenus se sont éteints. Voilà les femmes. Elles s'ennuient de tout, & même d'être heureuses. Ah ! peux-tu l'être à présent ? perfide ! peux-tu l'être & penser à moi ? A moi ! que dis-je ? que lui importent & mon amour & ma douleur ? Ah ! tandis que j'ai peine à retenir mes cris, que je baigne son lit de mes larmes, un autre peut-être... cette idée est affreuse & je ne puis la soutenir. Je le connoîtrai ce rival, & si le brasier qui brûle dans mon sein, ne m'a consumé avant le jour, je ne mourrai pas sans vengeance. C'est sans doute quelqu'un de ces faux amis que j'ai imprudemment attirés chez elle. Soligny, peut-être...... Il en fut épris, quand nous la vîmes dans son village...... elle étoit simple & sincere alors. Quelle est changée !......... Il l'a voulu revoir, & moi facile & confiant, me croyant aimé, ne croyant pas possible que Laurette fût infidelle, je lui amenai mon rival. Je puis me tromper ; mais enfin c'est sur lui que tombent mes soupçons. Allons m'en éclaircir sur l'heure. Suis-moi, dit-il à l'un de ses gens ; & le jour

commençoit à peine à luire, lorsque frappant à la porte du chevalier, Luzy demanda à le voir. Il n'y eſt pas, monſieur, dit le ſuiſſe. — Il n'y eſt pas ! — Non, monſieur, il eſt à la campagne. — Et depuis quand ? — Depuis hier au ſoir. — A quelle heure ? — Au déclin du jour. — Et quelle eſt la campagne où il eſt allé ? — C'eſt ce qu'on ne ſçait pas : il n'a emmené que ſon valet de chambre. — Et dans quelle voiture ? — dans ſon vis-à-vis. — Son abſence doit-elle être longue ? — Il ne revient que dans quinze jours : il m'a dit de garder ſes lettres. — A ſon retour vous lui direz que je ſuis venu, & que je demande à le voir.

Enfin, dit-il en s'en allant, me voilà convaincu. Tout s'accorde. Il ne me reſte plus qu'à découvrir en quel lieu ils ſe ſont cachés. Je l'arracherai de ſes bras, le perfide, & j'aurai le plaiſir de laver dans ſon ſang mon injure & ſa trahiſon.

Ses recherches furent inutiles. Le voyage du chevalier étoit un myſtere qu'il ne put jamais éclaircir. Luzy fut donc quinze jours au ſupplice, & la pleine perſuaſion que Soligny étoit le raviſſeur, le détourna de toute autre idée.

Dans ſon impatience, il envoyoit tous les matins ſçavoir ſi ſon rival étoit de retour. Enfin, on lui annonce qu'il vient d'arriver. Il vole chez lui enflammé de colere ; & le bon accueil du chevalier ne fit que l'irriter

ter encore. Mon cher comte, lui dit Soligny, vous m'avez demandé avec empressement; à quoi puis-je vous être utile? A me délivrer, lui répondit Luzy en pâlissant; ou d'une vie que je déteste, ou d'un rival qui m'est odieux. Vous m'avez enlevé ma maîtresse; il ne vous reste plus qu'à m'arracher le cœur. — Mon ami, lui dit le chevalier, j'ai autant d'envie que vous de me couper la gorge, car je suis outré de dépit; mais ce ne sera pas avec vous, s'il vous plaît. Commençons donc par nous entendre. On vous a enlevé Laurette, dites-vous; j'en suis désolé: elle étoit charmante; mais en honneur ce n'est pas moi. Non que je me pique de délicatesse sur cet article; en amour je pardonne à mes amis, & je me permets à moi-même de petits larcins passagers: & quoique je t'aime de tout mon cœur, si Laurette eût voulu te tromper pour moi plutôt que pour un autre, je n'aurois pas été cruel. Mais pour les enlévements je n'en suis plus, cela est trop grave; & si tu n'as pas d'autre raison de me tuer, je te conseille de me laisser vivre & de déjeûner avec moi. Quoique le langage du chevalier eût bien l'air de la franchise, Luzy tenoit encore à ses soupçons. Vous avez disparu, lui disoit-il, le même soir, à la même heure; vous vous êtes tenu quinze jours caché; je sçais d'ailleurs que vous l'avez aimée, & que

vous en aviez envie dans le temps même que je la pris.

Tu es bien heureux, lui dit Soligny, qu'avec l'humeur qui me domine, je t'aime assez pour m'expliquer encore. Laurette est partie le même soir que moi ; à cela je n'ai point de réponse : c'est une de ces rencontres fatales qui font l'intrigue des romans. J'ai trouvé Laurette belle comme un ange, & j'en ai eu envie assurément ; mais si tu vas te couper la gorge avec tous ceux qui ont ce tort-là, je plains la moitié de Paris. L'article important, c'est donc le mystere de mon voyage & de mon absence ? Oh bien, je vais te l'expliquer.

J'aimois madame de Blamson, ou plutôt j'aimois son bien, sa naissance, son crédit à la Cour ; car cette femme a tout pour elle, hors elle. Tu sais que si elle n'est ni jeune ni jolie, en revanche elle est très-sensible, & très-facile à s'enflammer. J'avois donc réussi à lui plaire, & je ne voyois pas d'impossibilité à être ce qu'on appelle heureux, sans en venir au mariage. Mais le mariage étoit mon but ; & au moyen de cette timidité respectueuse, inséparable d'un amour délicat, j'éludois toutes les occasions d'abuser de sa foiblesse. Tant de réserve la déconcertoit ; elle n'avoit jamais vu, disoit-elle, d'homme si craintif, si novice. J'avois la pudeur d'une jeune fille : j'en étois impatientant. Je ne te dirai pas tout le manége que j'ai employé pendant trois

mois, à me faire attaquer sans me rendre. Jamais coquette n'en a tant fait pour allumer d'inutiles désirs. Ma conduite a été un chef-d'oeuvre de prudence & d'habileté. Hé bien, ma veuve a été plus habile. Je suis sa dupe : oui, mon ami, elle a surpris ma crédule innocence. Voyant qu'il falloit m'attaquer dans les régles, elle a parlé de mariage. Rien de plus avantageux que ses dispositions. Son bien étoit à moi sans réserve. Il n'y avoit plus qu'une difficulté. J'étois bien jeune, & mon caractere ne lui étoit pas assez connu. Pour nous éprouver, elle m'a proposé d'aller passer quelques jours ensemble, & tête-à-tête, à la campagne. Quinze jours de solitude & de liberté, disoit-elle, valoient mieux pour se bien connoître, que deux ans de la vie de Paris. J'ai donné dans le piege, & elle a si bien fait, que j'ai oublié ma résolution. Que l'homme est fragile & peu sûr de lui ! Engagé dans le rôle d'époux, il a fallu le soutenir, & je lui ai donné de moi la meilleure opinion qu'il m'a été possible ; mais bientôt elle a cru s'appercevoir que mon amour s'affoiblissoit. J'ai eu beau dire qu'il étoit le même ; elle m'a répondu qu'on ne l'abusoit point avec de vaines paroles, & qu'elle voyoit bien que j'étois changé. Enfin, ce matin, à mon réveil, j'ai reçu le congé que voici : il est de sa main, & en bonne forme. « La légere épreuve que « j'ai faite de vos sentiments me suffit.

» Partez, monsieur, quand il vous plaira;
» je veux un mari dont les soins ne se ra-
» lentissent jamais, qui m'aime toujours,
» & toujours de même ». Es-tu content?
Voilà mon aventure. Tu vois qu'elle ne ressemble guere à celle que tu m'attribuois. On m'enlevoit ainsi que ta Laurette; Dieu veuille, mon ami, qu'on n'ait pas fait d'elle ce qu'on a fait de moi! Mais à présent que te voilà détrompé sur mon compte, n'as-tu pas quelqu'autre soupçon? Je m'y perds, dit Luzy: pardonne à ma douleur, à mon désespoir, à mon amour, la démarche que je viens de faire. Tu te moques, reprit Soligny; rien n'étoit plus juste. Si je t'avois pris ta maîtresse, il auroit bien fallu t'en faire raison. Il n'en est rien; tant mieux: nous voilà bons amis. Veux-tu déjeûner? Je veux mourir. — Cela seroit un peu trop violent; il faut garder ce remede-là pour des disgraces plus sérieuses. Ta Laurette est jolie, quoiqu'un peu friponne; il faut tâcher de la ravoir; mais si tu n'as plus celle-là, je te conseille d'en prendre une autre, & le plutôt sera le mieux.

Pendant que Luzy se désespéroit, & qu'il semoit l'argent à pleines mains pour découvrir les traces de Laurette, elle étoit auprès de son pere, pleurant sa faute ou plutôt son amant.

Bazile avoit dit dans le village qu'il n'avoit pu se passer de sa fille, & qu'il l'étoit allé

chercher. On la trouvoit encore embellie. Ses graces s'étoient développées, & aux yeux mêmes des villageois, ce qu'on appelle l'air de Paris, lui avoit donné de nouveaux charmes. L'ardeur des garçons qui l'avoient recherchée se renouvella & n'en fut que plus vive. Mais son pere les refusoit tous. Vous ne vous marierez jamais de mon vivant, lui dit-il; je ne veux tromper personne. Travaillez & pleurez avec moi. Je viens de renvoyer à votre indigne amant tout ce qu'il m'avoit donné. Il ne nous reste plus rien de lui que la honte.

Laurette, humble & soumise, obéissoit à son pere sans se plaindre & sans oser lever les yeux sur lui. Ce fut pour elle une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence & du travail. Ses pieds amollis étoient blessés, ses mains délicates étoient meurtries; mais ce n'étoient là que des maux légers. Les peines du corps ne sont rien, disoit-elle en gémissant; celles de l'ame sont bien plus cruelles!

Quoique Luzy lui fût présent sans cesse, & que son cœur ne pût s'en détacher, elle n'avoit plus ni l'espoir, ni la volonté de retourner à lui. Elle savoit quelle amertume avoit répandu son égarement sur la vie de son malheureux pere, & quand elle auroit été libre de le quitter encore, elle n'y auroit pas consenti. Mais l'image de la douleur où elle avoit laissé son amant la poursuivoit & faisoit son supplice. Le droit qu'il

avoit de l'accuser de perfidie & d'ingratitude, étoit pour elle un nouveau tourment. — Si du moins je pouvois lui écrire! mais on ne m'en laisse ni la liberté ni le moyen. C'est peu de l'abandonner; on veut que je l'oublie. Je m'oublierai plutôt moi-même; & il m'est aussi impossible de le haïr que de l'oublier. S'il fut coupable, son amour en est cause; & ce n'est pas à moi de l'en punir. Dans tout ce qu'il a fait, il n'a vu que mon bonheur & celui de mon pere. Il s'est trompé, il m'a égarée; mais à son âge on ne sçait qu'aimer. Oui, je lui dois, je me dois à moi-même de l'éclairer sur ma conduite; & en cela seul mon pere ne sera point obéi. La difficulté n'étoit plus qu'à se procurer les moyens de lui écrire; mais son pere, sans y penser, lui en avoit épargné le soin.

Un soir, Luzy se retirant plus affligé que jamais, reçoit un paquet anonyme. La main qui avoit écrit l'adresse ne lui étoit pas connue; mais le timbre lui en dit assez. Il l'ouvre avec précipitation; il reconnoît la bourse qu'il avoit donnée à Bazile, avec les cinquante louis qu'il y avoit laissés, & deux sommes pareilles qu'il lui avoit fait tenir. Je vois tout, dit-il: j'ai été découvert. Le pere indigné me renvoie mes dons. Fier & févere comme je l'ai connu, dès qu'il aura sçu où étoit sa fille, il sera venu la chercher, il l'aura forcée à le suivre. A l'instant même il assemble ceux de ses gens qui servoient

Laurette. Il les interroge ; il demande si quelqu'un d'eux n'a pas vu chez elle un paysan qu'il leur dépeint. L'un d'eux se souvient qu'en effet le jour même qu'elle s'en est allée, un homme tout semblable à celui qu'il désigne, est monté à la botte du carrosse de Laurette, & lui a parlé un moment. Allons vîte, s'écria Luzy, des chevaux de poste à ma chaise.

La seconde nuit, étant arrivé à quelques lieues de Coulange, il fait déguiser en paysan celui de ses gens qui l'avoit suivi, l'envoie s'instruire, & en l'attendant tâche de prendre du repos. Il n'en est point pour l'ame d'un amant dans une situation si violente. Il compta les minutes, depuis le départ de son émissaire jusqu'à son retour.

Monsieur, lui dit ce domestique en arrivant, bonnes nouvelles ! Laurette est à Coulange, auprès de son pere. — Ah ! je respire. — On parle même de la marier !..... Il faut que je la voie. — vous la trouverez dans sa vigne : elle y travaille tout le jour. — Juste ciel ! quelle dureté ! Allons, je me tiendrai caché, & toi, sous ce déguisement, tu guetteras le moment où elle sera seule. N'en perdons pas un, mettons-nous en chemin.

L'émissaire de Luzy lui avoit dit vrai. Il se présentoit pour Laurette un parti riche dans son état ; & le Curé avoit mandé Bazile pour le résoudre à l'accepter.

Cependant Laurette travailloit à la vigne, & pensoit au malheureux Luzy. Luzy arrive & l'apperçoit de loin Il avance avec précaution, il la voit seule, il accourt, se précipite, & lui tend les bras. Au bruit qu'il fait à travers les pampres, elle leve la tête; elle tourne les yeux; Dieu! s'écria-t-elle... La surprise & la joie lui ôterent l'usage & la voix. Tremblante, elle étoit dans ses bras sans avoir pu le nommer encore. Ah! Luzy, lui-dit-elle enfin, c'est vous! voilà ce que je demandois au ciel. Je suis innocente à vos yeux: c'en est assez; je souffrirai le reste. Adieu, Luzy, adieu pour jamais. Éloignez-vous. Plaignez Laurette. Elle ne vous reproche rien. Vous lui serez cher jusqu'au dernier soupir. Moi; s'écria-t-il en la serrant contre son sein, comme si on eût voulu la lui arracher encore, moi te quitter! ô moitié de moi-même, moi, vivre sans toi, loin de toi! Non, il n'y a pas sur la terre de puissance qui nous sépare. — Il en est une sacrée pour moi : c'est la volonté de mon pere. Ah! mon ami, si vous aviez sçu la douleur profonde où le plongeoit ma fuite, sensible & bon comme vous l'êtes, vous m'auriez rendue à ses pleurs. Me dérober à lui une seconde fois, ou lui enfoncer le couteau dans le sein, ce seroit pour moi la même chose. Vous me connoissez trop bien pour me le demander; vous êtes trop humain pour le vouloir vous-même. Perdez un espoir que je n'ai

plus. Adieu ; faſſe le ciel que j'expie ma faute ! mais j'ai bien de la peine à me la reprocher. Adieu, vous dis-je ; mon pere va venir : il feroit affreux qu'il nous trouvât enſemble. C'eſt ce que je veux, dit Luzy : je l'attends. — Ah ! vous allez redoubler mes peines.

Dans l'inſtant même Bazile arrive, & Luzy s'avançant de quelques pas au-devant de lui, ſe jette à ſes genoux. Qui êtes-vous ? Que demandez-vous ? lui dit Bazile étonné d'abord. Mais dès qu'il eut fixé ſes regards ſur lui : malheureux, s'écria-t-il en reculant, éloignez-vous, ôtez-vous de mes yeux. — Non, je meurs à vos pieds, ſi vous ne daignez pas m'entendre. — Après avoir perdu, déshonoré la fille, vous oſez vous préſenter au pere ! — Je ſuis criminel, je l'avoue, & voilà de quoi me punir ; mais ſi vous m'écoutez, j'eſpere que vous aurez pitié de moi. Ah ! dit Bazile en regardant l'épée, ſi j'étois auſſi lâche, auſſi cruel que vous ! ..... Vois, dit-il à ſa fille, combien le vice eſt bas, & quelle en eſt la honte, puiſqu'il oblige l'homme à ramper aux pieds de ſon ſemblable, & à ſupporter ſes mépris. Si je n'étois que vicieux, reprit Luzy avec fierté, loin de vous implorer, je vous braverois. N'attribuez mon humiliation qu'à ce qu'il y a de plus honnête & de plus noble dans la nature, à l'amour, à la vertu même, au déſir que j'ai d'expier une faute, excuſable, peut-être, & que je

ne me reproche si cruellement, que parce que j'ai le cœur bon. Alors, avec toute l'éloquence du sentiment, il s'efforça de se justifier, en attribuant tout à la fougue de l'âge & à l'ivresse de la passion.

Le monde est bienheureux, reprit Bazile, que votre passion n'ait pas été celle de l'argent! vous auriez été un Cartouche. (Luzy frémit à ce discours.) Oui, un Cartouche. Et pourquoi non? Auriez-vous la bassesse de croire que l'innocence & l'honneur valent moins que les richesses & que la vie? N'avez-vous pas profité de la foiblesse, de l'imbécillité de cette malheureuse, pour lui ravir ces deux trésors? Et à moi, son pere, croyez-vous m'avoir fait un moindre mal que de m'assassiner? Un Cartouche est roué, parce qu'il vole des biens dont on peut se passer pour vivre; & vous, qui nous avez ravi ce qu'une fille bien née, ce qu'un pere honnête homme ne peuvent perdre sans mourir, qu'avez-vous mérité? On vous dit noble, & vous croyez l'être. Voici les traits de cette noblesse dont vous vous glorifiez. Dans un moment de désolation, où le plus méchant des hommes auroit eu pitié de moi, vous m'abordez, vous feignez de me plaindre, & vous dites dans votre cœur: voilà un malheureux qui n'a dans le monde de consolation que sa fille: c'est le seul bien que le ciel lui laisse; demain je veux la lui enlever. Oui, barbare, oui, scélérat, voilà ce qui se passoit

dans votre ame. Et moi crédule, je vous admirois, je vous comblois de bénédictions, je demandois au ciel qu'il accomplît tous vos voeux; & tous vos voeux tendoient à suborner ma fille! Que dis-je, malheureux! je vous la livrois, je l'engageois à courir après vous, à la vérité pour vous rendre cet or, ce poison, avec lequel vous croyez me corrompre : il sembloit que le ciel m'avertît que c'étoit un don pernicieux & traitre; je résistai à ce mouvement; je m'obstinai à vous croire compatissant & généreux; vous n'étiez que perfide & impitoyable; & la main que j'aurois baisée, que j'aurois arrosée de larmes, se préparoit à m'arracher le coeur. Voyez, poursuivit-il en découvrant son sein & en lui montrant ses cicatrices, voyez quel homme vous avez déshonoré! J'ai versé pour l'état plus de sang que vous n'en avez dans les veines; & vous, homme inutile, quels sont vos exploits? De désoler un pere, de débaucher sa fille, d'empoisonner mes jours & les siens! La voilà cette malheureuse victime de vos séductions; la voilà qui trempe aujourd'hui dans ses pleurs le pain dont elle se nourrit. Elevée dans la simplicité d'une vie innocente & laborieuse, elle l'aimoit : elle la déteste : vous lui avez rendu insupportables le travail & la pauvreté : elle a perdu sa joie avec son innocence, & il ne lui est plus permis de lever les yeux sans rougir. Mais ce qui me déses-

pere, ce que je ne vous pardonnerai jamais, vous m'avez fermé le cœur de ma fille : vous avez éteint dans mon ame les sentiments de la nature ; vous lui avez fait un supplice de la société de son pere ; peut-être, hélas !.... Je n'ose achever... peut-être lui suis-je odieux.

Ah ! mon pere, s'écria Laurette, qui jusqu'alors étoit restée dans l'abattement & la confusion : ah ! mon pere ! c'est trop me punir. Je mérite tout, excepté le reproche d'avoir cessé de vous aimer. En disant ces mots, elle étoit à ses pieds, dont elle baisoit la poussiere. Luzy s'y prosterna lui-même, & dans un excès d'attendrissement, mon pere, dit-il, pardonnez-lui, pardonnez-moi, embrassez vos enfants ; & si le ravisseur de Laurette n'est pas trop indigne du nom de son époux, je vous conjure de me l'accorder.

Ce retour auroit attendri un cœur plus dur que celui de Bazile. S'il y avoit, dit-il à Luzy, un autre moyen de me rendre l'honneur, & de vous rendre à tous deux l'innocence, je refuserois celui-là. Mais il est le seul ; je l'accepte, & bien plus pour vous que pour moi ; car je ne veux, je n'attends rien de vous, & je mourrai en cultivant ma vigne.

L'amour de Luzy & de Laurette fut consacré au pied des autels. Bien des gens dirent qu'il avoit fait une bassesse, & il en convint ; mais ce n'est pas, dit-il, celle qu'on

m'attribue. C'eſt à faire le mal qu'eſt la honte, & non pas à le réparer.

Il n'y eut pas moyen d'engager Bazile à quitter ſon humble demeure. Après avoir tout mis en uſage pour l'attirer à Paris, madame de Luzy obtint de ſon époux qu'il achetât une terre auprès de Coulange, & le bon pere conſentit enfin à y aller paſſer ſes vieux ans.

Deux cœurs faits pour la vertu furent ravis de l'avoir retrouvée. Cette image des plaiſirs céleſtes, l'accord de l'amour & de l'innocence ne leur laiſſa plus rien à déſirer, que de voir les fruits d'une union ſi douce. Le ciel exauça le vœu de la nature, & Bazile, avant de mourir, embraſſa ſes petits enfants.



LA FEMME

COMME IL Y EN A PEU.

JOUISSEZ, Madame, de tous les agrémens de votre maison ; faites-en les honneurs & les délices ; mais ne vous y mêlez de rien. Ainsi parloit depuis près de huit ans le fastueux Mélidor à sa femme. C'étoit un conseil agréable à suivre ; aussi la jeune & vive Acélie l'avoit-elle assez bien suivi. Mais la raison vint avec l'âge, & l'espece d'enivrement où elle avoit été, se dissipa.

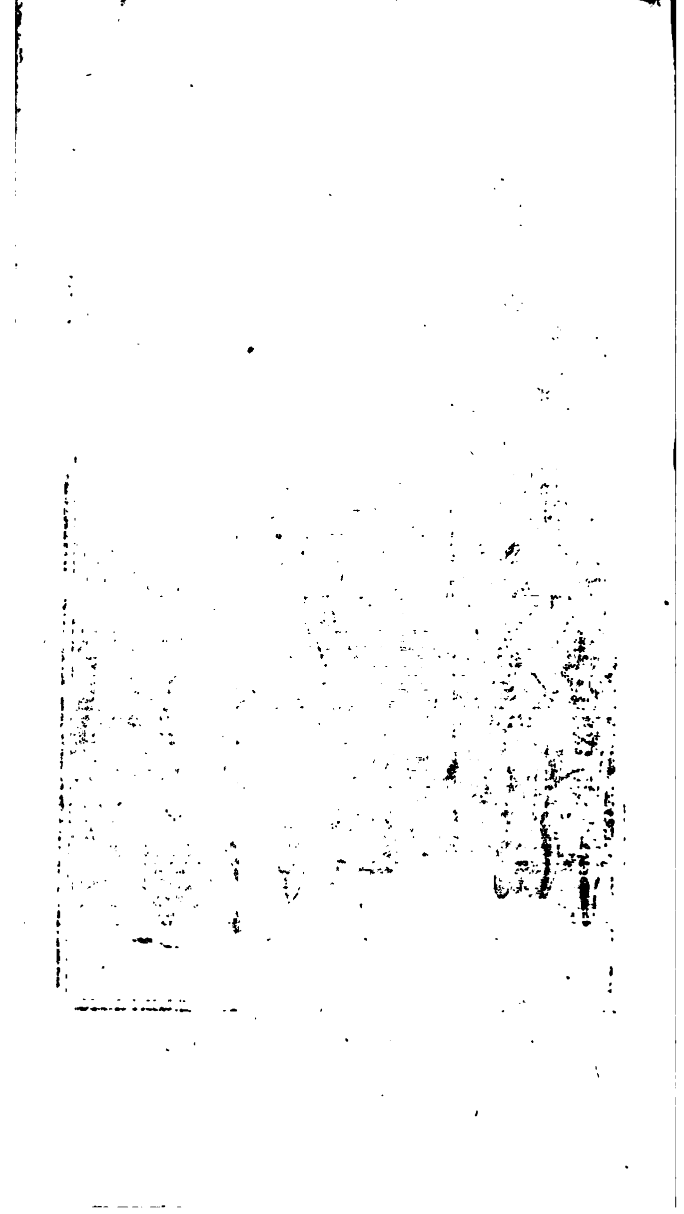
Mélidor avoit eu le malheur de naître dans l'opulence. Elevé parmi la jeune noblesse du royaume, revêtu en entrant dans le monde d'une charge considérable, maître de son bien dès l'âge de raison, ce fut pour lui l'âge des folies. Son ridicule dominant étoit de vouloir vivre en homme de qualité. Il se familiarisoit avec les grands, en étudioit avec soin les manieres ; & comme les graces nobles & simples d'un véritable homme de Cour, ne sont pas faciles à imiter, c'étoit aux airs de nos petits Seigneurs qu'il s'attachoit, comme à de bons modeles.

Il eût été honteux pour lui de ne pouvoir



H. Gravelot inv. de Longueil Sculp.

LA FEMME COMME IL Y EN A PEU



pas dire, *mes domaines & mes vassaux* : il l'employa donc la meilleure partie de ses fonds en des terres, dont le revenu étoit mince à la vérité, mais dont les droits étoient magnifiques.

Il avoit oui dire que les grands seigneurs avoient des intendants qui les voloient, des créanciers qu'ils ne payoient pas, & des maîtresses peu fidelles ; il eût regardé comme au-dessous de lui de voir ses comptes, de payer ses dettes, & d'être délicat en amour.

L'aîné de ses enfants avoit à peine atteint sa septieme année, il eut grand soin de lui choisir un gouverneur suffisant & sot, qui pour tout mérite saluoit avec grace.

Ce gouverneur étoit le protégé d'un complaisant de Mélidor, appellé Duranson, personnage insolent & bas, espece de dogue qui aboyoit à tous les passans, & ne caressoit que son maître. Son rôle étoit celui d'un misanthrope plein d'arrogance & d'humeur. Riche, mais avare, il trouvoit commode d'avoir une bonne maison qui ne fût pas la sienne, & des plaisirs de toute espece dont un autre que lui fit les frais. Taciturne observateur de tout ce qui se passoit, on le voyoit enfoncé dans un fauteuil, décider de tout par quelques mots tranchants, & s'ériger en censeur domestique. Malheur à l'homme de bien qui n'étoit pas à craindre ! il le déchiroit sans ménagement, pour peu que son air lui eût déplu.

Mélidor prenoit l'humeur de Duranſon pour de la philoſophie. Il ſçavoit bien qu'il étoit ſon héros ; & l'encens d'un homme de ce caractere étoit pour lui un parfum délicat. Le bruſque flatteur n'avoit garde de ſe compromettre & de s'afficher. S'il applaudiſſoit Mélidor en public, ce n'étoit que d'un coup d'œil, ou d'un ſourire complaiſant : il gardoit la louange pour le tête-à-tête ; mais alors il l'en raſſaſioit. Mélidor avoit de la peine à ſe croire doué d'un mérite ſi éminent ; mais il falloit bien qu'il en fût quelque choſe, car l'ami Duranſon qui l'en aſſuroit, n'étoit rien moins qu'un fade adulateur.

C'étoit peu de plaire au mari, Duranſon s'étoit auſſi flatté de ſéduire la jeune femme. Il commença par lui dire du bien d'elle ſeule, & du mal de toutes celles de ſon âge & de ſon état. Mais elle fut auſſi peu touchée de ſes ſatyres que de ſes éloges. Il ſoupçonna qu'on le mépriſoit ; il eſſaya de ſe faire craindre, & par des traits malins & piquants, il lui fit ſentir qu'il ne tenoit qu'à lui d'être méchant aux dépens d'elle-même. Cela ne réuſſit pas mieux. Je puis avoir des ridicules, lui dit-elle, & je permets qu'on les attaque, mais d'un peu plus loin, s'il vous plaît. Chez moi, un cenſeur aſſidu m'ennuieroit preſque autant qu'un complaiſant ſervile.

Au ton réſolu qu'elle prit, Duranſon vit bien que pour la réduire, il falloit un plus long

long détour. Tâchons, dit-il, qu'elle ait besoin de moi : affligeons-la pour la consoler ; & quand sa vanité blessée me la livrera sans défense, je saisirai un moment de dépit. Le confident des peines d'une femme en est souvent l'heureux vengeur.

Je vous plains, lui dit-il, madame, & je ne dois plus vous dissimuler ce qui m'afflige sensiblement. Depuis quelque-temps Mélidor se dérange ; il fait des folies ; &, s'il continue, il n'aura plus besoin d'un ami tel que moi.

Soit légéreté, soit dissimulation avec un homme qu'elle n'estimoit pas, Acélie reçut cet avis sans daigner en paroître émue. Il insista, fit valoir son zèle, déclama contre les caprices & les travers des maris d'à présent, dit en avoir fait rougir Mélidor, & opposant les charmes d'Acélie aux vains appas qui touchoient son époux, il s'anima si fort, qu'il s'oublia & se trahit bientôt lui-même. Elle sourit avec dédain de la mal-adresse du fourbe. Voilà ce que j'appelle un ami, dit-elle, & non pas ces vils complaisants, que le vice tient à ses gages pour le flatter & le servir. Je suis bien sûre, par exemple, que vous avez dit à Mélidor en face tout ce que vous venez de me dire. — Oui, madame, & beaucoup plus encore. — Vous aurez donc bien le courage de lui reprocher devant moi ses torts, de l'en accabler ? — Devant vous, madame ! Ah ! gardez-vous de faire

un éclat, ce seroit l'éloigner sans retour. Il est fier; il seroit indigné d'avoir à rougir à vos yeux. Il ne verroit en moi qu'un perfide ami. Et qui sçait même quel motif caché il donneroit à notre intelligence? — N'importe, je veux le convaincre, & lui opposer en vous un témoin qu'il ne puisse désavouer. — Non, madame, non, vous seriez perdue. C'est en dissimulant qu'une femme regne: les ménagements, la douceur, & vos charmes, voilà sur nous vos avantages. La plainte & le reproche ne font que nous aigrir, & de tous les moyens de nous corriger, le plus mauvais c'est de nous confondre. Il avoit raison, mais inutilement. Acélie ne vouloit rien entendre. Je sçais, disoit-elle, tout ce que je risque; mais, fallût-il en venir à une rupture, je ne veux pas être, par mon silence, la complaisante de mon mari. Il eut beau vouloir la dissuader; il fut réduit à lui demander grace, & à la supplier de ne pas le punir d'un zèle peut-être imprudent. Et voilà donc, lui dit Acélie, cette franchise courageuse que rien ne peut intimider? Je serai plus sage que vous; mais souvenez-vous, Duranson, de ne jamais dire de vos amis ce que vous ne voulez pas qu'ils entendent. Quant à moi, quelque tort que mon mari se donne, je vous défends de m'en parler.

Duranson, furieux d'avoir été si mal reçu, jura la perte d'Acélie; mais il falloit

d'abord l'entraîner dans la ruine de son mari.

Personne à Paris n'a autant d'amis qu'un homme opulent & prodigue. Ceux de Mélidor, à son souper, ne manquoient pas de le louer en face; & ils avoient l'honnêteté d'attendre qu'on fût hors de table pour se moquer de lui. Ses créanciers, qui croissoient en nombre, n'étoient pas si complaisants; mais l'ami Duranson en écartoit la foule. Il sçavoit, disoit-il, la maniere d'imposer à ces frippons-là. Cependant, comme ils n'étoient pas tous également timides, il falloit de temps en temps, pour appaiser les plus mutins, avoir recours aux expédients, & Duranson, sous un nom supposé, venant au secours de son ami, lui prêtoit sur gage à la plus grosse usure.

Plus les affaires de Mélidor se dérangeoient, moins il vouloit en entendre parler. Faites, disoit-il à son intendant, je signerai, mais laissez-moi tranquille. Enfin, l'intendant vint lui annoncer qu'il ne savoit plus où donner de la tête, & que ses biens alloient être saisis. Mélidor s'en prit à l'homme d'affaire, lui dit qu'il étoit un frippon. Je suis tout ce qu'il vous plaira, lui répondit le tranquille intendant; mais vous devez, il faut payer, faute de quoi l'on va vous poursuivre.

Mélidor fit appeller le fidele Duranson, & lui demanda s'il étoit sans ressource. — Vous en avez une bien sûre, madame ou

qu'à s'engager. — Oui ; mais y consentira-t-elle ? — Assurément ! peut-elle hésiter, quand il y va de votre bonheur ? Cependant ne l'alarmez pas : traitez légérement la chose, & ne lui laissez voir dans cet engagement qu'une formalité d'usage, qu'elle ne peut s'empêcher de remplir. Mélidor embrassa son ami, & il se rendit chez sa femme.

Acélie, toute occupée de ses amusements, ne sçavoit rien de ce qui se passoit. Mais heureusement le ciel l'avoit douée d'un esprit juste & d'une ame ferme. Je viens, madame, lui dit son mari, de voir votre nouvelle voiture : elle sera délicieuse. Vos chevaux neufs sont arrivés ; ah, madame ; le joli attelage ! c'est le comte de Pise qui les dresse. Ils sont fringants ; mais il les domptera : c'est le meilleur cocher de Paris.

Quoiqu'Acélie fût accoutumée aux galanteries de son époux, elle ne laissa pas d'être surprise & flattée de celle-ci. Je vous ruine, lui dit-elle. — Hé, madame, quel plus digne usage puis-je faire de mon bien que de l'employer à ce qui peut vous plaire ? Désirez sans ménagement, & jouissez sans inquiétude : je n'ai rien qui ne soit à vous ; & je me flatte que vous pensez de même. A propos, ajouta-t-il négligemment, j'ai quelque arrangement à faire, où, pour remplir les formalités, j'aurai besoin de votre seing. Mais nous parle-

rons de cela ce soir. A présent, ce qui m'occupe, c'est la couleur de votre voiture : le vernisseur n'attend que votre goût. Je me consulterai, dit-elle, & dès qu'il fut sorti, elle tomba dans les réflexions.

Acélie étoit une riche héritiere, & la loi lui assuroit son bien. Elle entrevit les conséquences de l'engagement qu'on lui proposoit, & le soir, au lieu d'aller au spectacle, elle passa chez son notaire. Quelle fut sa surprise, en apprenant que Mélidor étoit réduit aux expédients les plus ruineux ! elle employa le temps du spectacle à s'instruire & à se consulter.

A son retour elle dissimule sa peine aux yeux du monde qu'elle avoit à souper ; mais lorsque son mari, tête-à-tête avec elle, lui proposa de s'engager pour lui : Je ne vous abandonnerai pas, lui dit-elle, si vous daignez vous fier à moi ; j'exige une confiance entiere, un plein pouvoir de régir ma maison.

Mélidor fut humilié de l'idée d'avoir sa femme pour tuteur. Il lui dit qu'elle prenoit l'alarme mal-à-propos, & qu'il ne souffriroit point qu'elle entrât dans un détail ennuyeux pour elle. — Non, monsieur, je l'ai négligé : c'est un tort que je n'aurai plus. Il ne crut pas devoir insister davantage, & les créanciers s'étant assemblés le lendemain : Messieurs, leur dit-il, vos visites m'obsédent, voilà madame qui veut bien vous entendre ; voyez avec elle

à vous arranger. Messieurs, leur dit Acélie, d'un ton sage, mais assuré, quoique mon bien soit à mes enfants, je sens qu'il est juste que j'en aide leur pere ; mais je veux de la bonne-foi. Les honnêtes gens me trouveront exacte ; mais je ne réponds point à des frippons des folies d'un dissipateur. Vous m'apporterez demain copie de vos titres ; je ne veux que le temps de les examiner : je ne vous ferai pas languir.

Dès qu'Acélie se vit à la tête de sa maison, ce ne fut plus la même femme. Elle jetta les yeux sur sa vie passée, & n'y vit que le papillonage de mille vaines occupations. Sont-ce là, dit-elle, les devoirs d'une mere de famille ? Est-ce donc au prix de son honneur & de son repos, qu'il faut payer de jolis soupers, des équipages lestes, & de brillantes frivolités ?

Monsieur, dit-elle à son mari, j'aurai demain l'état de vos dettes ; il me faut celui de vos revenus : faites venir votre intendant. L'intendant vint, & rendit ses comptes. Rien de plus clair : loin d'avoir des fonds, il se trouvoit avoir fait des avances, & il lui étoit dû le double de ses gages accumulés. Je vois, dit Acélie, que M. l'intendant fait son compte un peu mieux que nous. Il ne nous reste qu'à le payer, en le remerciant de ce qu'il ne lui est pas dû davantage. — Le payer ! dit Mélidor tout bas ; & avec quoi ? — De ma

cassette. Le premier pas dans l'économie est le renvoi d'un intendant.

La réforme fut mise l'instant d'après dans le domestique & dans la dépense; & Acélie donnant l'exemple : Courage, monsieur, lui disoit-elle, coupons dans le vif : nous ne sacrifions que notre vanité. — Et la décence, madame? — La décence, monsieur, consiste à ne pas dissiper le bien d'autrui & à jouir du sien sans reproche. — Mais, madame, en renvoyant vos gens vous les payez, & c'est épuiser notre unique ressource. — Soyez tranquille, mon ami : j'ai des bijoux, des diamants; & en sacrifiant ces parures, je m'en fais une qui les vaut bien.

Les jours suivans les créanciers arrivent, & Acélie leur donne audience. Ceux dont Mélidor avoit acheté des meubles de prix, ou des curiosités superflues, consentirent à les reprendre, avec un bénéfice honnête. Les autres, enchantés de l'accueil & de la bonne volonté d'Acélie, s'accorderent tous d'une voix à n'avoir qu'elle pour arbitre, & les graces conciliatrices réunirent tous les esprits.

Un seul, d'un air assez confus, disoit ne pouvoir se relâcher sur rien. Il avoit des effets précieux en gage, & sur la liste des emprunts il étoit noté pour une usure énorme. Acélie le retint seul pour le fléchir, s'il étoit possible. Moi, madame! lui dit-il, pressé par ses reproches; je ne suis pas ici pour moi; & M. Duranson auroit pu

se passer de me faire jouer ce vilain personnage. — Duranson ! dites vous. Quoi ! c'est lui qui, sous votre nom ? — C'est lui même. — Ainsi nos gages sont dans ses mains ? — Oui, sans doute, & un écrit de moi, où je déclare qu'il ne m'est rien dû. — Et cet écrit qu'il a de vous, puis-je en avoir un double ? — Assurément, & tout à l'heure si vous voulez, car le nom d'usurier me pese. C'étoit une arme pour Acélie ; mais il n'étoit pas temps d'éclairer Mélidor, & de révolter Duranson. Elle crut devoir dissimuler encore.

Son notaire, qui vint la voir, trouva que dans vingt-quatre heures elle avoit mis en épargne une bonne partie de son revenu & acquitté une foule de dettes. Vous êtes, lui dit-il, dans les bons principes. L'économie est de toutes les ressources la plus sûre & la plus facile. On s'enrichit dans un instant de tout le bien qu'on dissipoit.

Pendant leur entretien, Mélidor confondu s'affligeoit de voir sa maison dépouillée. Hé ! monsieur, lui dit sa femme, consolez-vous : je ne vous retranche que des ridicules. Mais il ne voyoit que le monde, & l'humiliation de décheoir. Il se retira consterné, laissant Acélie avec le notaire.

Une jeune femme a dans les affaires un avantage prodigieux. Sans inspirer ce qu'on entend par l'espoir & le désir de plaire, elle

elle intéresse ; elle engage à une espece de facilité que les hommes n'ont pas l'un pour l'autre. La nature ménage entre les deux sexes une intelligence secrete : tout s'applanit, tout se concilie ; & au lieu que l'on traite en ennemis d'homme à homme, avec une femme on se livre en ami. Acélie en fit plus d'une fois l'épreuve ; & son Notaire mit à la servir un zele & une affection qu'il n'eût pas eue pour son mari.

Madame, lui dit-il, en faisant la balance des biens de Mélidor avec la somme de ses dettes, je trouve assez de quoi l'acquitter. Mais des biens vendus à la hâte sont communément à vil prix. Supposons que les siens soient libres ; ils peuvent répondre, & au-delà, de deux cent mille écus qu'il doit ; & si vous voulez vous engager pour lui, il n'est pas impossible de réduire cette foule de créances ruineuses & bruyantes, à un petit nombre d'articles plus simples & moins onéreux. Faites, monsieur, dit Acélie, je consens à tout : je m'engage pour mon mari ; mais que ce soit à son insu. Le Notaire usa de prudence, & Acélie fut autorisée à contracter au nom de Mélidor.

Celui-ci avoit été de bonne foi sur tous les articles, excepté sur un seul, qu'il n'avoit osé déclarer à sa femme. La nuit, Acélie l'entendant gémir, tâchoit avec douceur de le consoler. Vous ne sçavez

pas tout, lui dit-il; & ces mots furent suivis d'un profond silence. Acélie le pressoit en vain; la honte lui étouffoit la voix. Hé quoi, lui dit-elle, vous avez des peines que vous n'osez me confier! avez-vous un ami plus tendre, plus sûr, plus indulgent que moi? Plus vous avez droit à mon estime, reprit Mélidor, plus je dois rougir de l'aveu qui me reste à vous faire. Vous avez entendu parler de la courtisane Eléonore..... Que vous dirai-je? Elle a de moi pour cinquante mille écus de billets. Acélie vit avec joie le moment de regagner le cœur de son mari. Ce n'est pas le temps de vous reprocher, lui dit-elle, une folie dont vous avez honte, & à laquelle ma dissipation a peut-être contribué. Réparons & oublions nos torts: celui-ci n'est pas sans remede. Mélidor ne concevoit pas qu'une femme jusques-là si légere, eût tout-à-coup acquis tant de raison. Acélie n'étoit pas moins surprise qu'un homme si haut & si vain, fût tout-à-coup devenu si modeste. Seroit-ce un bien pour nous, disoient-ils l'un & l'autre, d'être tombés dans le malheur!

Le lendemain Acélie, s'étant bien consultée, se rendit elle-même chez Eléonore. Vous ne sçavez pas, lui dit-elle, qui vient vous voir? C'est une rivale; & sans détour elle se nomma. Madame, lui dit Eléonore, je suis confuse de l'honneur que vous me faites. Je sens que j'ai des torts avec

vous ; mais mon état en est l'excuse. C'est Mélidor qu'il faut blâmer, & en vous voyant je le blâme moi-même : il est plus injuste que je ne croyois. Mademoiselle, lui dit Acélie, je ne me plains ni de vous ni de lui. C'est la punition d'une femme dissipée d'avoir un mari libertin, & j'ai du moins le plaisir de voir que Mélidor a dans ses goûts encore quelque délicatesse. Vous avez de l'esprit, l'air de la décence & des graces qui seroient faites pour embellir la vertu. — Vous me voyez, madame, avec trop d'indulgence ; & cela prouve ce qu'on m'a dit souvent, que les femmes les plus honnêtes ne sont pas celles qui nous ménagent le moins. Comme elles n'ont rien à nous envier, elles ont la bonté de nous plaindre. Celles qui nous ressemblent sont bien plus injustes ; elles nous déchirent en nous imitant. Ecoutez, reprit Acélie qui vouloit l'amener à son but, ce que l'on blâme le plus dans celles de votre état, ce n'est pas cette foiblesse dont tant de femmes ont à rougir, mais une passion plus odieuse encore. Le feu de l'âge, le goût des plaisirs, l'attrait d'une vie voluptueuse & libre, quelquefois même le sentiment, car je vous en crois susceptibles, tout cela peut avoir son excuse : mais en renonçant à la vertu d'une femme, vous n'en êtes que plus obligées d'avoir au moins celle d'un homme ; & il est une sorte d'honnêteté à laquelle vous ne re-

noncez pas ? — Non, ſans doute. — Hé bien, dites-moi, cette honnêteté vous permet-elle d'abuſer de l'ivreſſe & de la folie d'un amant, au point d'exiger, d'accepter de lui, des engagements inſenſés, & ruineux pour ſa famille ? Mélidor, par exemple, vous a fait pour cinquante mille écus de billets ; en ſentez-vous la conſéquence, & combien l'on a droit de ſévir contre une telle ſéduction ? Madame, répondit Eléonore, c'eſt un don volontaire ; & M. Duranſon m'eſt témoin que j'ai refuſé beaucoup mieux. — Vous connoiſſez Duranſon ? — Oui, madame : c'eſt lui qui m'a donné Mélidor, & j'ai bien voulu pour cela le tenir quitte de ſes promeſſes. — Fort bien : il a mis ſon article ſur le compte de ſon ami. — Il me l'a dit, & j'ai ſuppoſé que Mélidor le trouvoit bon. Du reſte Mélidor étoit libre, je n'ai de lui que ce qu'il m'a donné, & rien je crois n'eſt mieux acquis. — Vous le croyez ; mais le croiriez-vous ſi vous étiez l'enfant qu'on dépouille ? Mettez-vous à la place d'une mere de famille, dont l'époux ſe ruine ainſi ; qui touche au moment de le voir déshonoré, pourſuivi, chaſſé de ſes biens, privé de ſon état, obligé de ſe cacher aux yeux du monde, & de laiſſer ſa femme & ſes enfants en proie à la honte & à la douleur ; ſoyez un moment cette femme ſenſible & déſolée, & jugez-vous dans cet état. Que ne feriez-vous pas, mademoiſelle ? vous

auriez sans doute recours aux loix qui veillent sur les mœurs. Vos plaintes & vos larmes réclameroient contre une surprise odieuse, & la voix de la nature & celle de l'équité s'éleveroient en votre faveur. Oui, mademoiselle, les loix sévissent contre le poison, & le don de plaire en est un, lorsqu'on en abuse. Il n'attaque pas la vie; mais il attaque la raison & l'honneur; & si dans l'ivresse qu'il cause, on exige, on obtient d'un homme des sacrifices insensés, ce que vous appellez des dons libres, sont réellement des larcins. Voilà ce qu'une autre diroit, ce que vous diriez peut-être à ma place. Hé bien, je suis plus modérée. Il vous est dû; je viens vous payer, mais noblement, & non pas follement. Il y a six mois que Mélidor vous aime, & en vous donnant mille louis vous avouerez qu'il est magnifique. Eléonore attendrie & confuse n'eut pas le courage de refuser. Elle prit les billets de Mélidor, & suivit Acélie chez son notaire.

N'aimeriez-vous pas mieux, lui dit Acélie en arrivant, une rente de cent louis que cette somme qui, dans vos mains, sera peut-être bientôt dissipée? Le moyen de se détacher du vice, mon enfant, c'est de se mettre au-dessus du besoin; & j'ai dans l'idée que quelque jour vous serez bien-aise de pouvoir être honnête.

Eléonore baisant la main d'Acélie, & laissant échapper quelques larmes: Ah!

madame, dit-elle, que sous vos traits la vertu est aimable & touchante ! si j'ai le bonheur de revenir à elle, mon cœur vous devra ce retour.

Le notaire enchanté d'Acélie, lui apprit que les deux cent mille écus étoient dans ses mains, & qu'ils l'attendoient. Elle s'en alla comblée de joie, & en revoyant Mélidor : Voilà vos billets doux, lui dit-elle : on a eu bien de la peine à s'en dessaisir ; n'en écrivez plus de si tendres. L'ami Duranson étoit présent ; & à l'air sombre de Mélidor, elle vit bien qu'il l'avoit fait rougir de s'être livré à sa femme. Vous recevez bien froidement, dit-elle à son mari, ce qui pourtant vous vient d'une main chere ! — Voulez-vous, madame, que je me réjouisse d'être la fable de Paris ? On ne parle que de ma ruine ; & vous la rendez si éclatante que mes amis eux-mêmes ne peuvent plus la désavouer. — Vos amis avoient donc, monsieur, quelque moyen d'y remédier sans bruit ? Ils sont venus apparemment vous offrir leur crédit & leurs bons offices ? M. Duranson, par exemple.......... — Moi, madame ! je ne puis rien ; mais je crois que sans un éclat déshonorant, il étoit facile de trouver des ressources. — Oui, de ces ressources qui n'en laissent aucune ? Mon mari n'en a que trop usé : vous le sçavez mieux que personne. Quant au déshonneur que vous attachez à l'éclat de notre malheur, je sçais quelle est

votre délicatesse, & je l'estime comme je dois. — Madame, je suis un honnête homme, & on le sçait. On doit le sçavoir, car vous le dites à tout le monde; mais comme Mélidor n'aura plus d'intrigue amoureuse à nouer, votre honnêteté lui devient inutile. Mélidor, à ces mots, prit feu lui-même, & dit à sa femme qu'elle lui manquoit en insultant son ami. Elle alloit poursuivre; mais sans vouloir l'entendre, il se retira transporté de colere, & Duranson suivit ses pas.

Acélie n'en fut pas plus émue, & les laissant conspirer ensemble, elle s'occupa du soin de sa maison. Le gouverneur de son fils, depuis leur décadence, trouvoit ses fonctions au-dessous de lui, le témoignoit sans ménagement. Il fut renvoyé le soir même, & à sa place vint un bon abbé, simple, modeste & assez instruit, qu'elle pria d'être leur ami, & de donner ses mœurs à son éleve.

Mélidor, à qui Duranson avoit fait regarder comme le comble de l'humiliation l'ascendant qu'avoit pris sa femme, fut révolté d'apprendre que le gouverneur étoit congédié. Oui, monsieur, lui dit-elle, je donne à mon fils pour modele & pour guide un homme sage au lieu d'un fat; je prétends aussi éloigner de vous un complaisant plein d'indolence, qui vous fait payer ses plaisirs. Voilà mes torts, je les avoue, & vous pouvez les rendre publics. Il est odieux, lui dit

Mélidor sans l'écouter, il est odieux d'abuser de l'état où je suis pour vouloir me faire la loi. Non, madame, mon malheur n'est pas tel qu'il me réduise à être votre esclave. Votre devoir étoit de contracter l'engagement que je vous proposois : vous ne l'avez pas fait, vous ne m'êtes plus rien, & vos soins me sont inutiles. Si je me suis dérangé, c'est pour vous : le seul remede à mon malheur, c'est d'en éloigner la cause; & dès demain nous nous séparerons. — Non, monsieur, ce n'est pas le moment. Dans peu vous jouirez paisiblement, & sans reproche, d'une fortune honnête ; vous serez libre, tranquille, heureux. Alors, après avoir rétabli votre honneur & votre repos, je verrai si je dois faire place aux artisans de votre ruine, & vous abandonner, pour vous punir, au bord de l'abyme d'où je vais vous tirer. Jusques-là nous sommes inséparables, & mon devoir & votre malheur sont des liens sacrés pour moi. Du reste vous jugerez demain quel est l'homme qui m'est préféré. C'est devant lui que je vous donnerai des preuves de sa perfidie, & je renonce à votre estime s'il ose les désavouer.

Mélidor, interdit de la généreuse fermeté d'Acélie, fut combattu toute la nuit entre le dépit & la reconnoissance. Mais à son réveil il reçut une lettre qui le jetta dans le désespoir. On lui écrivoit qu'il n'étoit bruit à la cour que de son luxe, de sa dépense

& du malheur qui en étoit le fruit ; que chacun le blâmoit hautement, & qu'on ne se proposoit pas moins que de l'obliger à quitter sa charge. Lisez, dit-il, en voyant Acélie, lisez, madame, & frémissez de l'état où vous m'avez réduit. O mon ami ! dit-il à Duranson qui venoit d'arriver, je suis perdu : vous me l'aviez prédit. L'éclat qu'elle a fait me déshonore. On m'ôte ma charge & mon état. Duranson fit semblant d'être accablé de cette nouvelle. N'ayez pas peur, lui dit Acélie ; votre créance est assurée. Vous n'y perdrez que l'usure effroyable que vous vouliez tirer de votre ami. Oui, Mélidor, vous voyez en lui votre usurier, notre prêteur sur gages. — Moi, madame ! — Oui, monsieur, vous-même, & la preuve en est dans mes mains. La voilà, dit-elle à son mari. Mais ce n'est pas tout, ce digne ami vous faisoit payer à Eléonore les faveurs qu'il en avoit reçues ; il osoit vouloir séduire votre femme en l'instruisant de vos amours, & il vous ruinoit sous un nom supposé. Ah ! c'en est trop, dit Duranson, & il se levoit pour sortir. Encore un mot, lui dit Acélie. Vous êtes démasqué dans une heure, connu de la ville & de la cour, & noté par-tout d'infamie, si à l'instant même vous n'apportez chez mon notaire, où je vais vous attendre, les effets & les billets que vous avez de Mélidor. Duranson pâlit, se troubla, disparut, & laissa Mélidor confondu, immobile d'indignation & d'étonnement.

Vous, mon ami, rassurez-vous, dit Acélie à son mari. Je prends sur moi le soin de conjurer l'orage. Adieu. Ce soir il sera dissipé.

Elle se rend chez le notaire, s'engage, reçoit les deux cent mille ecus, acquitte ses dettes, en déchire les titres, à commencer par ceux de Duranson, qui prudemment s'étoit exécuté. De-là elle monte en chaise de poste, & sans délai se rend à la cour.

Le Ministre ne lui dissimula point son mécontentement, ni la résolution qu'on avoit prise pour obliger Mélidor à vendre sa charge. Je ne prétends pas l'excuser, dit-elle : le luxe est une folie dans notre état, je le sçais ; mais cette folie a été la mienne plutôt que celle de mon mari. Sa complaisance est son unique faute ; &, monsieur, que ne fait-on pas pour une femme que l'on aime ! J'étois jeune & belle à ses yeux ; mon mari a consulté mes desirs plutôt que ses moyens ; il n'a su craindre, il n'a connu que le malheur de me déplaire : voilà son imprudence : elle est réparée : il ne doit plus rien que ma dot, & je lui en fais le sacrifice. — Quoi ! madame, s'écria le Ministre, vous vous êtes engagée pour lui ? — Et qui devoit réparer son malheur si ce n'est celle qui en étoit la cause ? Oui, monsieur, je me suis engagée ; mais j'ai acquis par-là le droit de ménager son bien, & d'assurer l'état de mes enfants. Mélidor est

facile ; mais il eſt honnête. Il ignore ce que j'ai fait pour lui , & il ne laiſſe pas de me donner le plein pouvoir de diſpoſer de tout. Je ſuis à la tête de ma maiſon, & déjà tout y eſt réduit à la plus ſévere économie. Voici en deux mots ce que j'ai fait, & ce que je me propoſe de faire. Alors elle entra dans quelqucs détails que le Miniſtre voulut bien entendre. Mais, pourſuivit-elle, l'amitié, l'eſtime, la confiance de mon mari, tout eſt perdu pour moi, ſi vous le puniſſez d'une faute qu'il doit me reprocher tant que je ne l'ai pas effacée. Vous êtes juſte, ſenſible, humain ; de quoi voulez-vous le punir ? D'avoir trop aimé la moitié de lui-même ? De s'être oublié, ſacrifié pour moi ? Je lui ferai donc odieuſe ; & il aura ſans ceſſe à rappeller à mes enfants l'égarement & le déshonneur où leur mere l'aura plongé ? A qui voulez-vous ſatisfaire en le puniſſant ? Au public ? Ah ! monſieur, il eſt un public envieux & méchant, qui n'eſt pas digne de cette complaiſance. Quant au public indifférent & juſte, laiſſez-nous lui donner un ſpectacle bien plus utile & plus touchant que celui de notre ruine. Il verra qu'une femme ſenſée peut ramener un mari honnête homme, & qu'il y a pour des cœurs bien nés des reſſources inépuiſables dans le courage & dans la vertu. Notre retour ſera un exemple ; & s'il eſt honorable pour nous de le donner, il ſera glorieux de le ſuivre ; au

lieu que si la peine d'une imprudence qui ne nuit qu'à nous seuls, excede la faute & lui survit ; on sera peut-être indigné sans fruit, de nous voir malheureux sans crime.

Le Ministre l'écoutoit avec étonnement. Loin de mettre obstacle à vos vues, lui dit-il, madame, je les seconderai même en punissant votre époux. Il faut qu'il renonce au titre de sa charge. — Ah, monsieur ! — J'en ai disposé en faveur de votre fils, & c'est par égard, par respect pour vous que j'en laisse au pere la survivance. La surprise où fut Acélie d'obtenir une grace au lieu d'un châtiment, la fit presque tomber aux genoux du ministre ; monsieur, lui dit-elle, il est digne de vous de corriger ainsi un pere de famille. Les larmes que vous voyez couler, sont l'expression de ma reconnoissance. Mes enfants, mon mari & moi ne cesserons de vous bénir.

Mélidor attendoit Acélie avec frayeur ; & l'inquiétude fit place à la joie, quand il apprit avec quelle douceur on punissoit sa dissipation. Hé bien, lui dit Acélie en l'embrassant, est-ce aujourd'hui que nous nous séparons ? As-tu encore quelque bon ami que tu préferes à ta femme ?

On sçait avec quelle facilité les bruits de Paris se répandent & sont détruits aussitôt que semés : l'infortune de Mélidor avoit fait la nouvelle de quelques jours ; son ar-

rangement, ou plutôt le parti courageux qu'avoit pris sa femme, fit une espece de révolution dans les esprits & dans les propos. On ne parloit que de la sagesse, de la résolution d'Acélie ; & lorsqu'elle parut dans le monde avec l'air modeste & libre d'une personne qui ne brave ni n'appréhende les regards du public, elle fut reçue avec un respect qu'elle n'avoit jamais inspiré. Ce fut alors qu'elle sentit le prix de la considération que donne la vertu ; & les hommages qu'on avoit rendus à sa jeunesse & à sa beauté, ne l'avoient jamais tant flattée.

Mélidor, plus timide ou plus vain, ne sçavoit quel ton il devoit prendre, ni quelle contenance il devoit tenir. Ayons, lui dit sa femme, l'air d'avouer de bonne foi que nous avons été imprudents, & que nous sommes devenus sages. Personne n'a rien à nous reprocher ; ne nous humilions pas nous-mêmes. Si l'on nous voit bien aises d'être corrigés, on nous en estimera davantage. Et de quel œil verrez-vous, dit-il, cette multitude de faux amis qui nous ont abandonnés ? — Du même œil dont je les ai vus, comme des gens que le plaisir attire & qui s'envolent avec lui. De quel droit comptiez-vous sur eux ? Etoit-ce pour eux que se donnoient vos fêtes ? la maison d'un homme opulent est une salle de spectacle, où chacun croit avoir payé sa place, quand il l'a remplie avec agrément.

Le spectacle fini, chacun se retire, & l'on ne se doit plus rien. Cela est fâcheux à imaginer; mais en perdant l'illusion d'être aimé, vous changez une agréable erreur contre une expérience utile; & il en est de ce remede comme de bien d'autres; l'amertume en fait la bonté. Voyez donc le monde comme il est, sans être humilié de l'avoir méconnu, sans vous vanter de le mieux connoître. Sur-tout, que personne ne soit instruit de nos petits démêlés: qu'aucun de nous deux n'ait l'air d'avoir cédé à l'autre; mais qu'il semble qu'un même esprit nous anime & nous fait agir. Quoiqu'il ne soit pas aussi ridicule qu'on le dit, de se laisser conduire par une femme, je ne veux pas que l'on sçache que c'est moi qui vous ai décidé.

Mélidor devoit tout à sa femme; mais rien ne l'avoit touché aussi sensiblement que ce trait de délicatesse, & il eut la bonne foi de l'avouer. Acélie avoit une autre vue que de ménager la vanité de son mari: elle vouloit l'engager, par sa vanité même, à suivre le plan qu'elle lui avoit tracé. S'il voit tout le monde persuadé, disoit-elle, qu'il n'a fait que ce qu'il a voulu, il le croira bientôt comme tout le monde: on tient à ses propres résolutions par ce sentiment de liberté qui résiste à celles des autres; & le point le plus essentiel dans l'art de mener les esprits, c'est de leur cacher qu'on les mene. Acélie eut donc

l'attention de renvoyer à son mari les éloges qu'on lui donnoit, & Mélidor de son côté ne parloit d'elle qu'avec estime.

Cependant elle craignoit pour lui la solitude & le silence de sa maison. On ne retient point un homme qui s'ennuie ; & avant que Mélidor se fût fait des occupations, il lui falloit des amusements. Acélie eut soin de lui former une société peu nombreuse & choisie. Je ne vous invite point à des fêtes, disoit-elle aux femmes qu'elle y engageoit ; mais au lieu du faste nous aurons le plaisir. Je vous donnerai de bon cœur un bon souper qui ne coûtera guere ; nous y boirons en liberté à la santé de nos amis ; peut-être même y rirons-nous, chose assez rare dans le monde. Elle tint ce qu'elle avoit promis ; & son mari lui seul regrettoit encore l'opulence où il avoit vécu. Ce n'est pas qu'il ne fit de son mieux pour s'accoutumer à une vie simple ; mais on eût dit qu'il s'étoit fait dans son ame le même vuide que dans sa maison. Ses yeux & son oreille habitués à un mouvement tumultueux, étoient comme étonnés du calme & du repos. Il voyoit encore avec envie ceux qui se ruinoient comme lui, & Paris, où il se trouvoit condamné aux privations au milieu des jouissances, lui étoit devenu odieux.

Acélie qui s'en apperçut & qui suivoit son plan avec cette constance que l'on ne trouve que dans les femmes, lui proposa

d'aller ensemble voir les terres qu'ils avoient acquises. Mais avant de partir, elle chargea son notaire de lui louer, au lieu de l'hôtel qu'ils occupoient, une maison simple avec agrément, pour y loger à son retour.

Des trois terres qu'avoit Mélidor, les deux plus honorables produisoient à peine le tiers de l'intérêt des fonds. Il fut décidé qu'il falloit les vendre. L'autre, dès long-temps negligée, ne demandoit que des avances pour devenir un excellent bien. Voilà celle qu'il faut conserver, dit Acélie : donnons tous nos soins à la mettre en valeur. L'air en est sain, l'aspect riant, & le terrein fertile ; nous y passerons les beaux jours de l'année, & si tu m'en crois nous nous y aimerons. Ta femme n'aura pas les airs, les caprices, l'art des coquettes, mais une bonne & tendre amitié qui fera, si tu la partages, ton bonheur, le mien, celui de nos enfants, & la joie de notre maison. Je ne sçais, mais depuis que je respire l'air de la campagne, mes goûts sont plus simples & plus naturels ; le bonheur me semble plus près de moi, plus accessible à mes désirs ; je le vois pur & sans nuages dans l'innocence des mœurs champêtres ; & j'ai pour la premiere fois l'idée de la sérénité d'une vie innocente qui coule en paix jusqu'à sa fin. Mélidor écoutoit sa femme avec complaisance, & la consolation se répandoit dans son ame comme un baume délicieux.

Il consentit, non sans répugnance, à la vente de celles de ses terres dont les droits l'avoient le plus flatté; & le bon notaire fit si bien, que dans l'espace de six mois, Mélidor se trouva ne plus rien devoir à personne.

Il n'y avoit plus qu'à l'affermir contre la pente de l'habitude; & Acélie qui connoissoit son foible, ne désespéra point de détruire en lui le goût du luxe, par un goût plus sage & plus satisfaisant. La terre qu'ils s'étoient réservée offroit un champ vaste à d'utiles travaux, & Acélie, pour les diriger, imagina de se former un petit conseil d'agricoles. Ce conseil étoit composé de sept bons villageois pleins de sens, à qui tous les Dimanches elle donnoit à dîner. Ce dîner s'appella le banquet des sept sages. Le conseil se tenoit à table, & Mélidor, Acélie & le petit abbé assistoient aux délibérations. La qualité des terreins & la culture qui leur convenoit, le choix des plants & des semences, l'établissement de nouvelles fermes, & la division de leur sol en bois, en pâturages & en moissons, la distribution des troupeaux destinés à l'engrais & au labourage, la direction & l'emploi des eaux, les plantations & les clôtures, & jusqu'aux plus petits détails de l'économie rurale, étoient traités dans le conseil. Nos sages, le verre à la main, s'animoient, s'éclairoient l'un l'autre : on croyoit voir, à les entendre, des tré-

fors enfouis dans la terre, & qui n'attendoient que des mains qui vinssent les en retirer.

Mélidor fut flatté de cet espoir, & surtout de l'espece de domination qu'il exerceroit dans la conduite de ces travaux; mais il ne voyoit pas les moyens d'y suffire. Commençons, lui dit Acélie, & la terre nous aidera. On fit peu de chose cette premiere année, mais assez pour donner à Mélidor l'avant-goût du plaisir de créer.

Le conseil, au départ d'Acélie, reçut d'elle une petite rétribution, & sa bonne grace en augmenta le prix.

Mélidor de retour à la ville fut enchanté de sa nouvelle maison. Elle étoit commode & riante, meublée sans faste, mais avec goût. Voilà, mon ami, ce qui nous convient, lui dit sa femme. Il y en a assez pour être heureux, si nous sommes sages. Elle eut le plaisir de le voir s'ennuyer à Paris où il se trouvoit confondu dans la foule, & soupirer après la campagne où le rapelloit le désir de régner.

Ils y dévancerent le retour du printemps, & les sages s'étant assemblés, on régla les travaux de l'année.

Dès que Mélidor vit la terre vivifiée par son influence, & une multitude d'hommes occupés à la fertiliser pour lui, il se sentit élever au-dessus de lui-même. Une nouvelle ferme qu'il avoit établie fut adju-

gèe par le conseil, & Mélidor eut la sensible joie d'y voir naître la premiere moisson.

Leur jouissance se renouvelloit tous les jours, en voyant ces mêmes campagnes, qui deux ans auparavant languissoient incultes & dépeuplées, se couvrir de cultivateurs & de troupeaux, de bois, de moissons & d'herbages; & Mélidor vit à regret arriver la saison qui le rappelloit à Paris.

Acélie ne put résister à l'envie d'aller revoir le ministre, qui dans son malheur lui avoit tendu la main. Elle lui fit un tableau si touchant du bonheur dont ils jouissoient, qu'il en fut ému jusqu'au fond de l'ame. Vous êtes, lui dit-il, le modele des femmes: puisse un tel exemple faire sur tous les cœurs l'impression qu'il fait sur le mien! Continuez, madame, & comptez sur moi. On est trop honoré de pouvoir contribuer au bien que vous faites.

Cette terre fortunée où nos époux furent rappellés par la belle saison, devint le plus riant tableau de l'économie & de l'abondance. Mais un tableau plus touchant encore fut celui de l'éducation qu'ils y donnerent à leurs enfants.

On parloit dans le voisinage de deux époux, comme eux éloignés du monde, & qui dans une riante solitude faisoient leurs délices de cultiver les tendres fruits de leurs

amour. Allons les voir, dit Acélie, allons prendre de leurs leçons. En arrivant ils virent l'image du bonheur & de la vertu, M. & madame de Lisbé au milieu de leur jeune famille, uniquement occupés du soin de lui former l'esprit & le cœur.

Acélie fut touchée de la grace, de la décence, & sur-tout de l'air de gaieté qu'elle remarqua dans ces enfants. Ils n'avoient ni la timidité sauvage, ni l'indiscrete familiarité de l'enfance. Dans leur abord, leur maintien, leur langage, on ne croyoit voir qu'un naturel exquis, tant l'habitude avoit rendu faciles tous les mouvements qu'elle avoit dirigés.

Ce n'est point ici une visite de bienséance, dit Acélie à madame de Lisbé: nous venons nous instruire auprès de vous dans l'art d'élever nos enfants, & vous supplier de nous donner les principes & la méthode que vous avez suivis avec tant de succès.

Hélas! madame, rien n'est plus simple, lui répondit madame de Lisbé. Nos principes se réduisent à traiter les enfants comme des enfants, à leur faire un jeu des choses utiles, à simplifier ce qu'on leur enseigne, & à ne leur enseigner que ce qu'ils peuvent concevoir. Notre méthode se borne encore à peu de chose: elle consiste à les mener à l'instruction par la curiosité, à leur cacher sous cet appas l'idée

du travail & de la gêne, & à diriger leur curiosité même par quelques idées qu'on lui jette & qu'on lui donne envie de saisir. Le plus difficile est d'exciter en eux de l'émulation sans jalousie, & en cela peut-être nous avons eu moins de mérite que de bonheur. — Vous leur avez donné sans doute d'excellents maîtres? — Non, madame, nous avons appris ce que nous voulions leur apprendre. Ne voyez-vous pas comme la colombe digere la nourriture de ses petits? Nous l'imitons, & il en résulte deux avantages & deux plaisirs : celui de nous instruire nous-mêmes, & celui d'instruire nos enfants.

Ce petit travail est d'autant plus amusant, reprit monsieur de Lisbé, que nous avons réservé pour l'âge de raison toutes les connoissances abstraites, & que nos leçons se bornent aujourd'hui à ce qui tombe sous les sens. L'enfance est l'âge où l'imagination est la plus vive & la mémoire la plus docile; c'est aux objets de ces deux organes que nous appliquons l'ame de nos enfants. La surface de la terre est une image; l'histoire des hommes & celle de la nature sont une suite de tableaux; le physique des langues n'a que des sons; la partie sensible des mathématiques se réduit à des lignes; tous les arts peuvent se décrire; la religion même & la morale s'inspirent mieux par sentiment qu'elles ne se conçoivent en idée; en un mot, toutes

nos perceptions simples & primitives nous viennent par les sens : or, les sens de l'enfance ont plus de finesse, de délicatesse, de vivacité que ceux de l'âge mûr. C'est donc prendre la nature dans sa force que de la prendre dans l'enfance, pour appercevoir & saisir tout ce qui ne demande pas les combinaisons de l'esprit. Ajoutez que l'ame libre de tout autre soin, vaque à celui-ci toute entiere ; qu'elle est avide de connoissance, exempte de prévention, & que toutes les cases de l'entendement & de la mémoire étant vuides, on y range à son gré les idées, sur-tout si dans l'art de les introduire on suit leur ordre naturel, si on ne se hâte pas de les accumuler, & si on leur donne le loisir de s'asseoir chacune à leur place.

Je vois, dit Acélie, mais sans m'en effrayer, que cela demande une attention suivie. Cette attention, reprit madame de Lisbé, n'a rien de gênant ni de pénible. On vit avec ses enfants, on les a sous les yeux, on communique avec eux, on les accoutume à examiner & à réfléchir, on leur aide sans impatience à développer leurs idées, on ne les rebute jamais par un ton d'humeur ou de mépris ; la sévérité qui n'est bonne qu'à remédier au mal qu'a fait la négligence, n'a presque jamais lieu dans une éducation de tous les instants ; & comme on ne laisse prendre à la nature

aucun mauvais pli, on n'est pas obligé de la mettre à la gêne.

Ne ferai-je pas indiscrette, lui dit Acélie, en vous témoignant le désir d'assister à l'une de vos leçons ? Madame de Lisbé appella ses enfants qui s'occupoient ensemble dans un coin du sallon. Ils volerent dans les bras de leur mere avec une joie naïve dont Acélie fut touchée. Mes enfants, leur dit la mere, madame veut bien vous entendre : nous allons vous interroger.

Acélie admira l'ordre & la netteté des connoissances qu'ils avoient acquises; mais elle fut encore plus enchantée de la grace & de la modestie avec lesquelles ils répondoient tour-à-tour, de l'intelligence qui régnoit entre eux, & du vif intérêt qu'ils prenoient réciproquement aux succès l'un de l'autre.

L'objet d'Acélie étoit d'intéresser Mélidor à ce spectacle, & il en fut ému jusqu'aux larmes. Que vous êtes heureux, disoit-il sans cesse à M. de Lisbé, que vous êtes heureux d'avoir de tels enfants ! c'est la plus douce des jouissances.

Acélie, en quittant ses voisins, leur demanda leur amitié ; elle embrassa mille fois leurs enfants, & les pria de trouver bon qu'elle vînt quelquefois s'instruire à leurs études.

Quoi de plus étonnant & quoi de plus simple ! disoit-elle à Mélidor en s'en allant,

Se peut-il qu'un plaisir si pur soit si peu connu, & que ce qu'il y a de plus naturel soit ce qu'il y a de plus rare au monde? On a des enfants, & l'on s'ennuie! & l'on cherche au-dehors des amusements, lorsqu'on a chez soi des plaisirs si touchants, & des devoirs de cette importance! Il est vrai, disoit Mélidor, que tous les enfants ne sont pas aussi bien nés. Et qui nous a dit, reprit Acélie, que le ciel ne nous a pas accordé la même faveur? Va, mon ami, c'est pour s'épargner des reproches qu'on en fait tant à la nature. Le plus souvent on la calomnie afin de se justifier soi-même. Pour avoir droit de la croire incorrigible, il faut avoir tout fait pour la corriger. Nous ne sommes ni imbécilles ni méchants; nos enfants ne doivent pas l'être. Vivons avec eux & pour eux; je te promets qu'ils nous ressembleront

Vous allez avoir deux collegues, dit-elle le soir, M. l'abbé. Nous venons de goûter d'avance le plaisir d'élever nos enfants: & elle lui fit le récit de ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Nous voulons suivre le même plan, ajouta-t-elle. Vous, mon abbé, vous enseignerez les langues; Mélidor va s'appliquer à l'étude des arts & de la nature pour être en état d'en donner des leçons. Je me réserve ce qu'il y a de plus facile & de plus simple, les mœurs, les choses de sentiments; & j'espere dans un an être assez habile pour aller de pair avec vous. C'est à vous

vous de nous indiquer les sources & de diriger pas à pas nos études sur le plan le plus abrégé.

L'abbé applaudit à cette émulation, & chacun d'eux se mit à remplir sa tâche avec une ardeur qui, loin de s'affoiblir, ne fit que redoubler.

Mélidor ne trouva plus de vuide dans les loisirs de la campagne. Il lui sembloit que le temps avoit précipité son cours. Les jours n'étoient plus assez longs pour vaquer aux soins de l'agriculture & aux études du cabinet. On eût dit que ces occupations se le déroboient l'une à l'autre. Acélie étoit partagée de même entre les soins de son ménage & l'instruction de ses enfants. La nature seconda ses vues. Ses enfants appliqués & dociles, soit à l'exemple de leurs parents, soit par une émulation mutuelle, se firent un jeu de leurs petits travaux.

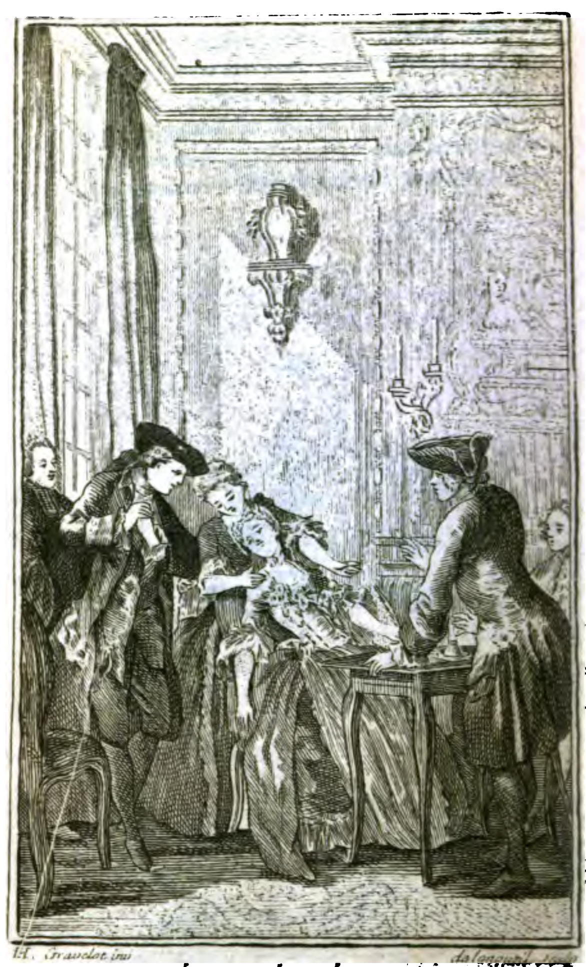
Mais ce succès, tout satisfaisant qu'il étoit pour le cœur d'une bonne mere, n'étoit pas son objet le plus sérieux. Elle avoit assuré à Mélidor l'unique ressource inépuisable contre l'ennui de la solitude & l'attrait de la dissipation. Je suis tranquille, dit-elle enfin, lorsqu'elle lui vit un goût décidé pour l'étude. C'est un plaisir qui coûte peu, qu'on trouve par-tout, qui jamais ne lasse, & avec lequel on est sûr de ne pas être obligé de se fuir.

Mélidor rendu à lui-même, loin de rougir d'avouer qu'il devoit ce retour à sa

femme, faisoit gloire de raconter tout ce qu'elle avoit fait pour le ramener de son égarement : il ne cessoit de louer le courage, l'intelligence, la douceur, la fermeté qu'elle y avoit mise, & tout le monde disoit en l'écoutant : voilà une femme comme il y en a peu.







L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE

L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE.

DANS l'une de ces écoles de morale où la jeunesse Angloise va étudier les devoirs de l'homme & du citoyen, s'éclairer l'esprit & s'élever l'ame, Nelson & Blanford étoient connus par une amitié digne des premiers âges. Comme elle étoit fondée sur un accord de sentiments & de principes, le temps ne fit que l'affermir; & plus éclairé chaque jour, elle devint chaque jour plus intime. Mais cette amitié fut mise à une épreuve qu'elle eut de la peine à soutenir.

Leurs études finies, chacun d'eux prit l'état auquel l'appelloit la nature. Blanford actif, robuste & courageux, se décida pour le parti des armes & pour le service de mer. Les voyages furent son école. Endurci aux fatigues, instruit par les dangers, il parvint, de grade en grade, au commandement d'un vaisseau.

Nelson, doué d'une éloquence mâle & d'un esprit sage & profond, fut du nombre de ces députés dont la Nation compose son sénat; & dans peu de temps il s'y rendit célebre.

Ainsi chacun d'eux servoit sa patrie, heureux du bien qu'il lui faisoit. Tandis que Blanford soutenoit l'épreuve de la guerre & des éléments, Nelson résistoit à celle de la faveur & de l'ambition. Exemples d'un zele héroïque, on eût dit que, jaloux l'un de l'autre, ils disputoient de vertu & de gloire, ou plutôt que des deux extrémités du monde, le même esprit les animoit tous deux.

Courage, écrivoit Nelson à Blanford, honore l'amitié en servant la patrie : vis pour l'une s'il est possible, & meurs pour l'autre s'il le faut : une mort digne de ses pleurs vaut mieux que la plus longue vie. Courage, écrivoit Blanford à Nelson, défends les droits du peuple & de la liberté : un sourire de la patrie vaut mieux que la faveur des rois.

Blanford s'enrichit en faisant son devoir : il revint à Londres avec le butin qu'il avoit fait sur les mers de l'Inde. Mais de ses trésors le plus précieux étoit une jeune Indienne, d'une beauté rare dans tous les climats. Un bramine à qui le ciel, pour prix de ses vertus, avoit donné cette fille unique, l'avoit remise, en expirant, aux mains du généreux Anglois.

Coraly n'avoit pas encore atteint sa quinzieme année ; son pere en faisoit ses délices & le plus doux objet de ses soins. Le village où il habitoit fut pris & pillé par les Anglois. Solinzeb (c'étoit le nom du bra-

mine) ſe préſente ſur le ſeuil de ſa demeure. Arrêtez, dit-il aux ſoldats qui étoient parvenus juſqu'à ſon humble aſyle, arrêtez : qui que vous ſoyez, le Dieu de la nature, le Dieu bienfaiſant eſt le vôtre & le mien : reſpectez en moi ſon miniſtre.

Ces paroles, le ſon de ſa voix, ſon air vénérable impriment le reſpect ; mais le trait fatal eſt parti : le bramine tombe mortellement bleſſé entre les bras de ſa fille tremblante.

Dans ce moment Blanford arrive. Il vient réprimer la fureur du ſoldat. Il s'écrie, il ſe fait un paſſage, il voit le bramine penché ſur une jeune fille qui le ſoutient à peine, & qui, chancellante elle-même, baigne le vieillard de ſes pleurs. A cette vue la nature, la beauté, l'amour exercent tous les droits ſur l'ame de Blanford. Il n'a pas de peine à reconnoître dans Solinzeb le pere de celle qui l'embraſſe avec une douleur ſi tendre.

Barbares, dit-il aux ſoldats, éloignez-vous. Eſt-ce à la foibleſſe & à l'innocence, à des vieillards & à des enfants que vous devez vous attaquer ? Mortel ſacré pour moi, dit-il au bramine, vivez, vivez, laiſſez-moi réparer le crime de ces ames féroces. A ces mots il le prend dans ſes bras, le fait coucher, viſite ſa plaie, & appelle à lui tous les ſecours de l'art. Coraly, témoin de la piété, de la ſenſibilité de cet inconnu, croyoit voir un Dieu deſcendu du

ciel pour secourir & soulager son pere.

Blanford, qui ne quittoit point Solinzeb, tâchoit d'adoucir la douleur de sa fille; mais elle sembloit pressentir son malheur, & passoit les nuits & les jours dans les larmes.

Le Bramine sentant approcher sa fin : Je voudrois bien, dit-il à Blanford, aller mourir au bord du Gange & me purifier dans ses eaux. Mon pere, lui dit le jeune Anglois, ce seroit une consolation facile à vous donner, si tout espoir étoit perdu. Mais pourquoi ajouter au péril où vous êtes celui d'un transport douloureux? Il y a si loin d'ici au Gange! & puis (ne vous offensez pas de ma sincérité) c'est la pureté du cœur que le Dieu de la nature exige; & si vous avez observé la loi qu'il a gravée au fond de nos ames, si vous avez fait aux hommes tout le bien que vous avez pu, si vous avez évité de leur nuire, le Dieu qui les aime vous aimera.

Tu es consolant, lui dit le Bramine. Mais toi, qui réduis les devoirs de l'homme à une pitié simple & à des mœurs pures, comment se peut-il que tu sois à la tête de ces brigands qui ravagent l'Inde, & qui se baignent dans le sang?

Vous avez vu, lui dit Blanford, j'autorise ces ravages. Le commerce nous attire dans l'Inde, & si les hommes étoient de bonne foi, ce mutuel échange de secours seroit équitable & paisible. La violence de

vos maîtres nous a mis les armes à la main, & de la défense à l'attaque le pas est si glissant, qu'au premier succès, au plus foible avantage, l'opprimé devient oppresseur. La guerre est un état violent qu'il est malaisé d'adoucir : hélas ! quand l'homme est dénaturé, comment voulez-vous qu'il soit juste ? Ici mon devoir est de protéger le commerce du peuple Anglois, d'y faire honorer, respecter ma patrie. En m'acquittant de cet emploi, je ménage, autant que je le puis, le sang & les pleurs que fait verser la guerre : heureux si la mort de Coraly est un des crimes & des malheurs que je suis venu épargner au monde ! Ainsi parloit le vertueux Blanford, & il embrassoit le vieillard.

Tu me persuaderois, lui dit Solinzeb, que la vertu est par-tout la même. Mais tu ne crois point à Vistnou & à ses neuf métamorphoses ; comment se peut-il qu'un homme de bien refuse d'y ajouter foi ? Ecoutez, mon pere, reprit l'Anglois : il y a des millions d'hommes sur la terre qui n'ont jamais entendu parler de Vistnou, ni de ses aventures, & pour qui le soleil se leve tous les jours, & qui respirent un air pur, & qui boivent des eaux salutaires, & à qui la terre prodigue les fruits de toutes les saisons. Le croirez-vous ? Il y a parmi ces peuples, comme entre les enfants de Brachma, des cœurs vertueux, des hommes justes. L'équité, la candeur, la droiture, la bien-

faisance & la pitié sont en vénération chez eux, & même parmi les méchants. O mon pere ! les songes de l'imagination different selon les climats ; mais le sentiment est par-tout le même, & la lumiere dont il est la source, est aussi répandue que celle du soleil.

Cet étranger m'éclaire & m'étonne, disoit Solinzeb en lui-même : tout ce que mon cœur, ma raison, la voix intime de la nature me disent de croire, il le croit aussi, & de mon culte il ne désavoue que ce que j'ai tant de peine moi-même à ne pas trouver insensé. Tu penses donc, dit-il à Blanford, que l'homme de bien peut mourir tranquille ? — Assurément je le pense de même, & j'attends la mort comme un doux sommeil. — Mais après moi que deviendra ma fille ! Je ne vois plus dans ma patrie que la servitude & la désolation. Ma fille n'avoit que moi au monde, & dans peu d'instants je ne serai plus. Ah ! dit le jeune Anglois, si tel est son malheur que la mort la prive d'un pere, daignez la confier à mes soins. J'atteste le ciel que sa pudeur, son innocence & sa liberté seront un dépôt gardé par l'honneur, & à jamais inviolable. — Et dans quels principes sera-t-elle élevée ? — Dans les vôtres si vous voulez ; dans les miens si vous daignez m'en croire ; mais toujours dans la modestie & l'honnêteté qui font par-tout la gloire d'une femme. Jeune homme, reprit le bra-

mine avec un air auguſte & menaçant, Dieu vient d'entendre tes paroles ; & le vieillard à qui tu parles, ſera peut-être dans une heure avec lui. Vous n'avez pas beſoin, lui dit Blanford, de me faire ſentir la ſainteté de mes promeſſes. Je ne ſuis qu'un foible mortel ; mais rien ſous le ciel n'eſt plus immuable que l'honnêteté de mon cœur. Il dit ces mots d'un courage ſi ferme, que le bramine en fut pénétré. Viens, Coraly, dit-il à ſa fille, viens embraſſer ton pere expirant, viens embraſſer ton nouveau pere, qu'il ſoit après moi ton guide & ton ſoutien. Voilà, ma fille, ajouta-t-il, le livre de la loi de tes ayeux, le *Veidam* : après l'avoir bien méditée, tu te laiſſeras inſtruire dans la croyance de ce vertueux étranger, & tu choiſiras celui des deux cultes qui te ſemblera le plus propre à faire des gens de bien.

La nuit ſuivante le bramine expira. Sa fille, qui rempliſſoit l'air de ſes cris, ne pouvoit ſe détacher de ce corps livide & glacé qu'elle arroſoit de ſes larmes. Enfin la douleur épuiſa ſes forces, & l'on profita de ſon abattement pour l'enlever de ce funeſte lieu.

Blanford, que ſon devoir rappelloit d'Aſie en Europe, emmena donc avec lui ſa pupille ; & quoiqu'elle fût belle & facile à ſéduire, quoiqu'il fût jeune & vivement épris, il reſpecta ſon innocence. Pendant le voyage, il s'occupa à lui apprendre un

peu d'Anglois, à lui donner une idée des mœurs de l'Europe, & à dégager son esprit docile des préjugés de son pays.

Nelson étoit allé au-devant de son ami. Ils se revirent l'un l'autre avec la plus sensible joie. Mais d'abord la vue de Coraly surprit & affligea Nelson. Que fais-tu de cette enfant ? dit-il à Blanford d'un ton févere. Est ce une captive, une esclave ? l'as-tu enlevée à ses parents ? as-tu fait gémir la nature ? Blanford lui raconta ce qui s'étoit passé ; il lui fit un portrait si touchant de l'innocence, de la candeur, de la sensibilité de la jeune Indienne, que Nelson lui-même en fut attendri. Voici mon dessein, continua Blanford : auprès de ma mere & sous ses yeux, elle s'instruira dans nos mœurs ; je formerai ce cœur simple & docile ; & si elle peut être heureuse avec moi, je l'épouserai. — Me voilà tranquille, & je retrouve mon ami.

On vous a peint souvent les surprises & les diverses émotions d'une jeune étrangere à qui tout est nouveau : Coraly éprouva tous ces mouvements. Mais son heureuse facilité à tout saisir, à tout concevoir, devançoit les soins qu'on prenoit de l'instruire. L'esprit, les talents & les graces, étoient en elle des dons innés : on n'eut que la peine de les développer par une légere culture. Elle touchoit à sa seizieme année, & Blanford alloit l'épouser quand la mort lui enleva sa mere. Coraly la pleura comme si elle eût

été la sienne ; & les soins qu'elle prit de consoler Blanford, le toucherent sensiblement. Mais pendant le deuil, qui retarda la nôce, il eut ordre de s'embarquer pour une nouvelle expédition. Il alla voir Nelson, & lui confia, non pas la douleur qu'il avoit de quitter la jeune Indienne, Nelson l'en auroit fait rougir, mais la douleur de la laisser livrée à elle-même au milieu d'un monde qui lui étoit inconnu. Si ma mere, dit-il, vivoit encore, elle seroit son guide ; mais le malheur qui poursuit cette enfant lui a enlevé son unique appui. As-tu donc oublié, lui dit Nelson, que j'ai une sœur, & que ma maison est la tienne ? Ah ! Nelson, reprit Blanford, en fixant les yeux sur les siens, si tu sçavois quel est ce dépôt que tu veux que je te confie ! A ces mots Nelson sourit amérement. Voilà, dit-il, une inquiétude bien digne de nous deux ! Tu n'oses me fier une femme ! Blanford, interdit & confus, rougit. Pardonne, dit-il, à ma foiblesse ; elle m'a fait voir du danger où ta vertu n'en trouve aucun. J'ai jugé de ton cœur par le mien : c'est moi que ma crainte humilie. N'en parlons plus ; je partirai tranquille, en laissant le dépôt de l'amour sous la garde de l'amitié. Mais, mon cher Nelson, si je meurs, puis-je exiger de toi que tu prennes ma place ? — Oui, celle de pere, je te le promets : n'en demande pas davantage. — C'en est assez, rien ne me retient plus.

Les adieux de Coraly & de Blanford furent mêlés de larmes ; mais les larmes de Coraly n'étoient pas celles de l'amour. Une vive reconnoiſſance, une amitié reſpectueuſe étoient les ſentiments les plus forts que Blanford lui eût inſpirés. Sa ſenſibilité ne lui étoit pas connue : le dangereux avantage de la développer étoit réſervé à Nelſon.

Blanford étoit plus beau que ſon ami ; mais ſa beauté, comme ſon caractere, avoit une fierté mâle & ſérieuſe. Les ſentiments qu'il avoit conçus de ſa pupille tenoient plus de l'ame d'un pere que de celle d'un amant : c'étoient des ſoins ſans complaiſance, de la bonté ſans agréments, un intérêt tendre, mais triſte, & le deſir de la rendre heureuſe avec lui, plutôt que le deſir d'être heureux avec elle.

Nelſon, doué d'un caractere plus liant, avoit auſſi plus de douceur dans les traits & dans le langage. Ses yeux ſur-tout, ſes yeux avoient l'éloquence de l'ame. Son regard, le plus touchant du monde, ſembloit pénétrer juſqu'au fond des cœurs, & lui ménager avec eux de ſecrettes intelligences. Sa voix tonnoit lorſqu'il falloit défendre les intérêts de la patrie, ſes loix, ſa gloire, ſa liberté ; mais dans un entretien familier, elle étoit ſenſible & pleine de charmes. Ce qui le rendoit plus intéreſſant encore, c'étoit un air de modeſtie répandu dans toute ſa perſonne. Cet homme qui, à la tête de

sa nation, auroit fait trembler un tyran, étoit dans la société d'une timidité craintive : un seul mot de louange le faisoit rougir.

Lady Juliette Albury, sa sœur, étoit une veuve d'un esprit sage & d'un cœur excellent, mais de cette prudence inquiete qui va toujours au-devant du malheur, & qui l'accélere au lieu de l'éviter. Ce fut elle qui fut chargée de consoler la jeune Indienne. *J'ai* perdu mon second pere, lui disoit cette aimable fille ; je n'ai plus que toi & Nelson dans le monde : je vous aimerai, je vous obéirai ; ma vie & mon cœur sont à vous. Comme elle embrassoit Juliette, Nelson arrive ; & Coraly se leve avec un visage riant & céleste, mais encore arrosé de pleurs.

Hé bien, demanda Nelson à sa sœur, l'avez-vous un peu consolée ? Oui, je suis consolée, je ne suis plus à plaindre, s'écria la jeune Indienne, en essuyant ses beaux yeux noirs. Alors faisant asseoir Nelson à côté de Juliette, & tombant à genoux devant eux, elle leur prit les mains, les mit l'une dans l'autre, & les pressant tendrement dans les siennes : voilà ma mere, dit-elle à Nelson avec un regard qui eût amolli le marbre, & toi, Nelson, que feras-tu pour moi ? — Moi, mademoiselle ! votre bon ami. — *Mon bon ami* ! cela est charmant ! Je serai donc aussi ta bonne amie ? Ne me donne que ce nom-là. — Oui, ma bonne

amie, ma chere Coraly, votre naïveté m'enchante. Mon Dieu, diſoit-il à ſa ſœur, la jolie enfant! elle fera le bonheur de ta vie. Si elle ne fait le malheur de la tienne, lui répondit ſa prévoyante ſœur. Nelſon ſourit avec dédain. Non, lui dit-il, jamais l'amour ne balance dans mon ame les droits de la ſainte amitié. Sois tranquille, ma ſœur, & livre-toi ſans crainte au ſoin de cultiver ce joli naturel. Blanford ſera enchanté d'elle, ſi à ſon retour elle ſçait bien la langue: car on lui entrevoit des idées, des nuances de ſentiment qu'elle s'afflige de ne pouvoir pas rendre. Ses yeux, ſes geſtes, les traits de ſon viſage, tout en elle annonce des penſées ingénieuſes, qui, pour éclorre, n'attendent que des mots. Ce ſera, ma ſœur, un amuſement pour toi; & tu verras ſon eſprit ſe développer comme une fleur. — Oui, mon frere, comme une fleur qui nous cache bien des épines.

Lady Albury donnoit aſſidument des leçons d'Anglois à ſa pupille, & celle-ci les rendoit plus intéreſſantes chaque jour, en y mêlant des traits de ſentiment d'une vivacité, d'une délicateſſe qui n'appartient qu'à la ſimple nature. C'étoit pour elle un triomphe que la découverte d'un mot qui exprimoit quelque douce affection de l'ame. Elle en faiſoit les applications les plus naïves & les plus touchantes: Nelſon arrivoit; elle voloit à lui & lui répétoit ſa leçon avec une joie, une ſimplicité qu'il ne

trouvoit qu'amusante encore. Juliette seule en voyoit le danger. Elle voulut le prévenir.

Elle commença par faire entendre à Coraly qu'il n'étoit pas de la politesse de se tutoyer, & qu'il falloit se dire *vous*, à moins qu'on ne fût frere & sœur. Coraly se fit expliquer ce que c'étoit que la politesse, & demanda à quoi elle étoit bonne, si le frere & la sœur n'en avoient pas besoin ? On lui dit que dans le monde elle suppléoit à la bienveillance. Elle conclut qu'elle étoit inutile aux gens qui se vouloient du bien. On ajouta qu'elle marquoit le desir d'obliger & de plaire. Elle répondit que ce desir se marquoit tout seul sans la politesse ; puis donnant pour exemple le petit chien de Juliette, qui ne la quittoit pas, & qui la caressoit sans cesse, elle demanda s'il étoit poli. Juliette se retrancha sur la bienséance, qui n'approuvoit pas, disoit-elle, l'air trop libre & trop enjoué de Coraly avec Nelson, & celle-ci, qui avoit l'idée de la jalousie, parce que la nature en donne le sentiment, s'imagina que la sœur étoit jalouse des amitiés que lui faisoit le frere. Non, lui dit-elle, je ne vous affligerai plus. Je vous aime, je vous suis soumise, & je dirai *vous* à Nelson.

Il fut surpris de ce changement dans le langage de Coraly, & il s'en plaignit à Juliette. Le *vous*, disoit-il, me déplaît dans sa bouche : il ne va point à sa naïveté. Il me

déplaît aussi, reprit l'Indienne : il a quelque chose de repoussant & de sévere ; au lieu que le *tu* est si doux ! si intime ! si attrayant ! Entendez-vous, ma sœur ? Elle commence à sçavoir la langue. — Hé ! ce n'est pas ce qui m'inquiete : avec une ame comme la sienne, on ne s'exprime que trop bien. Expliquez-moi, demanda Coraly à Nelson, d'où peut venir le ridicule usage de dire *vous* en parlant à un seul. — Celà vient, mon enfant, de l'orgueil & de la foiblesse de l'homme ; il sent qu'il est peu de chose quand il n'est qu'un : il tâche de se doubler, de se multiplier en idée. Oui, je conçois cette folie ; mais toi, Nelson, tu n'es pas assez vain..... Encore ! interrompit Juliette d'un ton sévere. — Hé quoi, ma sœur, allez-vous la gronder ? Venez, Coraly, venez auprès de moi. — Je le lui défends. — Que vous êtes cruelle ! est-ce avec moi qu'elle est en danger ? Me soupçonnez-vous de lui tendre des pieges ? Ah ! laissez-lui ce naturel si pur ; laissez-lui l'aimable candeur de son pays & de son âge. Pourquoi ternir en elle cette fleur d'innocence plus précieuse que la vertu même, & à laquelle nos mœurs factices ont tant de peine à suppléer ? Il me semble à moi que la nature s'afflige lorsque l'idée du mal pénetre dans une ame. Hélas ! c'est une plante venimeuse qui ne vient que trop d'elle-même, sans qu'on se donne le soin de la semer. — Ce que vous dites là est

le plus beau du monde; mais puisque le mal existe, il faut l'éviter, & pour l'éviter, il faut le connoître. — Ah! ma pauvre petite Coraly, disoit Nelson, dans quel monde es-tu transplantée! quelles mœurs que celles où l'on est obligé de perdre la moitié de son innocence, pour en sauver l'autre moitié!

A mesure que les idées morales s'accumuloient dans l'entendement de la jeune Indienne, elle perdoit de sa gaieté, de son ingénuité naturelle. Chaque nouvelle institution lui sembloit un nouveau lien. Encore un devoir, disoit-elle, encore une défense! mon ame en est enveloppée comme d'un filet; on va bientôt la rendre immobile. Que l'on fît un crime de ce qui pouvoit nuire, Coraly le concevoit sans peine; mais elle ne pouvoit imaginer du mal dans ce qui n'en faisoit à personne. Quoi de plus heureux lorsqu'on vit ensemble, disoit-elle, que de se voir avec plaisir? & pourquoi se cacher une impression si douce? Le plaisir n'est-il pas un bienfait? Pourquoi le dérober à celui qui le cause? On feint d'en avoir avec ceux que l'on n'aime pas, & de n'en avoir pas avec ceux que l'on aime! c'est quelque ennemi de la vérité qui a imaginé ces mœurs-là.

De semblables réflexions la plongeoient dans la mélancolie; & lorsque Juliette la lui reprochoit: vous en sçavez la cause, lui disoit-elle: tout ce qui contrarie la nature

doit l'attrister, & dans vos mœurs tout la contrarie.

Coraly, dans ses petites impatiences, avoit fait quelque chose de si doux & de si touchant, que lady Albury s'accusoit elle-même de l'affliger par trop de rigueur. Sa maniere de la consoler & de lui rendre sa belle humeur, étoit de l'employer à de petits services, & de lui commander comme à son enfant. Le plaisir de penser qu'elle étoit utile la flattoit sensiblement : elle en prévoyoit l'instant pour le saisir ; mais les mêmes soins qu'elle rendoit à Juliette, elle eût voulu les rendre à Nelson, & on la désoloit en modérant son zele. Les bons offices de la servitude, disoit-elle, sont bas & vils, parce qu'ils ne sont pas volontaires ; mais dès qu'ils sont libres, il n'y a plus de honte, & l'amitié les ennoblit. N'ayez pas peur, ma bonne amie, que je me laisse humilier. Quoique bien jeune, avant de quitter l'Inde, j'ai sçu quelle est la dignité de la tribu où je suis née ; & lorsque vos belles dames & vos jeunes lords viennent m'examiner avec une curiosité si familiere, leur dédain ne fait que m'élever l'ame, & je sens que je les vaux bien. Mais avec vous & Nelson, qui m'aimez comme votre fille, que peut-il y avoir d'humiliant pour moi ?

Nelson lui-même sembloit quelquefois confus des peines qu'elle se donnoit. Vous êtes donc bien glorieux, lui disoit-elle,

puisque vous rougissez d'avoir besoin de moi ? Je ne suis pas si fiere que vous : servez-moi, j'en serai flattée.

Tous ces traits d'une ame ingénue & sensible, inquiétoient lady Albury. Je tremble, disoit-elle à Nelson, quand ils étoient seuls, je tremble qu'elle ne vous aime, & que cet amour ne cause son malheur. Il prit cet avis pour une injure qu'elle faisoit à l'innocence. Voilà, dit-il, comme l'abus des mots altere & déplace les idées. Coraly m'aime, je le sçais, mais elle m'aime comme elle vous aime. Y a-t-il rien de plus naturel que de s'attacher à qui nous fait du bien ? Est-ce la faute de cette enfant, si la douce & vive expression d'un sentiment si juste & si louable, est profanée dans nos moeurs ? Ce qu'on y attache de criminel lui est-il jamais tombé dans la pensée ? — Non, mom ami, vous ne m'entendez pas. Rien de plus innocent que son amour pour vous ; mais...... — Mais, ma sœur, pourquoi supposer ; pourquoi vouloir que ce soit de l'amour ? C'est de la bonne & simple amitié qu'elle a pour moi, qu'elle a pour vous de même. — Vous vous persuadez, Nelson, que c'est le même sentiment ; voulez-vous en faire l'épreuve ? Ayons l'air de nous séparer & de la réduire au choix de quitter l'un ou l'autre. — Nous y voilà : des pieges ! des détours ! Pourquoi lui en imposer ? Pourquoi l'instruire à feindre ? Hélas ! son ame se dégui-

se-t-elle ? — Oui je commence à la gêner : elle me craint depuis qu'elle vous aime. — Et pourquoi la lui avoir inspirée cette crainte ? On veut que l'on soit ingénu, & l'on met du péril à l'être : on recommande la vérité, & si elle échappe on en fait un reproche ! Ah ! la nature n'a pas tort ; elle seroit franche si elle étoit libre : c'est l'art qu'on emploie à la contraindre qui la plie à la fausseté. — Voilà des réflexions bien sérieuses pour ce qui n'est au fond qu'un badinage ? Car enfin, de quoi s'agit-il ? d'inquiéter un moment Coraly, pour voir de quel côté penchera son cœur : voilà tout. — Voilà tout ; mais voilà un mensonge, &, qui pis est, un mensonge affligeant. — N'y pensons plus ; il est inutile d'examiner ce qu'on ne veut pas voir. — Ma foi, ma sœur ! je ne demande qu'à m'éclairer pour mieux me conduire. Le moyen seul m'en a déplu ; mais à cela ne tienne : qu'exigez-vous de moi ? — Le silence & l'air sérieux. Coraly vient ; vous allez nous entendre.

Qu'est-ce donc ? leur dit Coraly en les abordant. Nelson dans un coin ! Juliette dans l'autre ! est-ce que vous êtes fâchés ? Nous venons de prendre, lui dit Juliette, une résolution qui nous afflige ; mais il falloit en venir là. Nous ne logerons plus ensemble ; chacun de nous aura sa maison, & nous sommes convenus de vous laisser le choix.

A ces mots, Coraly regardoit Juliette

avec des yeux immobiles de douleur & d'étonnement. C'eſt moi, dit-elle, qui ſuis la cauſe que vous voulez quitter Nelſon. Vous êtes fâchée qu'il m'aime; vous êtes jalouſe de la pitié que lui inſpire une jeune orpheline. Hélas! que n'envierez-vous pas, ſi vous enviez la pitié, ſi vous l'enviez à celle qui vous aime, & qui donneroit pour vous ſa vie, le ſeul bien qui lui ſoit reſté? Vous êtes injuſte, Milady, oui, vous êtes injuſte. Votre frere, en m'aimant, ne vous aime pas moins, &, s'il étoit poſſible, il vous aimeroit davantage; car mes ſentiments paſſeroient dans ſon ame, & je n'ai à lui inſpirer pour vous que la complaiſance & l'amour.

Juliette eut beau vouloir lui perſuader qu'elle & Nelſon ſe quittoient bons amis. Il n'eſt pas poſſible, dit-elle. Vous faiſiez vos délices de vivre enſemble. Et depuis quand vous faut-il deux maiſons? Les gens qui s'aiment ne ſont jamais à l'étroit; l'éloignement ne plaît qu'aux gens qui ſe haïſſent. Vous, ô ciel! vous haïr! reprit-elle; & qui s'aimera, ſi deux cœurs ſi bons, ſi vertueux ne s'aiment pas! C'eſt moi, malheureuſe, qui ai porté le trouble dans la maiſon de la paix. Je veux m'en éloigner: oui, je vous en ſupplie, renvoyez-moi dans mon pays. J'y trouverai des ames ſenſibles à mon malheur & à mes larmes, & qui ne me feront pas un crime d'inſpirer un peu de pitié.

Vous oubliez, lui dit Juliette, que vous êtes un dépôt remis en nos mains. Je suis libre, reprit fiérement la jeune Indienne: il m'est permis de disposer de moi. Et que ferois-je ici ? Auprès de qui vivrois-je ? De quel œil l'un de vous verroit-il en moi celle qui l'auroit privé de l'autre ! Tiendrois-je lieu à Nelson de sa sœur ? Vous consolerois-je de la perte d'un frere ? Moi destinée à faire le malheur de ce que j'aime uniquement ! Non, vous ne vous quitterez point : mes bras seront pour vous une chaîne. Alors se précipitant vers Nelson, & le saisissant par la main : Venez, vous, lui dit-elle, jurer à votre sœur que vous n'aimez rien au monde autant qu'elle. Nelson, ému jusqu'au fond de l'ame, se laissa conduire aux genoux de sa sœur ; & Coraly, se jettant au cou de Juliette : Vous, poursuivit-elle, si vous êtes ma mere, pardonnez-lui d'aimer votre enfant : son cœur a de quoi nous suffire, & si vous y perdez quelque chose, le mien vous en dédommagera. Ah ! dangereuse fille, lui dit l'Angloise attendrie, que vous allez nous causer de peines ! Ah ! ma sœur, s'écria Nelson, qui se sentoit presser par Coraly contre le sein de Juliette, avez-vous le courage d'affliger cette enfant ?

Coraly, enchantée de son triomphe, baisoit tendrement Juliette, dans l'instant même que Nelson appuyoit son visage à celui de sa sœur. Il sentit toucher à sa joue

la joue brûlante de Coraly, qui étoit encore mouillée de larmes. Il fut surpris du trouble & du saisissement que cet accident lui causa. Heureusement ce n'est là, dit-il, qu'une simple émotion des sens : cela ne va point jusqu'à l'ame. Je me possede, & je suis sûr de moi. Il dissimula cependant à sa sœur ce qu'il eût voulu se cacher à lui-même. Il consola doucement Coraly, en lui avouant que tout ce qu'on venoit de lui dire pour l'inquiéter n'étoit qu'un jeu. Mais ce qui n'en est pas un, ajouta-t-il, c'est le conseil que je vous donne de vous défier, ma chere Coraly, de votre cœur simple & trop sensible. Rien de plus charmant que ce caractere affectueux & tendre ; mais les meilleures choses deviennent bien souvent dangereuses par leur excès.

Ne calmerez-vous pas mes inquiétudes ? demanda Coraly à Juliette, si-tôt que Nelson se fut retiré. Quoi qu'on me dise, il n'est pas naturel que l'on se fasse un jeu de ma douleur. Il y a quelque chose de sérieux dans ce badinage. Je vous vois tristement émue. Nelson lui-même étoit saisi de je ne sçais quelle frayeur ; j'ai senti sa main trembler dans la mienne ; mes yeux ont rencontré les siens, & j'y ai vu quelque chose de tendre & de douloureux à la fois. Il craint ma sensibilité. Il semble avoir peur que je ne m'y livre. Ma bonne amie, seroit-ce un mal d'aimer ? — Oui, mon enfant, puisqu'il faut vous le dire, c'en est

un pour vous & pour lui. Une femme ; vous l'avez pu voir dans l'Inde comme parmi nous, une femme eſt deſtinée à la ſociété d'un ſeul homme ; & par cette union ſolemnelle & ſainte, le plaiſir d'aimer eſt pour elle un devoir. Je ſçais cela, dit Coraly ingénument : c'eſt ce qu'on appelle mariage. — Oui, Coraly, & cette amitié eſt louable entre deux époux ; mais juſques-là elle eſt interdite. — Cela n'eſt pas raiſonnable, dit la jeune Indienne : car avant de s'unir l'un à l'autre, il faut ſçavoir ſi l'on s'aimera ; & ce n'eſt qu'autant que l'on s'aime déja que l'on eſt sûr de s'aimer encore. Par exemple, ſi Nelſon m'aimoit comme je l'aime, il ſeroit bien clair que chacun de nous auroit rencontré ſa moitié. — Et ne voyez-vous pas de combien d'égards & de convenances nous ſommes eſclaves, & que vous n'êtes pas deſtinée à Nelſon ? Je vous entends, dit Coraly en baiſſant les yeux, je ſuis pauvre, & Nelſon eſt riche ; mais mon malheur, au moins, ne me défend pas d'honorer, de chérir la vertu bienfaiſante. Si un arbre avoit du ſentiment, il ſe plairoit à voir celui qui le cultive ſe repoſer ſous ſon ombrage, reſpirer le parfum de ſes fleurs, goûter la douceur de ſes fruits : je ſuis cet arbre cultivé par vous deux, & la nature m'a donné une ame.

Juliette ſourit de la comparaiſon ; mais bientôt elle lui fit ſentir que rien ne ſeroit moins

moins décent que ce qui lui sembloit si juste. Coraly l'écouta, rougit ; & dès-lors à sa gaieté, à son ingénuité naturelle succéda l'air le plus réservé & le maintien le plus timide. Ce qui la blessoit le plus dans nos mœurs, quoiqu'elle en eût pu voir des exemples dans l'Inde, c'étoit l'excessive inégalité des richesses; mais elle n'en avoit point encore été humiliée ; elle le fut pour la premiere fois.

Madame, dit-elle le lendemain à Juliette, ma vie se passe à m'instruire de choses assez superflues. Une industrie qui donne du pain me sera beaucoup plus utile. C'est une ressource que je vous supplie de vouloir bien me procurer. Vous n'y serez jamais réduite, lui dit l'Angloise, & sans parler de nous, ce n'est pas en vain que Blanford a pris avec vous la qualité de pere. Les bienfaits, reprit Coraly, engagent souvent plus qu'on ne veut. Il n'est pas honteux d'en recevoir; mais je sens bien qu'il est encore plus honnête de s'en passer. Juliette eut beau se plaindre de cet excès de délicatesse : Coraly ne voulut plus entendre parler d'amusements ni de vaines études. Parmi les travaux qui conviennent à de foibles mains, elle choisit ceux qui demandoient le plus d'adresse & d'intelligence, & en s'y appliquant, sa seule inquiétude étoit de sçavoir s'ils donnoient de quoi vivre. Vous voulez donc me quitter ! lui demanda Juliette. Je veux me mettre, ré-

pondit Coraly, au-dessus de tous les besoins, excepté celui de vous aimer. Je veux pouvoir vous délivrer de moi, si je nuis à votre bonheur; mais si je puis y contribuer, n'ayez pas peur que je m'éloigne. Je vous suis inutile & je vous suis chere; ce désintéressement est un exemple que je me crois digne d'imiter.

Nelson ne sçavoit que penser de l'application de Coraly à un travail tout méchanique, & du dégoût qui lui avoit pris pour les choses de pur agrément. Il voyoit avec la même surprise la modeste simplicité qu'elle avoit mise dans sa parure; il lui en demanda la raison. Je m'essaye à être pauvre, lui répondit-elle, avec un sourire; & ses yeux baissés se mouillerent de pleurs. Ces mots, ces larmes échappées l'émurent jusqu'au fond du cœur. O ciel! dit-il: ma sœur lui auroit-elle fait craindre de se voir pauvre & délaissée! Dès qu'il fut seul avec Juliette, il la pressa de l'en éclaircir.

Hélas! dit-il après l'avoir entendue, quels soins cruels vous vous donnez pour empoisonner sa vie & la mienne! Quand vous seriez moins sûre de son innocence, ne l'êtes-vous pas de mon honnêteté? — Ah, Nelson! ce n'est pas le crime, c'est le malheur qui m'épouvante. Vous voyez avec quelle sécurité dangereuse elle se livre au plaisir de vous voir; comme elle s'attache insensiblement à vous; comme la

nature l'attire, à son insu, dans les pieges qu'elle lui cache. Allez, mon ami, à votre âge & au sien, le nom d'amitié n'est qu'un voile. Et que ne puis-je vous laisser tous les deux dans l'illusion! Mais, Nelson, votre devoir m'est plus cher que votre repos. Coraly est destinée à votre ami; lui-même il vous l'a confiée; & sans le vouloir vous la lui enlevez. — Moi, ma sœur! qu'osez-vous me prédire? — Ce que vous devez éviter. Je veux qu'en vous aimant elle consente à se donner à Blanford; je veux qu'il se flatte d'en être aimé & qu'il soit heureux avec elle; sera-t-elle heureuse avec lui? Et ne fussiez vous sensible qu'à la pitié dont elle est si digne, quelle douleur n'aurez-vous pas d'avoir troublé, peut-être à jamais, le repos de cette infortunée? Mais encore seroit-ce un prodige de la voir se consumer d'amour, & de vous borner à la plaindre? Vous l'aimerez!..... Que dis-je? Ah, Nelson! plût-au ciel qu'il fût temps encore! — Oui, ma sœur, il est temps de prendre telle résolution qu'il vous plaira. Je ne vous demande que de ménager la sensibilité de cette ame innocente, & de ne pas trop l'affliger. — Votre absence l'affligera sans doute; mais cela seul peut la guérir. Voici le temps de la campagne; je devois vous y suivre, y mener Coraly; vous irez seul: nous resterons à Londres. Ecrivez cependant à Blanford que nous avons besoin de lui.

Dès que l'Indienne vit que Nelſon la laiſſoit à Londres avec Juliette, elle ſe crut jettée dans un déſert & abandonnée de la nature entiere. Mais comme elle avoit appris à rougir, & par conſéquent à diſſimuler, elle prit pour excuſe de ſa douleur le reproche qu'elle ſe faiſoit de les ſéparer l'un de l'autre. Vous deviez le ſuivre, diſoit-elle à Milady, c'eſt moi qui vous retiens. Ah, malheureuſe que je ſuis! laiſſez moi ſeule, abandonnez-moi. Et en diſant ces mots, elle pleuroit amérement. Plus Juliette vouloit la diſſiper, & plus elle augmentoit ſes peines. Tous les objets qui l'environnoient ne faiſoient qu'effleurer ſes ſens; une ſeule idée occupoit ſon ame. Il falloit une eſpece de violence pour l'en diſtraire; & dès qu'on la laiſſoit livrée à elle-même, il ſembloit voir ſa penſée revoler vers l'objet qu'on lui avoit fait quitter. Si devant elle on prononçoit le nom de Nelſon, une vive rougeur coloroit ſon viſage, ſon ſein s'élevoit, ſes levres palpitoient, tout ſon corps étoit ſaiſi d'un tremblement ſenſible. Juliette la ſurprenoit à la promenade, traçant ſur le ſable, d'eſpace en eſpace, les lettres de ce nom chéri. Le portrait de Nelſon décoroit l'appartement de Juliette; les yeux de Coraly ne manquoient jamais de s'y attacher dès qu'ils étoient libres : elle avoit beau vouloir les en détourner; ils y revenoient bientôt comme d'eux-mêmes; & par un de ces

mouvemens dont l'ame est complice & non pas confidente. L'ennui où elle étoit plongée se dissipoit à cette vue, son ouvrage lui tomboit des mains, & tout ce que la douleur & l'amour ont de plus tendre animoit alors sa beauté.

Lady Albury crut devoir encore éloigner cette foible image. Ce fut pour Coraly un malheur désolant. Son désespoir ne se modéra plus. Cruelle amie, dit-elle à Juliette, vous vous plaisez à m'affliger. Vous voulez que toute ma vie ne soit que douleur & qu'amertume. Si quelque chose adoucit mes peines, vous me l'ôtez impitoyablement. C'est peu d'éloigner de moi celui que j'aime ; son ombre même a pour moi trop de charmes, vous m'enviez le plaisir, le foible plaisir de la voir. — Ah ! malheureuse enfant, que voulez-vous ? — L'aimer, l'adorer, vivre pour lui, tandis qu'il vivra pour une autre. Je n'espere rien, je ne demande rien. Mes mains me suffisent pour vivre, mon cœur me suffit pour aimer. Je vous suis importune, peut-être odieuse ; éloignez-moi de vous, & ne me laissez que cette image où son ame respire, où je crois du moins la voir respirer. Je le verrai, je lui parlerai, je me persuaderai qu'il voit couler mes larmes, qu'il entend mes soupirs, & qu'il en est touché. — Et pourquoi nourrir, ma chere Coraly, ce feu cruel qui vous dévore ? Je vous afflige ; mais c'est pour votre bien

& pour le repos de Nelſon. Voulez-vous le rendre malheureux ? Il le ſera, s'il ſçait que vous l'aimez, & plus encore s'il vous aime. Vous n'êtes pas en état d'entendre mes raiſons; mais ce penchant que vous croyez ſi doux, ſeroit le poiſon de ſa vie. Ayez pitié, mon aimable enfant, de votre ami & de mon frere : épargnez-lui des remords, des combats qui les conduiroient au tombeau. Coraly frémit à ce diſcours. Elle preſſa Milady de lui dire ce que l'amour de Nelſon pour elle auroit de funeſte pour lui. M'expliquer davantage, lui dit Juliette, ce ſeroit vous rendre odieux ce que vous devez à jamais chérir. Mais le plus ſaint de tous les devoirs lui interdit l'eſpoir d'être à vous.

Comment exprimer la déſolation où l'ame de Coraly fut plongée? Quelles mœurs, quel pays, diſoit-elle, où l'on ne peut pas diſpoſer de ſoi, où le premier des biens, l'amour mutuel, eſt un mal effroyable! Il faut donc que je tremble de revoir Nelſon! Il faut que je tremble de lui plaire! De lui plaire! hélas! j'aurois donné ma vie pour être un moment à ſes yeux auſſi aimable qu'il l'eſt aux miens. Eloignons-nous de ce bord funeſte où l'on ſe fait un malheur d'être aimé.

Coraly entendoit parler tous les jours de vaiſſeaux qui faiſoient voile pour ſa patrie. Elle réſolut de s'embarquer ſans dire adieu à Juliette. Seulement un ſoir, à l'heu-

re du sommeil, Juliette sentit qu'en lui baisant la main, ses levres la pressoient plus tendrement que de coutume, & qu'il lui échappoit de profonds soupirs. Elle me quitte plus émue qu'elle ne le fut jamais, se dit Juliette alarmée. Ses yeux se sont attachés sur les miens avec l'expression la plus vive de la tendresse & de la douleur. Que se passe-t-il de nouveau dans son ame? Cette inquiétude la troubla toute la nuit, & le lendemain matin elle envoya sçavoir si Coraly reposoit encore. On lui apprit qu'elle étoit sortie seule & dans l'habit le plus simple, & qu'elle avoit pris le chemin du port. Lady Albury se leve désolée & fait courir après l'Indienne. On la trouve à bord d'un vaisseau, y sollicitant une place, environnée de matelots, que sa beauté, ses graces, sa jeunesse, le son de sa voix, & sur-tout la naïveté de sa priere ravissoient de surprise & d'admiration. Elle n'avoit pour tout équipage que ce qu'exigeoit le besoin. Tout ce qu'on lui avoit donné de précieux, elle l'avoit laissé, hors un petit cœur de crystal qu'elle avoit reçu de Nelson.

Au nom de Lady Albury elle céda sans résistance, & se laissa ramener. Elle parut devant elle un peu confuse de son évasion; mais à ses reproches, elle répondit qu'elle étoit malheureuse & libre. — Hé quoi, ma chere Coraly, ne voyez-vous ici pour vous que le malheur? Si je n'y voyois

que le mien, dit-elle, je ne m'éloignerois jamais. C'eſt le malheur de Nelſon qui m'épouvante, & c'eſt pour ſon repos que je veux le fuir.

Juliette ne ſçavoit que répondre : elle n'oſoit lui parler des droits que Blanford avoit acquis ſur elle : c'eût été le lui faire haïr comme la cauſe de ſon malheur. Elle aima mieux diminuer ſes craintes. Je n'ai pu vous diſſimuler, lui dit-elle, tout le danger d'un inutile amour ; mais le mal n'eſt pas ſans remede. Six mois d'abſence, la raiſon, l'amitié, que ſais-je ? un autre objet peut-être.... L'Indienne l'interrompit. Dîtes la mort ; voilà mon ſeul remede. Quoi ? la raiſon me guérira d'aimer le plus accompli, le plus digne des hommes ! Six mois d'abſence me donneront une ame qui ne l'aime pas ! Le temps change-t-il la nature ? L'amitié me plaindra, mais me guérira-t-elle ? Un autre objet !... Vous ne le croyez pas. Vous ne vous faites pas cette injure. Il n'y a pas deux Nelſon dans le monde ; mais quand il y en auroit mille, je n'ai qu'un cœur ; il eſt donné. C'eſt, dites-vous, un don funeſte : je ne le conçois pas ; mais ſi cela eſt, laiſſez-moi m'éloigner de Nelſon, lui dérober ma vue & mes larmes. Il n'eſt pas inſenſible, il en ſeroit ému ; & ſi c'eſt pour lui un malheur de m'aimer, la pitié pourroit l'y conduire. Hélas ! qui peut ſe voir avec indifférence chérir comme un pere, révérer

comme un dieu ! qui peut ſe voir aimer comme je l'aime, & ne pas aimer à ſon tour ! Vous ne l'expoſerez pas à ce péril, reprit Juliette : vous lui cacherez votre foibleſſe & vous en triompherez. Non, Coraly, ce n'eſt pas la force qui vous manque, c'eſt le courage de la vertu. --- Hélas ! j'ai du courage contre le malheur ; mais en eſt-il contre l'amour ? Et quelle vertu voulez-vous que je lui oppoſe ? Elles ſont toutes d'accord avec lui. Non, Milady, vous avez beau dire : vous jettez des nuages dans mon eſprit ; vous n'y répandez aucune lumiere. J'ai beſoin de voir & d'entendre Nelſon : il décidera de ma vie.

Lady Albury, dans la plus cruelle perplexité, voyant la malheureuſe Coraly ſécher & languir dans les larmes, & demander qu'on la laiſſât partir, ſe réſolut à écrire à Nelſon qu'il vînt diſſuader cet enfant du deſſein de retourner dans l'Inde, & la ſauver du dégoût de la vie qui la conſumoit tous les jours. Mais Nelſon lui-même n'étoit pas moins à plaindre. A peine s'étoit-il éloigné de Coraly, qu'il avoit ſenti le danger de la voir par la répugnance qu'il avoit à la fuir. Tout ce qui ne lui avoit paru qu'un badinage auprès d'elle, devint ſérieux par la privation. Dans le ſilence de la ſolitude, il avoit interrogé ſon ame : il y avoit trouvé l'amitié languiſſante, le zèle du bien public

affoibli, presque éteint, & l'amour seul y dominant avec cet empire doux & terrible qu'il exerce sur les bons cœurs. Il s'apperçut avec effroi que sa raison même s'étoit laissé séduire. Les droits de Blanford n'étoient plus si sacrés; le crime involontaire de lui enlever le cœur de Coraly étoit au moins très-excusable; après tout, l'Indienne étoit libre, & Blanford lui-même n'auroit pas voulu lui faire un devoir d'être à lui. Ah, malheureux! reprit Nelson épouvanté de ces idées. Où m'égare un aveugle amour? Le poison du vice me gagne: mon cœur est déjà corrompu. Est-ce à moi d'examiner si le dépôt qui m'est remis, appartient à celui qui me le confie? & m'en suis-je établi le juge quand j'ai promis de le garder? L'Indienne est libre; mais le suis-je moi-même! Douterois-je des droits de Blanford, si ce n'étoit pour les usurper? Mon crime a commencé par être involontaire; mais il ne l'est pas si-tôt que j'y consens. Moi! justifier le parjure! moi! trouver excusable un infidele ami! Qui te l'eût dit, Nelson, qui te l'eût dit, en embrassant le vertueux Blanford, que tu révoquerois en doute s'il te seroit permis de lui ravir celle qui doit être son épouse, & qu'il a remise à ta foi! A quel excès l'amour avilit l'homme! & quelle étrange révolution son ivresse fait dans un cœur! Ah! qu'il déchire le mien s'il veut; il ne le rendra ni perfide ni lâ-

che ; & si ma raison m'abandonne, ma conscience du moins ne me trahira pas. Sa lumiere est incorruptible : le nuage des passions ne peut l'obscurcir : voilà mon guide ; & l'amitié, l'honneur, la bonne-foi ne sont pas encore sans appui.

Cependant l'image de Coraly le poursuivoit sans cesse. S'il ne l'eût vue qu'avec tous ses charmes, parée de la simple beauté, portant sur le front la sérénité de l'innocence, le sourire de la candeur sur les levres, le feu du desir dans les yeux, & dans toutes les graces de sa personne l'air attrayant de la volupté, il eût trouvé dans ses principes, dans la sévérité de ses moeurs, de quoi résister à la séduction ; mais il croyoit voir cette aimable enfant aussi sensible que lui, plus foible, & n'ayant pour défense qu'une sagesse qui n'étoit pas la sienne, s'abandonner innocemment à un penchant qui feroit son malheur ; & la pitié qu'elle lui inspiroit, servoit d'aliment à l'amour. Nelson s'accusoit d'aimer Coraly ; mais il se pardonnoit de la plaindre. Sensible aux maux qu'il alloit lui causer, il ne pouvoit se peindre ses larmes, sans penser aux beaux yeux qui devoient les répandre, au sein naissant qu'elles arroseroient : ainsi la résolution de l'oublier la lui rendoit encore plus chere. Il s'y attachoit en y renonçant. Mais à mesure qu'il se sentoit plus foible, il devenoit plus courageux. Cessons, disoit-

il, de vouloir nous guérir : je m'épuise en efforts inutiles. C'est un accès qu'il faut laisser passer. Je brûle, je languis, je me meurs; mais tout cela se borne à souffrir, & je ne dois compte qu'à moi de ce qui se passe au-dedans de moi-même. Pourvu qu'il ne m'échappe au-dehors rien qui décele ma passion, mon ami n'a point à se plaindre. Ce n'est qu'un malheur d'être foible; & j'ai le courage d'être malheureux.

Ce fut dans cette résolution de mourir plutôt que de trahir l'amitié, que le trouva la lettre de sa sœur. Il la lut avec une émotion, un saisissement inexprimable. O douce & tendre victime! disoit-il, tu gémis, tu veux t'immoler à mon repos & à mon devoir. Pardonne; le ciel m'est témoin que je ressens plus vivement que toi toutes les peines que je te cause. Puisse bientôt, mon ami, ton époux, venir essuyer tes précieuses larmes! Il t'aimera comme je t'aime; il fera ton bonheur du tien. Cependant il faut que je la voie pour la retenir & la consoler. Que je la voie! A quoi je m'expose! Ses graces touchantes, sa douleur, son amour, ces larmes que je fais couler & qu'il seroit si doux de recueillir, ses soupirs que laisse échapper un cœur simple & sans artifice, ce langage de la nature, où l'ame la plus sensible se peint avec tant de candeur : quelles épreuves à soutenir! Que deviendrai-je? & que puis-je lui dire? N'importe, il faut la

voir, lui parler en ami, en pere. Je n'en ferai, après l'avoir vue, que plus troublé, plus malheureux; mais ce n'est pas de mon repos qu'il s'agit; il y va du sien: il y va sur-tout du bonheur d'un ami pour lequel il faut qu'elle vive. Je suis sûr de me vaincre moi-même, & quelque pénible que soit le combat, il y auroit de la foiblesse & de la honte à l'éviter.

A l'arrivée de Nelson, Coraly tremblante & confuse osoit à peine se présenter à lui. Elle avoit souhaité son retour avec ardeur, & en le voyant un froid mortel se glissa dans ses veines. Elle parut comme devant un juge qui alloit d'un seul mot décider de son sort.

Quel fut l'attendrissement de Nelson, de voir les roses de la jeunesse fanées sur ses belles joues, & le feu de ses yeux presque éteint! Venez, dit Juliette à son frere, tranquilliser l'esprit de cette enfant, & la guérir de sa mélancolie. L'ennui la consume auprès de moi; elle veut retourner dans l'Inde.

Nelson lui parlant avec amitié, voulut l'engager par de doux reproches à s'expliquer devant sa sœur; mais Coraly gardoit le silence; & Juliette, qui s'apperçut qu'elle la gênoit, s'éloigna.

Qu'avez-vous, Coraly? Que vous avons-nous fait? lui dit Nelson. Quelle douleur vous presse? — Ne le sçavez-vous pas? N'avez-vous pas dû voir que ma joie &

que ma douleur ne peuvent plus avoir qu'une cause ! Cruel ami, je ne vis que par vous ; & vous me fuyez : vous voulez que je meure !...... Mais non, vous ne le voulez pas ; on vous le fait vouloir ; on fait plus, on exige de moi que je renonce à vous & que je vous oublie. On m'épouvante, on me flétrit l'ame, & on vous oblige à me désespérer. Je ne vous demande qu'une grace, poursuivit-elle en se jettant à ses genoux, c'est de me dire qui j'offense en vous aimant, quel devoir je trahis, & quel malheur je cause. Y a-t-il ici des loix assez cruelles, y a-t-il des tyrans assez rigoureux pour m'interdire le plus digne usage de mon cœur & de ma raison ? Faut-il ne rien aimer dans le monde ? ou si je puis aimer, pouvois je mieux choisir ?

Ma chere Coraly, lui répondit Nelson, rien n'est plus vrai, rien n'est plus tendre que l'amitié qui m'attache à vous. Il seroit impossible, il seroit même injuste que vous n'y fussiez pas sensible. — Ah ! je respire : c'est là parler raison. — Mais quoiqu'il fût bien doux pour moi d'être ce que vous avez de plus cher au monde, c'est à quoi je ne puis prétendre, ni ne dois même consentir. — Hélas ! je ne vous entends plus. — Lorsque mon ami vous a confiée à ma foi, il vous étoit cher ? — Il l'est encore. — Vous eussiez fait votre bonheur d'être à lui ? — Je le crois. —

Vous n'aimiez rien tant que lui dans le monde ? — Je ne vous connoissois pas. — Blanford votre libérateur, le dépositaire de votre innocence, en vous aimant, a droit d'être aimé. — Ses bienfaits me sont toujours présents : je le chéris comme un second pere. — Hé bien, sachez qu'il a résolu de vous unir à lui par un lien plus doux encore & plus sacré que celui des bienfaits. Il m'a confié la moitié de lui-même, & à son retour, il n'aspire qu'au bonheur d'être votre époux. Ah ! dit Coraly soulagée, voilà donc l'obstacle qui nous sépare ? Soyez tranquille, il est détruit. — Comment ? — Jamais, jamais, je vous le jure, Coraly ne sera l'épouse de Blanford. — Il faut que cela soit. — Cela n'est pas possible : Blanford lui-même l'avouera. — Quoi ! celui qui vous a reçue de la main d'un pere expirant, & qui lui-même vous a servi de pere ! — A ce titre sacré je révere Blanford ; mais qu'il n'exige rien de plus. — Vous avez donc résolu son malheur ? — J'ai résolu de ne tromper personne. Si je m'étois donnée à Blanford, & que Nelson me demandât ma vie, je donnerois ma vie à Nelson, je serois parjure à Blanford. — Que dites-vous ? — Ce que j'oserai dire à Blanford lui-même. Et pourquoi le dissimu-mulerois-je ? Est-ce de moi qu'il dépend d'aimer ? — Ah, que vous me rendez coupable ! — Vous ! Et de quoi ? d'être aimable à mes yeux ? Ah ! le ciel dispose de

nous. C'est lui qui a donné à Nelson ces graces, ces vertus qui m'enchantent ; c'est lui qui m'a donné cette ame, qu'il a faite exprès pour Nelson. Si l'on sçavoit comme elle en est remplie, comme il est impossible qu'elle aime rien plus que vous, rien comme vous !........ Ah ! qu'on ne me parle jamais de vivre, si ce n'est pas pour vous que je vis. — Et c'est ce qui me désespere. De quels reproches mon ami n'a-t-il pas droit de m'accabler ? — Lui ! & de quoi peut-il se plaindre ? qu'a-t-il perdu ? que lui avez-vous ravi ? J'aime Blanford comme un pere tendre ; j'aime Nelson comme moi-même, & plus que moi-même : ces sentiments ne sont point exclusifs. Si Blanford m'a remise en vos mains comme un dépôt qui étoit à lui, ce n'est pas vous, c'est lui qui est injuste. — Hélas ! c'est moi qui vous oblige à le réclamer, ce bien que je lui enleve : il seroit à lui s'il n'étoit pas à moi ; & le gardien en est le ravisseur. — Non, mon ami, soyez équitable. J'étois à moi, je suis à vous : moi seule j'ai pu me donner, & c'est à vous que je me suis donnée. En attribuant à l'amitié les droits qu'elle n'a pas, c'est vous qui les usurpez pour elle, & vous vous rendez complice de la violence qu'on me fait. --- Lui, mon ami ! vous faire violence ! --- Et que m'importe qu'il l'exerce lui-même, ou que vous l'exerciez pour lui ? en suis-je moins traitée en esclave ? un seul intérêt vous occupe

&

& vous touche ; mais qu'un autre que votre ami voulût me retenir captive, loin d'y souscrire, ne vous feriez-vous pas une gloire de m'affranchir ! Ce n'est donc que pour l'amitié que vous trahissez la nature ! Que dis-je ? la nature ! & l'amour, Nelson, l'amour aussi n'a-t-il pas ses droits ? n'y a-t-il pas quelque loi parmi vous en faveur des ames sensibles ? Est-il juste & généreux d'accabler, de désespérer une amante, & de déchirer sans pitié un cœur dont le seul crime est de vous aimer ?

Les sanglots lui couperent la voix ; & Nelson qui l'en vit suffoquée, n'eut pas même le temps d'appeller sa sœur. Il se hâte de dénouer les rubans qui tenoient son sein à la gêne ; & alors tout ce que la jeunesse dans sa fleur a de charmes, fut dévoilé aux yeux de cet amant passionné. La frayeur dont il étoit saisi l'y rendit d'abord insensible ; mais lorsque l'Indienne reprenant ses esprits & se sentant presser dans ses bras, tressaillit d'amour & de joie, & qu'en ouvrant ses beaux yeux languissants, elle chercha les yeux de Nelson ; puissances du ciel, dit-il, soutenez-moi : toute ma vertu m'abandonne. Vivez, ma chere Coraly. --- Vous voulez que je vive, Nelson ! vous voulez donc que je vous aime ? --- Non, je serois parjure à l'amitié, je serois indigne de voir la lumiere, indigne de revoir mon ami. Hélas ! il me l'avoit prédit, & je

n'ai pas daigné l'en croire. J'ai trop présumé de mon cœur. Ayez-en pitié, Coraly, de ce cœur que vous déchirez. Laissez-moi vous fuir & me vaincre. Ah ! tu veux ma mort, lui dit-elle en tombant de défaillance à ses genoux. Nelson qui croit voir expirer ce qu'il aime, se précipite pour l'embrasser, & se retenant tout-à-coup à la vue de Juliette, ma sœur, dit-il, secourez-la : c'est à moi de mourir. En achevant ces mots il s'éloigne.

Où est-il ? demanda Coraly, en ouvrant les yeux. Que lui ai-je fait ? Pourquoi me fuir ? Et vous, Juliette, plus cruelle encore, pourquoi me rappeller à la vie ?

Sa douleur redoubla quand elle apprit que Nelson venoit de partir ; mais la réflexion lui rendit un peu d'espoir & de courage. Le trouble & l'attendrissement que Nelson n'avoit pu lui dissimuler, l'effroi dont elle l'avoit vu saisi, les paroles tendres qui lui étoient échappées, & la violence qu'il s'étoit faite pour vaincre & pour s'éloigner, tout lui persuada qu'elle étoit aimée. S'il est vrai, dit-elle, je suis heureuse. Blanford reviendra, je lui avouerai tout ; il est trop juste & trop généreux pour vouloir me tyranniser. Mais cette illusion fut bientôt dissipée.

Nelson reçut à la campagne une lettre de son ami qui lui annonçoit son retour. J'espere, disoit-il à la fin de sa lettre, me voir

dans trois mois réuni à tout ce que j'aime. Pardonne, mon ami, si je t'associe dans mon cœur l'aimable & tendre Coraly. Mon ame fut long-temps à toi seul ; aujourd'hui elle se partage. Je t'ai confié les plus doux de mes vœux, & j'ai vu l'amitié applaudir à l'amour. Je fais mon bonheur de l'une & de l'autre ; je fais mon bonheur de penser que par tes soins & les soins de ta sœur, je reverrai ma chere pupille, l'esprit orné de nouvelles connoissances, l'ame enrichie de nouvelles vertus, plus aimable, s'il est possible, & plus disposée à aimer. Ce sera pour moi la félicité pure de posséder en elle un de vos bienfaits.

Lisez cette lettre, écrivoit Nelson à sa sœur, & la faites lire à Coraly. Quelle leçon pour moi ! quel reproche pour elle !

C'en est fait, dit Coraly après avoir lu, je ne serai jamais à Nelson, mais qu'il n'exige pas que je sois à un autre. La liberté de l'aimer est un bien auquel je ne puis renoncer. Cette résolution la soutint ; & Nelson, dans la solitude, étoit bien plus malheureux qu'elle.

Par quelle fatalité, disoit-il, ce qui fait le charme de la nature & les délices de tous les cœurs, le bien d'être aimé fait-il mon supplice ? Que dis-je ? être aimé ! ce n'est rien ; mais être aimé de ce que j'aime ! toucher au bonheur ! n'avoir qu'à m'y livrer !...... Ah ! tout ce que je puis, c'est de fuir : inviolable & sainte amitié, n'en-

demande pas davantage. En quel état j'ai vu cette enfant ! en quel état je l'ai abandonnée ! elle a bien raiſon de le dire : elle eſt eſclave de mes devoirs. Je l'immole comme une victime, & c'eſt à ſes dépens que je ſuis généreux. Il y a donc des vertus qui bleſſent la nature ; & pour être honnête on eſt donc quelquefois obligé d'être injuſte & cruel ! O mon ami ! puiſſes-tu recueillir le fruit des efforts qu'il m'en coûte, jouir du bien que je te céde, & vivre heureux de mon malheur ! Oui, je déſire qu'elle t'aime ; je le déſire, le ciel m'en eſt témoin ; & de toutes mes peines la plus ſenſible eſt de douter du ſuccès de mes vœux.

Il n'étoit pas poſſible que la nature ſe ſoutînt dans un état ſi violent. Nelſon, après de longs combats, cherchoit le repos ; plus de repos pour lui. Sa conſtance enfin s'épuiſa, & ſon ame découragée tomba dans une langueur mortelle. La foibleſſe de ſa raiſon, l'inutilité de ſa vertu, l'image d'une vie pénible & douloureuſe, le vuide & le néant où tomberoit ſon ame s'il ceſſoit d'aimer Coraly, les maux ſans relâche qu'il avoit à ſouffrir s'il l'aimoit toujours, & plus encore l'idée effrayante de voir, d'envier, de haïr peut-être un rival dans ſon fidele ami, tout lui faiſoit un tourment de la vie, tout le preſſoit d'en abréger le cours. Des motifs plus forts e retinrent. Il n'étoit pas dans les prin-

cipes de Nelſon qu'un homme, un citoyen pût diſpoſer de ſoi. Il ſe fit une loi de vivre, conſolé d'être malheureux s'il pouvoit encore être utile au monde, mais conſumé d'ennui & de triſteſſe, & devenu comme inſenſible à tout.

Le temps marqué pour le retour de Blanford approchoit. Il étoit eſſentiel que tout fût diſpoſé pour lui cacher le mal qu'avoit fait ſon abſence; & qui réſoudroit Coraly à diſſimuler, ſi ce n'étoit Nelſon? Il revint donc à Londres, mais languiſſant, abattu, au point d'en être méconnoiſſable. Sa vue accabla Juliette, & qu'elle impreſſion ne fit-elle pas ſur l'ame de Coraly! Nelſon prit ſur lui pour les raſſurer; mais cet effort même acheva de l'abattre. La fievre lente qui le conſumoit redoubla; il fallut céder; & ce fut alors un nouveau combat entre ſa ſœur & la jeune Indienne. Celle-ci ne vouloit pas quitter le chevet du lit de Nelſon. Elle demandoit inſtamment qu'on agréât ſes ſoins & ſes veilles. On l'éloignoit par pitié pour elle & par ménagement pour lui; mais elle n'en goûtoit pas davantage le repos qu'on vouloit lui rendre. A tous les inſtants de la nuit on la trouvoit errante autour de l'appartement du malade, ou immobile ſur le ſeuil de la porte, les larmes aux yeux, l'ame ſur les lévres, l'oreille attentive aux bruits les plus légers, qui tous la glaçoient de frayeur.

Nelſon s'apperçut que ſa ſœur ne la lui laiſſoit voir qu'à regret. Ne l'affligez pas, lui dit-il, cela eſt inutile : la ſévérité n'eſt plus de ſaiſon : c'eſt par la douceur & la patience qu'il faut tâcher de nous guérir.

Coraly, ma bonne amie, lui dit-il un jour qu'ils étoient ſeuls avec Juliette, vous donneriez bien quelque choſe pour me rendre la ſanté, n'eſt-ce pas ? -- O ciel ! je donnerois ma vie. — Vous pouvez me guérir à moins. Nos préjugés ſont peut-être injuſtes & nos principes inhumains ; mais l'honnête homme en eſt eſclave. Je ſuis l'ami de Blanford dès l'enfance. Il compte ſur moi comme ſur lui-même, & le chagrin de lui enlever un cœur dont il m'a fait dépoſitaire, creuſe tous les jours mon tombeau. Vous pouvez voir ſi j'exagere. Je ne vous cache pas la ſource du poiſon lent qui me conſume. Vous ſeule pouvez la tarir. Je ne l'exige pas : vous ſerez toujours libre ; mais on chercheroit vainement un autre remede à mon mal. Blanford arrive. S'il s'apperçoit de votre éloignement pour lui, ſi vous lui refuſez cette main qui ſans moi lui étoit accordée, ſoyez bien ſûre que je ne ſurvivrai pas à ſon malheur & à mes remords. Nos embraſſements ſeront nos adieux. Conſultez-vous, ma chere enfant, & ſi vous voulez que je vive, réconciliez-moi avec moi-même, juſtifiez-moi envers mon ami. Ah ! vivez & diſpoſez de moi,

lui dit Coraly, s'oubliant elle-même ; & ces mots désolants pour l'amour, porterent la joie au sein de l'amitié.

Mais, reprit l'Indienne après un long silence, comment puis-je me donner à celui que je n'aime pas, le cœur plein de celui que j'aime ? — Mon enfant, dans une ame honnête le devoir triomphe de tout. En perdant l'espoir d'être à moi, vous en perdrez bientôt l'idée. Il vous en coûtera sans doute ; mais il y va de ma vie, & vous aurez la consolation de m'avoir sauvé. — C'est tout pour moi : je me donne à ce prix. Sacrifiez votre victime : elle gémira, mais elle obéira. Vous cependant, Nelson, vous la vérité même, vous voulez que je me déguise, que j'en impose à votre ami ! M'instruirez-vous dans l'art de feindre ? — Non, Coraly, la feinte est inutile. Je n'ai pas eu le malheur d'éteindre en vous la reconnoissance, l'estime, la douce amitié ; ces sentiments sont dus à votre bienfaicteur ; ils suffisent à votre époux : ne lui en marquez pas davantage. Quant à ce penchant qui n'est pas pour lui, vous lui en devez le sacrifice, & non pas l'aveu. Ce qui nuiroit s'il étoit connu, doit demeurer à jamais caché ; & la vérité dangereuse a le silence pour asyle.

Juliette abrégea cette scène trop pénible pour l'un & pour l'autre. Elle emmena Coraly avec elle, & il n'est point de caresse & d'éloge qu'elle n'employât pour la conso-

ler. C'est ainsi, disoit la jeune Indienne, avec un sourire plein d'amertume, que sur le Gange on flatte la douleur d'une veuve qui va se dévouer aux flammes du bûcher de son époux. On la pare, on la couronne de fleurs, on l'étourdit par des chants de louange. Hélas! son sacrifice est bientôt consommé; le mien sera cruel & durable. Ma bonne amie, je n'ai pas dix-huit ans: que de larmes encore à répandre d'ici au moment où mes yeux se fermeront pour jamais! cette idée mélancolique fit voir à Juliette une ame absorbée dans sa douleur. Il ne s'agissoit plus de la consoler, mais de s'affliger avec elle. La complaisance, la persuasion, l'indulgente & sensible pitié; tout ce que l'amitié a de plus délicat fut mis en usage inutilement.

Enfin, on apprend que Blanford arrive; & Nelson tout foible & défaillant qu'il est, va le recevoir & l'embrasser au port. Blanford en le voyant ne put dissimuler son étonnement & son inquiétude. Rassure-toi, lui dit Nelson; j'ai été bien mal, mais ma santé revient. Je te revois, & la joie est un baume qui va bientôt me ranimer. Je ne suis pas le seul dont la santé se soit ressentie de ton absence. Ta pupille est un peu changée: l'air de nos climats y peut contribuer. Du reste elle a fait des progrès sensibles: son esprit, ses talents se sont développés, & si l'espece de langueur où elle

est

eft tombée se dissipe, tu posséderas, ce qui est assez rare, une femme en qui la nature ne laisse rien à desirer.

Blanford ne fut donc pas surpris de trouver Coraly foible & languissante ; mais il en fut vivement touché. Il semble, dit-il, que le ciel ait voulu modérer ma joie, & me punir de l'impatience que mes devoirs me causoient loin de vous. Me voilà libre & rendu à moi-même, rendu à l'amour & à l'amitié. Ce mot d'*amour* fit frémir Coraly : Blanford s'apperçut de son trouble. Mon ami, lui dit-il, a dû vous préparer à l'aveu que vous venez d'entendre. — Oui, vos bontés me sont connues ; mais puis-je en approuver l'excès ? — Voilà un langage qui se ressent de la politesse de l'Europe : daignez l'oublier avec moi. Naïve & tendre Coraly, j'ai vu le temps où si je vous avois dit : Veux-tu que l'hymen nous unisse ? vous m'auriez répondu sans détour : J'y consens, ou bien, je n'y puis consentir ; usez de la même franchise. Je vous aime, Coraly ; mais je vous aime heureuse : votre malheur feroit le mien. Nelson tremblant regardoit Coraly & n'osoit prévoir sa réponse. J'hésite, dit-elle à Blanford, par une crainte pareille à la vôtre. Tant que je n'ai vu en vous qu'un ami, qu'un second pere, j'ai dit en moi-même : il sera content de ma vénération & de ma tendresse ; mais si le nom d'époux se mêle à des titres déja si saints, que n'ayez-vous pas

droit d'attendre ? ai-je de quoi m'acquitter envers vous ? — Ah ! cette aimable modestie est digne d'orner tes vertus. Oui, moitié de moi-même, tes devoirs sont remplis si tu réponds à ma tendresse. Ton image m'a suivi par-tout. Mon ame revoloit vers toi à travers les abymes qui nous séparoient : j'ai appris le nom de Coraly aux échos d'un autre univers. Madame, dit-il, à Juliette, pardonnez si je vous envie le bonheur de la posséder. Il est temps bientôt que je veille moi-même à une santé qui m'est précieuse. Je vous laisserai le soin de celle de Nelson : c'est un dépôt qui ne m'est pas moins cher. Vivons heureux, mes amis ; c'est vous qui m'avez fait sentir le prix de la vie ; & en l'exposant j'ai souvent éprouvé que j'y tenois par de puissans liens.

Il fut décidé que dans moins de huit jours Coraly seroit l'épouse de Blanford. En attendant elle étoit encore auprès de Juliette, & Nelson ne la quittoit pas. Mais son courage s'épuisoit à soutenir celui de la jeune Indienne. Avoir sans cesse à dévorer ses larmes en essuyant les pleurs d'une amante, qui tantôt désolée à ses pieds, tantôt défaillante & tombant dans ses bras, le conjuroit d'avoir pitié d'elle, sans se permettre un moment de foiblesse & sans cesser de lui rappeller sa cruelle résolution ; ce tourment paroît au-dessus de toutes les forces de la nature : aussi la vertu de Nelson l'abandonnoit-elle à chaque instant. Laissez-

moi, lui disoit-il, malheureuse enfant! je ne suis pas un tigre; j'ai une ame sensible, & vous la déchirez. Disposez de vous-même, disposez de ma vie; mais laissez-moi mourir fidele à mon ami. — Eh! puis-je au péril de vos jours, faire usage de ma volonté! Ah! Nelson, du moins permettez-moi de vivre, non plus pour moi, mais pour une sœur, pour une sœur qui vous adore. — Je vous tromperois, Coraly. Non que je veuille attenter sur moi-même; mais voyez l'état où ma douleur m'a mis; voyez l'effet de mes remords & de ma honte anticipée; en serai-je moins odieux, moins inexorable à moi-même quand le crime sera consommé? — Hélas! vous me parlez de crime: ce n'en est donc pas un de me tyranniser! — Vous êtes libre; je n'exige plus rien; je ne sçais pas même quels sont vos devoirs; mais je sçais trop quels sont les miens, & je ne veux pas les trahir.

C'est ainsi que leurs entretiens ne servoient qu'à les désoler. Mais la présence de Blanford étoit pour eux plus accablante encore. Chaque jour il venoit les entretenir, non pas de stériles propos d'amour, mais des soins qu'il se donnoit pour que dans sa maison tout respirât l'agrément & l'aisance, que tout y prévînt les desirs de sa femme, & contribuât à son bonheur. Si je meurs sans enfants, disoit-il, la moitié de mon bien est à elle, l'autre moitié est à celui qui après moi sçaura lui plaire & la

consoler de m'avoir perdu. C'est toi Nelson, que cela regarde ; on ne vieillit guere au métier que je fais : remplace-moi quand je ne serai plus. Je n'ai point l'odieux orgueil de vouloir que ma veuve soit fidele à mon ombre. Coraly est faite pour embellir le monde, & pour enrichir la nature des fruits de sa fécondité.

Il est plus aisé de concevoir que de décrire la situation de nos deux amants. L'attendrissement & la confusion étoient les mêmes dans l'un & dans l'autre ; mais il y avoit pour Nelson une espece de soulagement à voir Coraly en de si dignes mains, au lieu que les bienfaits & l'amour de Blanford étoient pour elle un tourment de plus. En perdant Nelson, elle eût préféré l'abandon de la nature entiere, aux soins, aux bienfaits, à l'amour de tout ce qui n'étoit pas lui. Il fut décidé cependant, de l'aveu même de cette infortunée, qu'il n'y avoit plus à balancer, & qu'il falloit qu'elle subît son sort.

Elle fut donc amenée en victime dans cette maison, qu'elle avoit chérie comme son premier asyle, & qu'elle redoutoit comme son tombeau. Blanford l'y reçoit en souveraine, & ce qu'elle ne peut lui cacher du violent état de son ame, il l'attribue à la timidité, au trouble qu'inspire à son âge l'approche du lit nuptial.

Nelson avoit ramassé toutes les forces d'une ame stoïque pour se présenter à

cette fête avec un visage serein.

On fit lecture de l'acte que Blanford avoit fait dresser. C'étoit d'un bout à l'autre un monument d'amour, d'estime & de bienfaisance. Les larmes coulerent de tous les yeux & même des yeux de Coraly.

Blanford s'approche respectueusement, & lui tendant la main : Venez, dit-il, ma bien-aimée, donner à ce gage de votre foi, à ce titre du bonheur de ma vie, la sainteté inviolable dont il doit être revêtu.

Coraly se faisant à elle-même la derniere violence, eut à peine la force d'avancer, & de porter la main à la plume. Au moment qu'elle veut signer, ses yeux se couvrent d'un nuage ; tout son corps est saisi d'un tremblement soudain ; ses genoux fléchissent ; elle alloit tomber si Blanford ne l'eût soutenue. Interdit, glacé de frayeur, il regarde Nelson, & il lui voit la pâleur de la mort sur le visage. Milady s'étoit précipitée vers Coraly pour la secourir. O ciel ! s'écrie Blanford, qu'est-ce que je vois ? La douleur, la mort m'environnent. Qu'allois-je faire ? Que m'avez-vous caché ? Ah ! mon ami, seroit-il possible ? Revoyez le jour, ma chere Coraly, je ne suis point cruel, je ne suis point injuste ; je ne veux que votre bonheur.

Les femmes qui environnoient Coraly s'empressoient à la ranimer ; & la décence obligeoit Nelson & Blanford à se tenir

éloignés d'elles. Mais Nelson demeuroit immobile & les yeux baissés comme un criminel. Blanford vint à lui, le serre dans ses bras. Ne suis-je plus ton ami ? lui dit-il ; n'es-tu pas toujours la moitié de moi-même ? Ouvre-moi ton cœur, dis-moi ce qui se passe..... Mais non, ne me dis rien ; je sçais tout. Cette enfant n'a pu te voir, t'entendre, vivre auprès de toi sans t'aimer. Elle est sensible, elle a été touchée de ta bonté, de tes vertus. Tu l'as condamnée au silence, tu as exigé d'elle qu'elle consommât le plus douloureux sacrifice. Ah ! Nelson, s'il s'étoit accompli, quel malheur ! Le juste ciel ne l'a pas voulu ; la nature à qui tu faisois violence, a repris ses droits. Ne t'en afflige pas : c'est un crime qu'elle t'épargne. Oui le dévouement de Coraly étoit le crime de l'amitié. Je l'avoue, répondit Nelson, en se jettant à ses genoux : j'ai fait sans le vouloir ton malheur, le mien, celui de cette fille estimable ; mais j'atteste la foi, l'amitié, l'honneur......... Laisse-là tes sermens, interrompit Blanford: ils nous outragent l'un & l'autre. Va, mon ami, poursuivit-il en le relevant, tu ne serois pas dans mes bras, si j'avois pu te soupçonner d'une honteuse perfidie. Ce que j'avois prévu est arrivé, mais sans ton aveu. Ce que je viens de voir en est la preuve, & cette preuve même est inutile : ton ami n'en a pas besoin. Il est certain, reprit Nelson, que je n'ai à me re-

procher que ma présomption & mon imprudence. Mais c'est assez, & j'en ferai puni. Coraly ne sera point à toi ; mais je ne serai point à elle. Est-ce ainsi que vous répondez à un ami généreux ! lui répliqua Blanford d'un ton ferme & sévere. Vous croyez-vous obligé avec moi à de puériles ménagements ! Coraly ne sera point à moi, parce qu'elle ne seroit point heureuse avec moi. Mais un mari honnête homme, que sans vous elle auroit aimé, est pour elle une perte dont vous êtes la cause ; & c'est à vous de la réparer. Le contrat est dressé, l'on va changer les noms ; mais j'exige que les articles restent. Ce que je donnois à Coraly en qualité d'époux, je le lui donne en qualité d'ami, ou si vous voulez en qualité de pere. Nelson, ne me faites pas rougir par un refus humiliant. Je suis confondu & ne suis point surpris, lui dit Nelson, de cette générosité qui m'accable. C'est à moi d'y souscrire avec confusion & de la révérer en silence. Si je ne sçavois pas combien le respect se concilie avec l'amitié, je n'oserois plus vous nommer mon ami.

Pendant cet entretien, Coraly étoit revenue à elle-même, & revoyoit avec frayeur la lumiere qui lui étoit rendue. Quelle fut sa surprise, & la révolution qui tout-à-coup se fit dans son ame ! Tout est connu, tout est pardonné, lui dit Nelson en l'embrassant ; tombez aux pieds de notre bienfaic-

teur ; c'eſt de ſa main que je reçois la vôtre. Coraly voulut ſe répandre en actions de graces. Vous êtes un enfant, lui dit Blanford : il falloit me tout avouer. N'en parlons plus ; mais n'oublions jamais qu'il eſt des épreuves, auxquelles la vertu même fait bien de ne pas s'expoſer.





Gravelot inv. · le Mire Sculp.

LE MISANTHROPE CORRIGE

LE MISANTHROPE CORRIGÉ.

On ne corrige point le naturel, me dira-t-on, & j'en conviens; mais entre mille accidents combinés qui composent un caractere, quel œil assez fin démêlera ce naturel indélébile ? Et combien de vices & de travers on attribue à la nature, qu'elle ne se donna jamais ? Telle est dans l'homme la haine des hommes : c'est un caractere factice, un personnage qu'on prend par humeur & qu'on garde par habitude, mais dans lequel l'ame est à la gêne, & dont elle ne demande qu'à se délivrer. Ce qui arriva au Misanthrope que nous a peint Moliere, en est un exemple ; & l'on va voir comme il fut ramené.

Alceste mécontent, comme vous sçavez, de sa maîtresse & de ses juges, détestant la ville & la cour, & résolu à fuir les hommes, se retira bien loin de Paris, dans les Voges, près de Laval, & sur les bords de la Vologne. Cette riviere, dont les coquillages renferment la perle, est encore plus précieuse par la fertilité qu'elle donne à ses bords. Le vallon qu'elle arrose est une belle prairie. D'un côté s'élevent de riantes col-

lines, semées de bois & de hameaux ; de l'autre s'étendent en plaine de vastes champs couverts de moissons. C'est là qu'Alceste étoit allé vivre oublié de la nature entiere. Libre de soins & de devoirs, tout à lui-même, & enfin délivré du spectacle odieux du monde, il respiroit, il louoit le ciel d'avoir rompu tous ses liens. Quelques études, beaucoup d'exercice, les plaisirs peu vifs, mais tranquilles, d'une douce végétation ; en un mot, une vie paisiblement active le sauvoit de l'ennui de la solitude : il ne désiroit, il ne regrettoit rien.

Un des agréments de sa retraite fut de voir autour de lui la terre cultivée & fertile, nourrir un peuple qui lui sembloit heureux. Un Misanthrope qui l'est par vertu, ne croit haïr les hommes que parce qu'il les aime : Alceste éprouva un attendrissement mêlé de joie, à la vue de ses semblables, riches du travail de leurs mains. Ces gens-là, dit-il, sont bienheureux d'être encore à demi sauvages : ils seroient bientôt corrompus s'ils étoient plus civilisés.

En se promenant dans la campagne, il aborda un laboureur, qui traçoit son sillon & qui chantoit. Dieu vous garde, bon homme, lui dit-il, vous voilà bien gai ! Comme de coutume, lui répondit le villageois. — J'en suis bien-aise : cela prouve que vous êtes content de votre état. — Jusqu'à présent j'ai lieu de l'être. — Etes-vous

marié ? — Oui, grace au ciel. — Avez-vous des enfants ? — J'en avois cinq, j'en ai perdu un ; mais ce malheur peut se réparer. — Votre femme est jeune ? — Elle a vingt-cinq ans. — Est-elle jolie ? — Elle l'est pour moi ; mais elle est mieux que jolie, elle est bonne. — Et vous l'aimez ? — Si je l'aime ! Et qui ne l'aimeroit pas ? — Elle vous aime aussi, sans doute ? — Oh ! pour cela de tout son cœur, & comme avant le mariage. — Vous vous aimiez donc avant le mariage ? — Sans cela nous serions-nous pris ? — Et vos enfants viennent-ils bien ? — Ah ! c'est un plaisir. L'aîné n'a que cinq ans ; il a déja plus d'esprit que son pere. Et mes deux filles ! C'est cela qui est charmant. Il y aura bien du malheur si celles-là manquent de maris ! Le dernier tette encore ; mais le petit compere sera robuste & vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ses sœurs quand elles veulent baiser leur mere ? Il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du teton. — Tout cela est donc bien heureux ? — Heureux ? Je le crois. Il faut voir la joie, quand je reviens du labourage. On diroit qu'ils ne m'ont vu d'un an : je ne sçais auquel entendre. Ma femme est à mon cou, mes enfants dans mes bras ; mon aîné me saisit les jambes ; il n'y a pas jusqu'au petit Jeannot, qui, se roulant sur le lit de sa mere, me tend ses petites mains ; & moi, je ris & je pleure, & je les baise ; car tout cela m'attendrit. — Je le crois.

Vous devez le sentir, car sans doute vous étes pere. — Je n'ai pas ce bonheur. — Tant pis : il n'y a que cela de bon. — Et comment vivez-vous ? — Fort bien : d'excellent pain, de bon laitage, & des fruits de notre verger. Ma femme, avec un peu de lard, fait une soupe aux choux dont le roi mangeroit. Nous avons encore les œufs de nos poules, & le dimanche, nous nous régalons & nous buvons un petit coup de vin. — Oui, mais quand l'année est mauvaise ? — On s'y est attendu, & l'on vit doucement de ce qu'on a épargné dans la bonne. — Il y a encore la rigueur du temps, le froid, la pluie, les chaleurs que vous avez à soutenir. — On s'y accoutume; & si vous sçaviez quel plaisir on a de venir le soir respirer le frais après un jour d'été, ou l'hiver, se dégourdir les mains au feu d'une bonne bourrée, entre sa femme & ses enfants ! & puis on soupe de bon appétit, & on se couche ; & croyez-vous qu'on se souvienne du mauvais temps ? Quelquefois ma femme me dit : Mon bon homme, entends-tu le vent & l'orage ? Ah ! si tu étois dans les champs ! — Je n'y suis pas, je suis avec toi, lui dis-je ; & pour l'en assurer, je la presse contre mon sein. Allez, monsieur, il y a bien du beau monde qui ne vit pas aussi content que nous. — Et les impôts ? — Nous les payons gaiement : il le faut bien. Tout le pays ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne & celui qui nous juge

ne peuvent pas venir labourer. Ils font notre besogne, nous faisons la leur; & chaque état, comme on dit, a ses peines. Quelle équité! dit le Misanthrope; voilà en deux mots toute l'économie de la société primitive. O nature! il n'y a que toi de juste: c'est dans ton inculte simplicité qu'on trouve la saine raison. Mais en payant si bien le tribut, ne donnez-vous pas lieu de vous charger encore? — Nous en avions peur autrefois; mais, Dieu merci, le seigneur du lieu nous a ôté cette inquiétude. Il fait l'office de notre bon roi: il impose, il reçoit lui-même, & au besoin il fait les avances. Il nous ménage comme ses enfans. — Et quel est-il ce galant homme? — Le vicomte de Laval. Il est assez connu: tout le pays le considere. — Réside-t-il dans son château? — Il y passe huit mois de l'année. — Et le reste? — A Paris, je crois. — Voit-il du monde? — Les Bourgeois de Bruyeres, quelquefois aussi nos vieillards qui vont manger sa soupe & causer avec lui. — Et de Paris, n'amene-t-il personne? — Personne que sa fille. — Il a bien raison. Et à quoi s'occupe-t-il? — A nous juger, à nous accorder, à marier nos enfans, à maintenir la paix dans les familles, à les aider quand les temps sont mauvais. Je veux, dit Alceste, aller voir son village: cela doit être intéressant.

Il fut surpris de trouver les chemins, même les chemins de traverse, bordés de

haies, & tenus avec soin; mais ayant rencontré des gens occupés à les applanir: ah! dit-il, voilà les corvées. Les corvées! reprit un vieillard qui présidoit à ces travaux; on ne les connoît point ici: ces gens-là sont payés; l'on ne contraint personne. Seulement, s'il vient au village un vagabond, un fainéant, on me l'envoie, & s'il veut du pain, il en gagne, ou il va en chercher ailleurs. — Et qui a établi cette heureuse police? — Notre bon seigneur, notre pere à tous. — Et les fonds de cette dépense, qui les fait? — La communauté; & comme elle s'impose elle-même, il n'arrive pas ce qu'on voit ailleurs, que le riche s'exempte de la charge du pauvre.

Alceste redoubla d'estime pour l'homme sage & bienfaisant qui gouvernoit ce petit peuple. Qu'un roi seroit puissant, disoit-il, & qu'un état seroit heureux si tous les grands propriétaires suivoient l'exemple de celui-ci! Mais Paris absorbe & les biens & les hommes: il dépouille, il envahit tout.

Le premier coup d'oeil du village lui présenta l'image de l'aisance & de la santé. Il entre dans un bâtiment simple & vaste, dont la structure a l'apparence d'un édifice public, & il y trouve une foule d'enfants, de femmes, de vieillards occupés à des travaux utiles. L'oisiveté n'étoit permise qu'à l'extrême foiblesse. L'enfance,

presqu'au sortir du berceau, & la vieillesse au bord de la tombe, y exerçoit encore ses tremblantes mains. La saison où la terre se repose, rassembloit à l'attelier les hommes vigoureux, & alors la navette, la soie & la hache, donnoient aux productions de la nature une nouvelle valeur. Je ne m'étonne pas, dit Alceste, que ce peuple soit exempt de vices & de besoins : il est laborieux & sans cesse occupé. Il demanda comment l'attelier s'étoit établi. Notre bon seigneur, lui dit-on, en a fait les avances. C'étoit peu de chose d'abord, & tout se faisoit à ses risques, à ses frais & à son profit ; mais après s'être bien assuré qu'il y avoit de l'avantage, il nous a cédé l'entreprise ; il ne se mêle plus que de la protéger, & tous les ans il donne au village les instrumens de quelqu'un de nos arts : c'est le présent qu'il fait à la premiere nôce qui se célebre dans l'année. Je veux voir cet homme-là, dit Alceste, son caractere me convient.

Il s'avance dans le village, & il remarque une maison, où l'on va & vient avec inquiétude. Il demanda la cause de ces mouvements ; on lui dit que le chef de cette famille est à l'extrémité. Il entre, & il voit un vieillard qui, d'un oeil expirant, mais serein, semble dire adieu à ses enfans, qui fondent en larmes autour de lui. Il distingue au milieu de la foule un homme attendri, mais moins affligé, qui les en-

courage & qui les console. A son habit simple & sérieux, il le prend pour le Médecin du village. Monsieur, lui dit-il, ne vous étonnez pas de voir ici un inconnu. Ce n'est point une oisive curiosité qui m'amene. Ces bonnes gens peuvent avoir besoin de secours dans un moment si triste, & je viens.... Monsieur, lui dit le vicomte, mes paysans vous rendent grace; j'espere, tant que je vivrai, qu'ils n'auront besoin de personne; & si l'argent pouvoit prolonger les jours d'un homme juste, ce digne pere de famille seroit rendu à ses enfants. Ah, monsieur! dit Alceste, en reconnoissant M. de Laval à ce langage, pardonnez une inquiétude que je ne devois point avoir. Je ne m'offense point, reprit M. de Laval, qu'on me dispute une bonne oeuvre; mais puis-je sçavoir qui vous êtes, & ce qui vous amene ici? au nom d'Alceste, il se rappella ce censeur de l'humanité, dont la rigueur étoit connue; mais sans en être intimidé, monsieur, lui dit-il, je suis fort aise de vous avoir dans mon voisinage; & si je puis vous être bon à quelque chose, je vous supplie de disposer de moi.

Alceste alla voir M. de Laval, & il en fut reçu avec cette honnêteté simple & sérieuse qui n'annonce, ni le besoin, ni le desir de se lier. Voilà, dit-il, un homme qui ne se livre pas. Je l'en estime davantage. Il félicita M. de Laval sur les agrémens

de

de sa solitude. Vous venez vivre ici, lui dit-il, loin des hommes, & vous avez bien raison de les fuir ! — Moi, monsieur, je ne fuis point les hommes. Je n'ai ni la foiblesse de les craindre, ni l'orgueil de les mépriser, ni le malheur de les haïr. Cette réponse tomboit si juste qu'Alceste en fut déconcerté. Mais il voulut soutenir son début, & il commençoit la satyre du monde. J'ai vécu dans le monde comme un autre, lui dit M. de Laval, & je n'ai pas vu qu'il fût si méchant. Il y a des vices & des vertus, du bien & du mal, je l'avoue ; mais la nature est ainsi mêlée ; il faut sçavoir s'en accommoder. Ma foi, dit Alceste, dans ce mêlange le bien est si peu de chose & le mal domine à tel point, que celui-ci étouffe l'autre. Hé, monsieur, reprit le vicomte, si l'on se passionnoit sur le bien comme sur le mal, qu'on mît la même chaleur à le publier, & qu'il y eût des affiches pour les bons exemples, comme il y en a pour les mauvais ; doutez-vous que le bien n'emportât la balance ? Mais la réconnoissance parle si bas, & la plainte déclame si haut, qu'on n'entend plus que la derniere. L'estime & l'amitié sont communément modérées dans leurs éloges : elles imitent la modestie des gens de bien en les louant ; au lieu que le ressentiment & l'injure exagerent tout à l'excès. Ainsi l'on n'entrevoit le bien que par un milieu qui le diminue, & l'on voit le mal à travers une vapeur qui le grossit.

Monsieur, dit Alceste au vicomte, vous me faites desirer de penser comme vous, & quand j'aurois pour moi la triste vérité, votre erreur seroit préférable. — Hé oui, sans doute : L'humeur n'est bonne à rien. Le beau rôle à jouer pour un homme, que de se dépiter comme un enfant, & que d'aller seul dans un coin, bouder tout le monde ! & pourquoi ? Pour les démêlés du cercle où l'on vit, comme si la nature entiere étoit complice & responsable des torts dont nous sommes blessés ! — Vous avez raison, dit Alceste : il seroit injuste de rendre les hommes solidaires ; mais combien de griefs n'a-t-on pas à leur reprocher en commun ? Croyez, monsieur, que ma prévention a des motifs sérieux & graves. Vous me rendrez justice quand vous me connoîtrez. Permettez-moi de vous voir souvent. Souvent ! cela est difficile, dit le vicomte : je suis fort occupé ; & ma fille & moi nous avons nos études qui nous laissent peu de loisirs ; mais quelquefois, si vous voulez, nous jouirons du voisinage à notre aise & sans nous gêner ; car le privilege de la campagne, c'est de pouvoir être seul quand on veut.

Cet homme-ci est rare dans son espece, disoit Alceste en s'en allant. Et sa fille, qui nous écoutoit avec l'air d'une vénération si tendre pour son pere, cette fille élevée sous ses yeux, accoutumée à une vie simple, à des mœurs pures & à des

plaisirs innocents, sera une femme estimable, ou je suis bien trompé; à moins, reprit-il, qu'on ne l'égare dans ce Paris, où tout se perd.

Si l'on se peint la délicatesse & le sentiment personnifiés, on a l'idée de la beauté d'Ursule. (C'étoit ainsi qu'on appelloit mademoiselle de Laval.) Sa taille étoit celle que l'imagination donne à la plus jeune des graces. Elle avoit dix-huit ans accomplis, & à la fraîcheur, à la régularité de ses charmes, on voyoit que la nature venoit d'y mettre la main. Dans le calme, les lis de son teint dominoient sur les roses; mais à la plus légere émotion de son ame les roses effaçoient les lis. C'étoit peu d'avoir le coloris des fleurs, sa peau en avoit cette finesse & ce duvet si doux, si velouté, que rien encore n'avoit terni. Mais c'est dans les traits du visage d'Ursule que mille agréments, variés sans cesse, se développoient successivement. Dans ses yeux, tantôt une langueur modeste, une timide sensibilité sembloit émaner de son ame & s'exprimer par ses regards; tantôt une sévérité noble & imposante avec douceur, en modéroit l'éclat touchant; & l'on y voyoit dominer tour-à-tour la sévere décence, la craintive pudeur, la vive & tendre volupté. Sa voix & sa bouche étoient de celles qui embellissent tout; ses levres ne pouvoient se remuer sans déceler de nouveaux attraits; & lorsqu'elle daignoit sou-

rire, son silence même étoit ingénieux. Rien de plus simple que sa parure, & rien de plus élégant. A la campagne elle laissoit croître ses cheveux d'un blond cendré de la plus douce teinte, & des boucles que l'art ne tenoit point captives, flottoient autour de son cou d'ivoire, & se rouloient sur son beau sein.

Le misanthrope lui avoit trouvé l'air le plus honnête, & le maintien le plus décent. Ce seroit dommage, disoit-il, qu'elle tombât en de mauvaises mains : il y a de quoi faire une femme accomplie. En vérité, plus j'y pense, & plus je m'applaudis d'avoir son pere pour voisin : c'est un homme droit, un galant homme : je ne lui crois pas l'esprit bien juste ; mais il a le cœur excellent.

Quelques jours après, M. de Laval, en se promenant, lui rendit sa visite. Alceste lui parla du plaisir qu'il devoit avoir à faire des heureux. C'est un bel exemple, ajouta-t-il, & à la honte des hommes un exemple bien rare ! Combien de gens plus riches & plus puissants que vous, ne sont qu'un fardeau pour les peuples ! Je ne les excuse ni ne les blâme tous, répondit M. de Laval. Pour faire le bien, il faut le pouvoir, & quand on le peut, il faut sçavoir s'y prendre. Et ne croyez pas qu'il soit si facile de parvenir à l'opérer. Il ne suffit pas d'être assez habile ; il faut encore être assez heureux ; il faut trouver à manier des esprits

justes, sensés, dociles; & l'on a souvent besoin de beaucoup d'adresse & de patience pour amener le peuple, naturellement défiant & craintif, à ce qui lui est avantageux. Vraiment, dit Alceste, c'est l'excuse qu'on donne; mais la croyez-vous bien solide? Et les obstacles que vous avez vaincus, ne peut-on pas aussi les vaincre? J'ai été, dit M. de Laval, sollicité par l'occasion & secondé par les circonstances. Ce peuple nouvellement conquis, se croyoit perdu sans ressources; & dès que je lui ai tendu les bras, son désespoir l'y a précipité. A la merci d'une imposition arbitraire, il en avoit conçu tant d'effroi, qu'il aimoit mieux souffrir les vexations que d'annoncer un peu d'aisance. Les frais de la levée aggravoient l'impôt; ces bonnes gens en étoient excédés; & la misere étoit l'asyle où les jettoit le découragement. En arrivant ici, j'y trouvai établie cette maxime désolante & destructive des campagnes: *Plus nous travaillerons, plus nous serons foulés.* Les hommes n'osoient être laborieux; les femmes trembloient de devenir fécondes. Je remontai à la source du mal. Je m'adressai à l'homme préposé pour la perception du tribut. Monsieur, lui dis-je, mes vassaux gémissent sous le poids des contraintes; je ne veux plus en entendre parler. Voyons ce qu'ils doivent encore de l'imposition de l'année; je viens ici pour les acquitter. Monsieur, me répondit le re-

ceveur, cela ne se peut pas. Pourquoi donc? lui dis-je. — Ce n'est pas la regle. — Quoi? la regle n'est-elle pas de payer au roi le tribut qu'il demande? de le payer à moins de frais possible, & avec le moins de délai? — Oui, dit-il, c'est le compte du roi; mais ce n'est pas le mien. Et où en serois-je, si l'on payoit comptant? Les frais sont les droits de ma charge. A une si bonne raison je n'avois point de replique; & sans insister, j'allai voir l'intendant: Je vous demande deux graces, lui dis-je: l'une, qu'il me soit permis tous les ans de payer la taille pour mes vassaux; l'autre, que leur rôle n'éprouve que les variations de la taxe publique. J'obtins ce que je demandois.

Mes enfants, dis-je à mes paysans, que j'assemblai à mon arrivée, je vous annonce que c'est dans mes mains que vous déposerez à l'avenir le juste tribut que vous devez au roi. Plus de vexations, plus de frais. Tous les dimanches, au banc de la paroisse, vos femmes viendront m'apporter leurs épargnes, & insensiblement vous serez acquittés. Travaillez, cultivez vos biens, faites-les valoir au centuple, que la terre vous enrichisse; vous n'en serez pas plus chargés, je vous en réponds, moi qui suis votre pere. Ceux qui manqueront, je les aiderai; & quelques journées de la morte saison, employées à mes travaux, me rembourseront mes avances.

Ce plan fut agréé ; & nous l'avons suivi. Nos ménageres ne manquent pas de m'apporter leur petite offrande. En la recevant je les encourage, je leur parle de notre bon roi ; elles s'en vont les larmes aux yeux : ainsi, j'ai fait un acte d'amour de ce qu'ils regardoient avant moi comme un acte de servitude.

Les corvées eurent leur tour, & l'intendant, qui les détestoit, & qui ne sçavoit comment y remédier, fut enchanté du moyen que j'avois pris pour en exempter mon village.

Enfin, comme il y avoit ici bien du temps superflu & des mains inutiles, j'ai établi l'attelier que vous avez pu voir. C'est le bien de la communauté ; elle l'administre sous mes yeux ; chacun y travaille à la tâche ; mais ce travail n'est pas assez payé pour détourner de celui des campagnes. Le cultivateur n'y emploie que le temps qui seroit perdu. Le profit qu'on en tire est un fonds qui s'emploie à contribuer à la milice & aux frais des travaux publics. Mais un avantage plus précieux de cet établissement, c'est d'avoir fait naître des hommes. Lorsque les enfants sont à charge, on n'en fait qu'autant qu'on en peut nourrir ; mais dès qu'au sortir du berceau, ils peuvent se nourrir eux-mêmes, la nature se livre à son attrait sans réserve & sans inquiétude. On cherche des moyens de population ; il n'en est qu'un : c'est la subsistance, l'emploi

des hommes. Comme ils ne naissent que pour vivre, il faut leur assurer de quoi vivre en naissant.

Rien de plus sage que vos principes; rien de plus vertueux que vos soins; mais avouez, reprit le Misanthrope, que ce bien, tout important qu'il est, n'est pas d'une difficulté qui décourage ceux qui l'aiment, & que s'il y avoit des hommes comme vous.... Dites plutôt s'ils étoient placés. J'ai eu pour moi les circonstances, & c'est de là que tout dépend. On voit le bien, on l'aime, on le veut, mais les obstacles naissent à chaque pas. Il n'en faut qu'un pour l'empêcher; & au lieu d'un, il s'en éleve mille. J'étois ici fort à mon aise: pas un homme en crédit n'étoit intéressé au mal que j'avois à détruire; & combien peu s'en est-il fallu que je n'aye pu y remédier! Supposez qu'au lieu d'un intendant traitable, il m'eût fallu voir, persuader, fléchir, un homme absolu, jaloux de son pouvoir, entier dans ses opinions, ou dominé par les conseils de ses préposés subalternes; rien de tout ceci n'avoit lieu: on m'eût dit de ne pas m'en mêler, & de laisser aller les choses. Voilà comme la bonne volonté reste souvent infructueuse dans la plupart des gens de bien. Je sçais que vous n'y croyez guere; mais il y a dans vos préventions plus d'humeur que vous ne pensez.

Alceste, vivement affecté de ce reproche, de la part d'un homme dont l'estime étoit pour

pour lui d'un si grand prix, tâcha de se justifier. Il lui parla du procès qu'il avoit perdu, de la coquette qui l'avoit trahi, & de tous les sujets de plainte qu'il croyoit avoir contre l'humanité.

En effet, lui dit le vicomte, voilà bien de quoi se fâcher! Vous allez choisir entre mille femmes une étourdie qui s'amuse & qui vous joue, comme de raison; vous prenez au plus grave cet amour dont elle fait un badinage; à qui la faute? & quand elle auroit tort, toutes les femmes lui ressemblent-elles? Quoi! parce qu'il y a des frippons parmi les hommes, en sommes-nous pour cela moins honnêtes gens vous & moi? Dans l'individu qui vous nuit vous haïssez l'espece! Il y a de l'humeur, mon voisin; il y a de l'humeur, convenez-en.

Vous avez perdu un procès que vous croyiez juste; mais un plaideur, s'il est de bonne foi, ne croit-il pas avoir toujours la bonne cause? Etes-vous seul plus désintéressé, plus infaillible que vos juges? Et s'ils ont manqué de lumieres, sont-ils criminels pour cela? Moi, monsieur, quand je vois des hommes se dévouer à un état qui a beaucoup de peine & très-peu d'agrémens, qui impose aux mœurs toute la gêne des plus austeres bienséances, qui demande une application sans relâche, un recueillement sans dissipation, où le travail n'a aucun salaire, où la vertu même est presque sans éclat; quand je les vois environnés du

luxe & des plaisirs d'une vie opulente, vivre retirés, solitaires, dans la frugalité, la simplicité, la modestie des premiers âges, je regarde comme un sacrilege l'injure faite à leur équité. Or, telle est la vie de la plupart des juges que vous accusez si légérement. Ce ne sont pas quelques étourdis que vous voyez voltiger dans le monde, qui reglent la balance des loix. En attendant qu'ils soient devenus sages, ils ont du moins la pudeur de se taire devant des sages consommés. Ceux-ci se trompent quelquefois sans doute, parce qu'ils ne sont pas des anges; mais ils sont moins des hommes que nous; & je ne me persuaderai jamais qu'un vieillard vénérable, qui, dès le point du jour, se traîne au palais d'un pas chancelant, y va commettre une injustice.

A l'égard de la cour, il y a tant d'intérêts si compliqués & si puissans, qui se croisent & se combattent, qu'il est naturel que les hommes y soient plus passionnés & plus méchants qu'ailleurs. Mais ni vous ni moi n'avons passé par ces grandes épreuves de l'ambition & de l'envie, & il n'a tenu peut-être qu'à très-peu de chose que nous n'ayions été, comme tant d'autres, de faux amis & d'indignes flatteurs. Croyez-moi, Monsieur, peu de gens ont le droit de faire la police du monde.

Tous les honnêtes gens ont ce droit-là, dit Alceste; & s'ils venoient à se liguer, les méchants n'auroient pas dans le monde

tant d'audace & tant de crédit. Quand cette ligue se formera, dit M. de Laval en s'en allant, nous nous y enrôlerons tous deux. Jusques-là, mon voisin, je vous conseille de faire sans bruit, dans votre petit coin, le plus de bien que vous pourrez, en prenant pour regle l'amour des hommes, & en réservant la haine pour de tristes exceptions.

C'est bien dommage, dit Alceste quand M. de Laval fut parti, que la bonté soit toujours accompagnée de foiblesse, tandis que la méchanceté a tant de force & tant de vigueur! C'est bien dommage, dit M. de Laval, que cet honnête homme ait pris un travers qui le rend inutile à lui-même & aux autres! Il a de la droiture, il aime la vertu; mais la vertu n'est qu'une chimere sans l'amour de l'humanité. Ainsi tous deux, en s'estimant, étoient mécontents l'un de l'autre.

Un accident assez singulier mit Alceste encore plus mal à son aise avec M. de Laval. Le baron de Blonzac, franc gascon, homme d'honneur, mais avantageux, & misanthrope à sa maniere, avoit épousé une chanoinesse de Remiremont, parente du vicomte. Sa garnison étoit en Lorraine. Il vint voir M. de Laval; & soit pour s'amuser, soit pour corriger deux misanthropes l'un par l'autre, M. de Laval voulut les mettre aux prises. Il envoya prier Alceste à dîner.

Entre hommes, les propos de table rou-

lent assez souvent sur la politique; & le gascon, dès la soupe, se mit à fronder & à boire d'autant. Je ne m'en cache point, disoit-il, j'ai pris le monde en aversion. Je voudrois être à deux mille lieues de mon pays, & à deux mille ans de mon siècle. C'est le pays des comperes & des commeres; c'est le siecle des passe-droits. L'intrigue & la faveur ont fait les parts, & n'ont oublié que le mérite. Qui fait sa cour obtient toutes les graces, & qui fait son devoir n'a rien. Moi, par exemple, qui n'ai jamais su que marcher où l'honneur m'appelle, & me battre comme un soldat, je suis connu de l'ennemi; mais au diable si ministre ni la cour sçavent que j'existe. S'ils entendoient parler de moi, ils me prendroient pour un de mes aïeux; & quand on leur dira qu'un boulet de canon m'aura escamoté la tête, ils demanderont, je gage, s'il y avoit encore des Blonzacs. Que ne vous montrez-vous, lui dit M. de Laval. Il ne faut pas se laisser oublier. — Hé vraiment, M. le vicomte, je me montre un jour de bataille. Est-ce à Paris que sont les drapeaux?

Comme il parloit ainsi, on apporte à M. de Laval des lettres de Paris. Il demande à les lire, pour sçavoir, dit-il, s'il y a quelque chose de nouveau, & l'une de ces lettres lui annonce que le commandement d'une citadelle, qu'il sollicitoit pour M. de Blonzac à son insçu, vient de lui être accordé. Tenez, lui dit-il, voilà qui vous re-

garde. Blonzac lut, tréſſaillit de joie, & vint embraſſer le vicomte ; mais après la ſortie qu'il avoit faite, il n'oſoit dire ce qui lui arrivoit. Alceſte, croyant trouver en lui un ſecond, ne manqua pas de le provoquer. Hé bien, dit-il, voilà un exemple des injuſtices qui me révoltent : un homme de naiſſance, un bon militaire, après avoir ſervi l'état, reſte oublié, ſans récompenſe ; & qu'on me diſe que tout va bien. Mais, reprit Blonzac, il faut être juſte : tout ne va pas auſſi mal qu'on le dit. Les récompenſes ſe font un peu attendre, mais elles viennent avec le temps. Ce n'eſt pas la faute du miniſtere s'il y a plus de ſervices rendus qu'il n'y a de graces à répandre ; & dans le fond il y fait ce qu'il peut. Alceſte fut un peu ſurpris de ce changement de langage, & du ton d'apologiſte que prit Blonzac le reſte du dîner. Çà, dit le vicomte, pour vous mettre d'accord, buvons à la ſanté de M. le Commandant ; & il publia ce qu'il venoit d'apprendre. Je demande pardon à monſieur, dit Alceſte, d'avoir inſiſté ſur ſes plaintes : je ne ſçavois pas les raiſons qu'il avoit de ſe rétracter. — Moi ! dit Blonzac, je n'ai point de rancune, & je reviens comme un enfant. Vous voyez, reprit M. de Laval, qu'un miſanthrope ſe ramene. Oui, reprit Alceſte avec vivacité, quand il regle ſes ſentimens ſur ſon intérêt perſonnel. Hé, monſieur, dit Blonzac, connoiſſez-vous quelqu'un qui

se passionne pour ce qui ne le touche ni de près ni de loin? Tout ce qui intéresse l'humanité, reprit Alceste, touche de près un homme vertueux; & ne doutez pas qu'il ne s'en trouve d'assez amis de l'ordre, pour haïr le mal comme le mal, sans aucun rapport à eux-mêmes. Je le croirai, repliqua le gascon, quand je verrai quelqu'un s'inquiéter de ce qui se passe à la Chine; mais tant qu'on ne s'affligera que du mal dont on se ressent, ou dont on peut se ressentir, je croirai qu'on pense à soi-même, en ayant l'air de s'occuper des autres. Pour moi je suis de bonne-foi, je ne me suis jamais donné pour l'avocat des mécontents. C'est à chacun à plaider sa cause. Je me suis plaint quand j'avois à me plaindre; je fais ma paix avec le monde, si-tôt que j'ai à m'en louer.

Autant la scène de Blonzac avoit impatienté Alceste, autant elle avoit réjoui M. de Laval & sa fille. Voilà, disoient-ils, une bonne leçon qu'a reçue notre misanthrope.

Soit confusion, soit ménagement, il fut quelques jours sans les voir. Il revint pourtant un après-midi. Le vicomte étoit au village; ce fut mademoiselle de Laval qui le reçut; & en se voyant seul avec elle, il lui prit un saisissement qu'il eut peine à dissimuler.

Nous n'avons pas eu l'honneur de vous voir, lui dit-elle, depuis la visite de M

de Blonzac ; que dites-vous de ce personnage ? — Mais c'est un homme comme un autre. — Pas tant comme un autre : il parle à cœur ouvert ; il dit ce que les autres cachent, & cette franchise fait, ce me semble, un caractere assez singulier. — Oui, mademoiselle, la franchise est rare ; & je suis bien aise de voir qu'à votre âge vous en êtes persuadée. Vous aurez souvent besoin de vous en souvenir, je vous en avertis. Ah ! dans quel monde vous allez tomber ! M. le vicomte l'excuse de son mieux ; sa belle ame fait au reste des hommes l'honneur d'en juger d'après elle ; mais si vous sçaviez combien la plupart sont dangereux & haïssables ! Vous, par exemple, dit Ursule en souriant, vous avez bien à vous en plaindre, n'est-ce pas ? — Epargnez-moi de grace, & ne m'attribuez pas les personnalités de M. de Blonzac. Je pense comme lui à certains égards ; mais nos motifs ne sont pas les mêmes. — Je le crois ; mais expliquez-moi ce que je ne puis concevoir. Le vice & la vertu, m'a-t-on dit, ne sont que des rapports. L'un est vice parce qu'il nuit aux hommes ; l'autre est vertu par le bien qu'elle fait. — Précisément. — Haïr le vice, aimer la vertu, ce n'est donc que s'intéresser aux hommes ; & pour s'y intéresser il faut les aimer. Comment pouvez-vous à la fois vous y intéresser & les haïr ? — Je m'intéresse aux gens de bien que j'aime, & je déteste les

méchants qui nuisent aux gens de bien ; mais les gens de bien sont en petit nombre, & le monde est plein de méchants. Nous y voilà. Votre haine au moins ne s'étend pas sur tous les hommes. Mais croyez-vous que ceux que vous aimez soient par-tout en si petit nombre ? Faisons ensemble un voyage en idée. Le voulez-vous bien ? — Assurément. — D'abord, dans les campagnes, n'êtes-vous pas persuadé qu'il y a des mœurs, & sinon des vertus, au moins de la simplicité, de la bonté, de l'innocence ? — Il y a aussi communément de la défiance & de la ruse. — Hélas ! je conçois aisément ce que mon pere a dit plus d'une fois : que la ruse & la défiance sont le partage de la foiblesse. On les trouve dans les villageois, comme dans les femmes & dans les enfants. Ils ont tout à craindre ; ils s'échappent, ils se défendent comme ils peuvent ; & c'est le même instinct qu'on remarque dans la plupart des animaux. Oui, dit Alceste, & cela même fait la satyre des animaux cruels & ravissants dont ils ont à se garantir. — Je vous entends ; mais nous ne parlons que du peuple des campagnes, & vous avouerez avec moi qu'il est plus digne de pitié que de haine. — Oh ! j'en conviens. — Passons aux villes, & prenons pour exemple Paris. — Dieu ! quel exemple vous choisissez ! — Hé bien, même dans ce Paris, le peuple est bon : mon pere le fréquente ; il va sou-

vent dans ces réduits obſcurs où de pauvres familles entaſſées gémiſſent dans le beſoin ; il dit qu'il y trouve une pudeur, une patience, une honnêteté, quelquefois même une nobleſſe de ſentiments qui l'attendrit & qui l'étonne. — Et c'eſt là ce qui doit révolter contre ce monde impitoyable qui délaiſſe la vertu ſouffrante, & qui environne avec reſpect le vice heureux & inſolent. — N'allons pas ſi vîte : nous en ſommes au peuple. En général, convenez qu'il eſt bon, docile, officieux, honnête, & que ſa bonne-foi lui donne une confiance dont on abuſe bien ſouvent. — Oh très-ſouvent. — Vous aimez donc le peuple ! Et par-tout le peuple fait le plus grand nombre. — Il n'eſt pas le même par-tout. — Nous ne parlons que de notre patrie : c'eſt avec elle, quant à préſent, que je veux vous réconcilier. Venons au grand monde ; & dites-moi d'abord ſi mon pere m'en a impoſé quand il m'a peint les mœurs des femmes. Comme leurs devoirs, dit-il, ſe renferment dans l'intérieur d'une vie privée, leurs vertus n'ont rien de ſaillant ; il n'y a que leurs vices qui éclatent ; & la folie d'une ſeule fait plus de bruit que la ſageſſe de mille autres. Ainſi le mal eſt en évidence, & le bien reſte enſéveli. Mon pere ajoute qu'un moment de foibleſſe, une imprudence, perd une femme, & que cette tache a quelquefois terni mille excellentes qualités. Il avoue enfin que le vice qu'on reproche le

plus aux femmes, & qui leur fait le plus de tort, ne nuit guere qu'à elles seules, & qu'il n'y a pas de quoi les haïr. Du reste, que nous reprochez-vous ? un peu de fausseté ? mais elle est toute en agrément. Instruites dès l'enfance à chercher à vous plaire, nous n'avons soin de vous cacher que ce qui ne vous plairoit pas. Si nous nous déguisons, ce n'est que sous des traits que vous aimez mieux que les nôtres. Et sçavez-vous que rien n'est plus gênant, que rien n'est plus humiliant pour nous ? Je suis jeune; mais je sens bien que le plus bel acte de notre liberté, c'est de nous montrer telles que nous sommes; que trahir son ame & se désavouer, c'est de tous les actes de servitude celui qui dégrade le plus, & qu'il faut faire à l'amour de soi-même la plus pénible violence, pour s'avilir jusqu'au mensonge & jusqu'à la dissimulation. Voilà en quoi je trouve qu'une femme est esclave, & c'est un joug qu'on nous a imposé. — Si toutes les femmes pensoient aussi noblement que vous, belle Ursule, elles ne se feroient pas si légérement, & de gaieté de cœur, un jeu de nous tromper. — Si elles vous trompent, c'est votre faute. Vous êtes pour nous comme des rois : Persuadez-nous bien que vous n'aimez rien tant que la vérité, qu'elle seule vous plaît & vous touche, & nous vous la dirons toujours. Quelle est l'ambition d'une femme ? D'être aimable & d'être aimée. Hé bien, écrivez sur la

pomme, *A la plus sincere*; toutes se la disputeront par le naturel & la simplicité. Mais vous avez écrit, *A la plus séduisante*; & c'est à qui vous séduira le mieux. Quant à nos jalousies, à nos petites haines, à nos caquets, à nos tracasseries; tout cela n'est qu'amusant pour vous; & vous conviendrez que vos guerres sont de toute autre conséquence. Il n'y a donc plus que la frivolité de nos goûts & de nos humeurs; mais quand il vous plaira nous serons plus solides; & peut-être même y a-t-il bien des femmes qui ont saisi, comme à la dérobée, des lumieres & des principes que l'usage leur envioit. Vous en êtes la preuve, lui dit Alceste, vous dont l'ame est si fort au-dessus de votre sexe & de votre âge. — Je suis jeune, reprit Ursule, & j'ai droit à votre indulgence; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est du monde que vous fuyez, que vous haïssez sans bien sçavoir pourquoi. J'ai essayé l'apologie des femmes; je laisse à mon pere le soin d'achever celle des hommes; mais je vous préviens qu'en me faisant le tableau de leur société, il m'a souvent dit, qu'il y avoit presque aussi peu de cœurs pervers que d'ames héroïques, & que le grand nombre étoit composé de gens foibles, de bonnes gens qui ne demandoient que paix & aise. — Oui, paix & aise, chacun pour soi, & aux dépens de qui il appartient. Le monde, mademoiselle, n'est composé que de dupes

& de frippons : or, perſonne ne veut être dupe ; & pour ne parler que de ce qui vous touche, je vous annonce que tout ce qu'il y a dans Paris d'hommes oiſifs & dans l'âge de plaire, n'eſt occupé du matin au ſoir qu'à tendre des pieges aux femmes. Bon ! dit Urſule, elles le ſçavent, & mon pere eſt perſuadé que ce combat de galanterie d'un côté, & de coquetterie de l'autre, n'eſt qu'un jeu dont on eſt convenu. Se met qui veut de la partie ; celles qui n'aiment pas le jeu n'ont qu'à ſe tenir dans leur coin ; & rien, dit-il, n'eſt moins en péril que la vertu quand elle eſt ſincere. — Vous le croyez ? — Je le crois ſi bien que ſi jamais je ceſſe d'être ſage, je vous déclare d'avance que je l'aurai bien voulu. — Sans doute, on le veut ; mais on le veut, ſéduite par un enchanteur qui vous le fait vouloir — C'eſt encore une excuſe à laquelle dès à préſent je renonce ; je n'ai pas foi aux enchantements.

Ils en étoient là quand monſieur de Laval arriva de la promenade. Mon pere, que dites-vous d'Alceſte ? continua Urſule. Il veut que je tremble d'être expoſée dans le monde à la ſéduction des hommes. Mais, dit le pere, il faut s'en défier : je ne te crois pas infaillible. — Non, mais vous le ſerez pour moi ; & ſi vous me perdez de vue, vous ſçavez ce que vous m'avez promis. — Je tâcherai de te tenir parole. — Puis-je être de la confidence ? demanda Alceſte

d'un air timide. — Il n'y a pas de mystère, reprit Ursule. Mon pere a eu la bonté de m'instruire de mes devoirs ; & s'il pouvoit me guider sans cesse, je serois bien sûre de ne pas m'égarer : si je m'oubliois, il ne m'oublieroit pas ; accoutumé à lire dans mon ame, il en régleroit tous les mouvements ; mais, comme il n'aura pas toujours les yeux sur moi, il m'a promis un autre guide, un époux qui soit son ami & le mien, & qui me tienne lieu d'un pere. — Ajoute encore, & d'un amant ; car il faut de l'amour à une jeune femme. Je veux que tu sois sage, mais que tu sois heureuse ; & si j'avois eu l'imprudence de te donner un mari qui ne t'aimât point, ou qui n'eût pas sçu te plaire, je n'aurois plus le droit de trouver mauvais que l'envie de goûter le plus grand des biens, celui d'aimer & d'être aimée, te fît oublier mes leçons.

Alceste s'en alla charmé de la sagesse d'un si bon pere, & plus encore de la candeur, de l'honnêteté de sa fille. On a distingué, disoit-il, l'âge d'innocence & l'âge de raison ; mais dans cet heureux naturel l'innocence & la raison s'unissent. Son ame s'épure en s'éclairant. Ah! s'il y avoit encore un homme digne de cultiver des dons si précieux, quelle source de jouissances délicieuses pour lui ! Il n'y a que ce monde rempli d'écueils, dont il faudroit la tenir éloignée. Mais si elle aimoit, que se-

roit-il pour elle ? Un époux vertueux & tendre lui suffiroit, lui tiendroit lieu de tout. J'ose croire qu'à vingt-cinq ans j'étois l'homme qui lui convenoit..... A vingt-cinq ans ! & que sçavois-je alors ? m'amuser, m'égarer moi-même ? Etois-je en état de remplir la place d'un pere sage & vigilant ? Je l'aurois aimée comme un fou ; mais quelle confiance lui aurois-je inspirée ? Ce n'est peut-être pas trop encore de quinze ans de plus d'expérience. Mais de dix-huit à quarante ans, l'intervalle est effrayant pour elle. Il n'y a pas moyen d'y penser.

Il y pensa toute la nuit ; le lendemain il ne fit autre chose ; & le jour suivant à son réveil, la premiere idée qui s'offrit à lui, fut celle de son aimable Ursule. Ah, quel malheur, disoit-il, quel malheur, si elle prenoit les vices du monde ! Son ame est pure comme sa beauté. Quelle douceur dans le caractère ! quelle touchante simplicité dans les moeurs & dans le langage ! On parle d'éloquence ; en est-il de plus vraie ? Il lui étoit impossible de me convaincre ; mais elle m'a persuadé. J'ai desiré de penser comme elle : j'aurois voulu que l'illusion qu'elle me faisoit ne se fût jamais dissipée. Que n'ai-je sur elle, ou plutôt sur son pere, ce doux empire qu'elle a sur moi ! je les engagerois à vivre ici dans la simplicité des moeurs de la nature. Et quel besoin aurions-nous du monde ? Ah !

trois cœurs bien unis, deux amants & un pere, n'ont-ils pas dans l'intimité d'une tendresse mutuelle, de quoi se rendre pleinement heureux?

Sur le soir, en se promenant, ses pas se tournerent comme d'eux-mêmes vers les jardins de M. de Laval. Il le trouva la serpette à la main, au milieu de ses espaliers. Avouez, lui dit-il, que ces plaisirs tranquilles valent bien les plaisirs bruyants que l'on goûte, ou que l'on croit goûter à Paris. Chaque chose a sa saison, répondit le vicomte. J'aime la campagne tant qu'elle est vivante; je suis inutile à Paris, & mon village a besoin de moi-même & du bien que j'y fais; ma fille s'y plait & s'y amuse; voilà ce qui m'attire & me retient ici. Ne croyez pas du reste que j'y vive seul. Notre petite ville de Bruyeres est remplie d'honnêtes gens qui aiment les lettres & les cultivent. En aucun lieu du monde on n'a des mœurs plus douces. On y est poli avec franchise; on y est simple, mais cultivé. La candeur, la droiture & la gaieté sont le caractere de ce peuple aimable: il est social, humain, bienfaisant. L'hospitalité est une vertu que le pere y transmet à son fils. Les femmes y sont spirituelles & vertueuses; & la société, embellie par elles, unit les charmes de la décence aux agréments de la liberté. Mais en jouissant d'un si doux commerce, je ne laisse pas d'aimer encore Paris; & si l'amitié, l'a-

mour des lettres, des liaisons que je chéris ne m'y rappelloient pas, le seul attrait de la variété m'y rameneroit tous les ans. Les plaisirs les plus vifs languissent à la longue, & les plus doux deviennent insipides pour qui ne sçait pas les varier. Je conçois pourtant bien, dit le Misanthrope, comment une société peu nombreuse, intimement liée, avec de l'aisance & de la vertu, se tiendroit lieu de tout à elle-même ; & si un parti convenable à mademoiselle de Laval n'avoit d'autre inconvénient que de la fixer à la campagne, je suis persuadé que vous-même......... Hé vraiment, dit M. de Laval, si ma fille y pouvoit être heureuse, je ferois mon bonheur du sien : cela n'est pas douteux. Il y a cinquante ans que je vis pour moi ; il est bien temps que je vive pour elle. Mais nous n'en sommes pas réduits là. Ma fille aime Paris, & je suis assez riche pour l'y établir décemment.

C'étoit en dire assez pour Alceste ; & de peur de se dévoiler, il remit l'entretien sur le jardinage, en demandant à M. de Laval s'il ne cultivoit pas des fleurs ? Elles passent trop vîte, répondit le vicomte. Le plaisir & le regret se touchent, & l'idée de la destruction mêle je ne sçais quoi de triste au sentiment de la jouissance. En un mot, j'ai plus de chagrin de voir un rosier dépouillé, que de joie à le voir fleuri. La culture du potager a un intérêt plus gradué,

dué, plus soutenu, &, s'il faut le dire, plus satisfaisant ; car il se termine à l'utile. Tandis que l'art s'exerce & se fatigue à varier les scènes du jardin fleuriste, la nature change elle-même les décorations du potager. Combien ces pêchers, par exemple, ont éprouvé de métamorphoses, depuis la pointe des feuilles jusqu'à la pleine maturité des fruits ! Mon voisin, parlez-moi des plaisirs qui s'économisent & qui se prolongent. Ceux qui, comme les fleurs, n'ont qu'un jour, coûtent trop à renouveller.

Instruit des dispositions du pere, Alceste voulut pressentir celles de la fille ; & il lui fut aisé d'avoir, avec elle, un entretien particulier. Plus je pénetre, lui dit-il, dans le cœur de votre pere, plus je l'admire & le chéris. Tant mieux, dit Ursule : son exemple adoucira vos mœurs ; il vous réconciliera avec ses semblables. — Ses semblables ! Ah qu'il en est peu ! C'est pour lui, sans doute, une faveur du ciel d'avoir une fille comme vous, belle Ursule ; mais c'est un bonheur aussi rare d'avoir un pere comme lui. Puisse l'époux que Dieu vous destine être digne de l'un & de l'autre ! Faites des vœux, dit-elle en souriant, pour qu'il ne soit pas misanthrope : les hommes de ce caractere sont trop difficiles à corriger. Aimeriez-vous mieux, dit Alceste, un de ces hommes froids & légers que tout amuse & que rien n'inté-

reſſe ; un de ces hommes foibles & faciles que la mode plie & façonne à ſon gré, qui ſont de cire pour les mœurs du temps, & dont l'uſage eſt la loi ſuprême ? Un miſanthrope aime peu le monde ; mais quand il aime, il aime bien. Oui, je ſens qu'une telle conquête eſt flatteuſe pour la vanité ; mais je ſuis bonne, & je ne ſuis pas vaine. Je ne veux trouver dans un cœur tout à moi, ni de l'aigreur, ni de l'amertume ; je veux pouvoir lui communiquer la douceur de mon caractere, & ce ſentiment de bienveillance univerſelle qui me fait voir les hommes & les choſes du côté le plus conſolant. Je ne ſçaurois paſſer ma vie à aimer un homme qui paſſeroit la ſienne à haïr. — Ce que vous me dites là n'eſt pas obligeant ; car on m'accuſe d'être miſanthrope. — Auſſi eſt-ce d'après vous-même & d'après vous ſeul que j'ai pris l'idée de ce caractere : car l'humeur de M. de Blonzac n'étoit qu'une bouderie ; & vous avez vu combien peu de choſe il a fallu pour le ramener ; mais une haine de l'humanité réfléchie & fondée en principes, eſt une choſe épouvantable ; & c'eſt ce que vous annoncez. Je ſuis perſuadé que votre averſion pour le monde n'eſt qu'un travers, un excès de vertu : vous n'êtes pas méchant, vous êtes difficile ; & je vous crois auſſi peu indulgent pour vous-même que pour autrui ; mais cette probité trop ſévère & trop impatiente, vous rend inſociable, &

vous m'avouerez qu'un mari de cette humeur-là ne seroit pas amusant ? — Vous voulez donc qu'un mari vous amuse ? — Et qu'il s'amuse, reprit-elle, des mêmes choses que moi ; car si le mariage est une société de peines, il faut que ce soit en revanche une société de plaisirs.

Rien de plus clair & de plus positif, se dit Alceste après leur entretien : elle ne m'auroit pas dit plus nettement sa pensée quand elle auroit deviné la mienne. Voilà pour moi & pour mes pareils un congé expédié d'avance. Aussi de quoi vais-je m'aviser ? J'ai quarante ans, je suis libre & tranquille ; il ne tient qu'à moi d'être heureux..... Heureux ! & puis-je l'être seul avec une ame si sensible ? Je fuis les hommes ! Ah ! c'étoit les femmes, les jolies femmes qu'il falloit fuir. Je croyois les connoître assez pour n'avoir plus à les craindre ; mais qui peut s'attendre à ce qui m'arrive ? Il faut, pour mon malheur, qu'au fond d'une province je trouve la beauté, la jeunesse, les graces, la sagesse, la vertu même réunies dans un même objet. Il semble que l'amour me poursuive, & qu'il ait fait exprès cette enfant pour me confondre & pour me désoler. Et comme elle s'y prend pour troubler mon repos ! Je déteste les airs ; rien de plus simple qu'elle : je méprise la coquetterie ; elle ne songe pas même à plaire ! j'aime, j'adore la candeur ; son ame se montre toute nue : elle

me dit à moi-même en face les plus cruelles vérités. Que feroit-elle de plus si elle avoit résolu de me tourner la tête? Elle est bien jeune; elle changera: répandue dans ce monde qu'elle aime, elle en prendra bientôt les mœurs; & il est à croire qu'elle finira par être une femme comme une autre......... Il est à croire! ah! je ne le crois pas; & si je le croyois, je serois trop injuste. Elle fera le bonheur & la gloire de son époux, s'il est digne d'elle. Et moi, je vivrai seul, détaché de tout, dans l'abandon & le néant; car, il faut l'avouer, l'ame est anéantie si-tôt qu'elle n'aime plus rien. Que dis-je? hélas! si je n'aimois plus, ce repos, ce sommeil de l'ame seroit-il effrayant pour moi? Flatteuse idée d'un plus grand bien, c'est toi, c'est toi qui me fais sentir le vuide & l'ennui de moi-même. Ah! pour chérir toujours ma solitude, il eût fallu n'en jamais sortir.

Ces réflexions & ces combats le plongerent dans une tristesse qu'il crut devoir ensévelir. Huit jours écoulés, le vicomte surpris de ne pas le revoir, envoya sçavoir s'il n'étoit point malade. Alceste répondit qu'en effet il n'étoit pas bien depuis quelque temps. L'ame sensible d'Ursule fut affectée de cette réponse. Elle avoit eu depuis son absence quelque soupçon de la vérité; elle en fut plus persuadée, & se reprocha de l'avoir affligé. Allons le voir, lui dit le vicomte, son état me fait pitié. Ah, ma

fille ! la trifte & pénible réfolution que celle de vivre feul, & de fe fuffire à foi-même ! L'homme eft trop foible pour la foutenir.

Lorfqu'Alcefte vit mademoifelle de Laval entrer chez lui pour la premiere fois, il lui fembla que fa demeure fe transformoit en un temple. Il fut faifi de joie & de refpect ; mais l'impreffion de la trifteffe altéroit encore tous fes traits. Qu'eft-ce donc, Alcefte ? lui dit M. de Laval. Je vous trouve affligé, & vous prenez ce moment pour me fuir ! Nous croyez-vous de ces gens-là qui n'aiment pas les vifages triftes, & qu'il faut toujours aborder en riant ? Quand vous ferez tranquille & fatisfait, reftez chez vous, à la bonne heure ; mais quand vous avez quelque peine, c'eft avec moi qu'il faut venir ou vous plaindre ou vous confoler. Alcefte attendri l'écoutoit, & l'admiroit en filence. Oui, lui dit-il, je fuis frappé d'une idee qui me pourfuit & qui m'afflige : je ne veux ni ne dois vous le diffimuler. Le ciel m'eft témoin qu'après avoir renoncé au monde, je ne regrettois rien quand je vous ai connu. Depuis, je fens que je me livre à la douceur de votre commerce ; que mon ame s'attache à vous par tous les liens de l'eftime & de l'amitié, & que lorfqu'il faudra les rompre, hélas ! peut-être pour jamais, cette retraite que j'aurois chérie, ne fera plus qu'un tombeau pour moi. Ma réfolution eft donc

prise, de ne pas attendre que le charme d'une liaison si douce acheve de me rendre odieuse la solitude où je dois vivre; & en vous révérant, en vous aimant l'un & l'autre comme deux êtres dont la nature doit s'honorer & dont le monde n'est pas digne, je vous supplie de permettre que je vous dise un éternel adieu. Alors prenant les mains du Vicomte, & les baisant avec respect, il les arrosa de ses larmes. Je ne vous verrai plus, monsieur, ajouta-t-il, mais je vous chérirai toujours.

Vous êtes fou, lui dit M. de Laval; & qui nous empêche de vivre ensemble si ma société vous convient? Vous avez pris le monde en aversion: c'est un travers; mais je vous le passe: je n'en suis pas moins persuadé que vous avez le cœur bon; & quoique nos caracteres ne soient pas les mêmes, je n'y vois rien d'incompatible; peut-être même se ressemblent-ils plus que vous n'imaginez. Pourquoi donc prendre une résolution qui vous afflige & qui m'affligeroit? Vous prévoyez avec douleur le moment de nous séparer; il ne tient qu'à vous de nous suivre. Rien de plus facile que de vivre à Paris, libre, isolé, détaché du monde. Ma société n'est point tumultueuse; elle sera la vôtre; & je vous promets de ne vous faire voir que des gens que vous estimerez. Vos bontés me pénétrent, lui dit Alceste, & je sens tout ce que je dois à des soins si compatissants. Il

n'y a rien dans tout cela que de très-ſimple, reprit le vicomte ; tel que vous êtes, vous me convenez : je vous eſtime, je vous plains, & ſi je vous livre à votre mélancolie, vous êtes un homme perdu. Ce ſeroit dommage ; & l'état où vous êtes ne me permet pas de vous abandonner. Dans un mois je quitte la campagne ; j'ai une place à vous donner ; & ſoit à titre d'amitié, ſoit à titre de reconnoiſſance, j'exige que vous l'acceptiez. Ah ! dit Alceſte, que ne m'eſt-il poſſible ! Avez-vous, lui demanda le vicomte, quelque obſtacle qui vous arrête ? Si votre fortune étoit dérangée, je me flatte que vous n'êtes pas homme à rougir de me l'avouer. Non, dit Alceſte : je ſuis plus riche qu'un garçon n'a beſoin de l'être. J'ai dix mille écus de rente, & je ne dois rien. Mais un motif plus ſérieux me retient ici : je vous en ferai Juge. — Venez donc ſouper avec nous, & j'acheverai, ſi je puis, de diſſiper tous ces nuages.

Vous vous faites un hydre, lui dit-il en chemin, de ce que vous avez vu de vicieux & de méchant dans le monde. Voulez-vous éprouver à quoi ſe réduit cette claſſe d'hommes qui vous effraie ? Faites-en ce ſoir avec moi une liſte ; & je vous défie de nommer cent perſonnes que vous ayez droit de haïr. — O ciel ! j'en nommerois mille. — Nous allons voir. Souvenez-vous ſeulement d'être juſte & de bien établir vos

griefs. — Vraiment ce n'eſt pas ſur des faits articulés que je les juge, mais ſur la maſſe de leurs mœurs. C'eſt par exemple l'orgueil que je condamne dans les uns, c'eſt la baſſeſſe dans les autres. Je leur reproche l'abus des richeſſes, du crédit, de l'autorité, un amour excluſif d'eux-mêmes, un inſenſibilité cruelle pour les malheurs & les beſoins d'autrui; & quoique ces vices de toute la vie n'aient pas des traits aſſez marqués pour exclure formellement un homme du nombre des honnêtes gens, ils m'autoriſent à le bannir du nombre de ceux que j'eſtime & que j'aime. Dès qu'on ſe jette dans le vague, dit le vicomte, on déclame tant que l'on veut; mais on s'expoſe à être injuſte. Notre eſtime eſt un bien dont nous ne ſommes que dépoſitaires, & qui appartient de droit à celui qui en eſt digne: notre mépris eſt une peine qu'il dépend de nous d'infliger, mais non pas ſelon nos caprices; & chacun de nous, en jugeant ſon ſemblable, lui doit l'examen qu'il exigeroit ſi c'étoit lui qu'on alloit juger: car en fait de mœurs, la cenſure publique eſt un tribunal où nous ſiégeons tous, mais où nous ſommes tous cités; or, qui de nous conſent qu'on l'y accuſe ſur de vagues préſomptions, & qu'on l'y condamne ſans preuves? Conſultez-vous, & voyez en vous-même ſi vous obſervez bien la premiere des loix.

Alceſte

Alceste marchoit les yeux baissés & soupiroit profondément. Vous avez dans l'ame, lui dit le Vicomte, quelque plaie profonde à laquelle je n'atteins pas. Je ne combats que vos opinions, & c'est, peut-être, à vos sentiments qu'il est besoin d'apporter remede.

A ces mots, ils arrivent au château de Laval, & soit pénétration, soit ménagement, Ursule s'éloigne & les laisse ensemble.

Monsieur, dit Alceste au Vicomte, je vais vous parler comme à un ami de vingt ans : vos bontés m'y engagent & mon devoir m'y oblige. Il n'est que trop vrai qu'il faut que je renonce à ce qui faisoit la consolation & le charme de ma vie, au plaisir de vous voir & de vivre avec vous. Un autre useroit de détour & rougiroit de rompre le silence ; mais je ne vois rien dans mon malheur que je doive dissimuler. Je n'ai pu voir avec indifférence ce que la nature a formé de plus accompli : je l'avoue au Pere d'Ursule, & je le supplie de l'oublier après avoir reçu mes adieux. Comment, dit le Vicomte, c'est-là ce grand mystere ! Hé bien, voyons, vous êtes amoureux : y a-t-il de quoi vous désoler ? Ah ! je voudrois bien l'être encore ; & loin d'en rougir, je m'en glorifierois. Allons, il faut tâcher de plaire, être bien tendre, bien complaisant : on est encore aimable à votre âge ; peut-être serez-vous aimé. — Ah !

Monsieur, vous ne m'entendez pas. — Pardonnez-moi, je crois vous entendre : n'est-ce pas d'Ursule que vous êtes épris ? — Hélas ! oui, Monsieur. — Hé bien, qui vous empêche d'essayer au moins si son cœur sera touché des sentiments du vôtre ? — Quoi ! Monsieur, vous m'autorisez ?.... Pourquoi non ? Vous me croyez bien difficile ? Vous avez de la naissance, une fortune honnête, & si ma fille y consent, je ne vois pas ce qui peut m'arriver de mieux. Alceste tomba confondu aux genoux du Vicomte. Vos bontés m'accablent, lui dit-il, Monsieur, mais elles me sont inutiles. Mademoiselle de Laval m'a déclaré qu'un misanthrope lui étoit odieux ; & c'est l'idée qu'elle a de mon caractere. — A cela ne tienne : vous en changerez. — Je ne saurois m'abaisser à feindre. — Vous ne feindrez point ; ce sera tout de bon que vous vous reconcilierez avec les hommes. Vous ne serez pas le premier ours que les femmes auront apprivoisé.

Le souper servi, on se mit à table, & jamais M. de Laval n'avoit été de si belle humeur. Allons, mon voisin, disoit-il, égayez-vous, rien n'embellit comme la joie. Alceste, encouragé, s'anima : il fit l'éloge le plus touchant du commerce intime des ames qu'unit le goût du bien, l'amour du vrai, le sentiment du juste & de l'honnêteté. Quel attrait, disoit-il, n'ont-elles pas l'une pour l'autre ! avec quelle effusion elles se communiquent ! quel accord

& quelle harmonie elles forment en s'unissant ! Je ne trouve ici que deux de mes semblables ; hé bien, c'est tout le monde pour moi. Mon ame est pleine, je souhaiterois pouvoir fixer mon existence dans cet état délicieux, ou que ma vie fût une chaîne d'instants pareils à celui-ci. — Je gage, reprit le Vicomte, que si le Ciel vous prenoit au mot, vous seriez fâché de n'avoir pas demandé davantage. — Je l'avoue, & si j'étois digne de former encore un desir.... — Ne l'ai-je pas dit ? Voilà l'homme, il a toujours à desirer. Nous sommes trois ; il n'y a pas un de nous qui ne souhaite quelque chose : qu'en dis-tu, ma fille ? Pour moi, je l'avoue, je demande au Ciel avec ardeur un mari que tu aimes & qui te rende heureuse. — Je lui demande aussi, dit-elle, un mari qui m'aide à vous rendre heureux. — Et vous Alceste ? — Et moi, si je l'osois, je demanderois à être ce mari. — Voilà trois vœux, dit M. de Laval, qui pourroient bien n'en faire qu'un.

J'ai déja laissé entrevoir qu'Ursule avoit conçu pour Alceste de l'estime & de la bienveillance : le soin qu'elle avoit pris d'adoucir son humeur l'annonçoit ; mais ce ne fut que dans ce moment qu'elle sentit combien ce caractere, qu'il faut ou aimer ou haïr, l'avoit sensiblement touchée.

Hé quoi ! dit son Pere après un long silence nous voilà tous trois interdits ! qu'Alceste, à quarante ans, soit confus !

d'avoir fait une déclaration à une Demoiselle de dix-huit ans, cela est à sa place ; qu'Ursule en rougisse, qu'elle baisse les yeux & qu'elle garde un modeste silence, je trouve encore cela tout naturel ; mais moi qui ne suis que simple confident, pourquoi suis-je aussi sérieux ? La scene est assez amusante. Mon Pere, dit Ursule, épargnez-moi, de grace. Alceste me donne une marque d'estime à laquelle je suis très-sensible ; & il seroit fâché que l'on en fît un jeu. — Tu veux donc que je croie qu'il parle tout de bon ? — J'en suis persuadée, & je lui en sçais bon gré comme je le dois. — Tu n'y penses pas. A quarante ans ! un homme de son caractere ! — Son caractere doit l'éloigner de toute espece d'engagements, & il sçait bien ce que j'en pense. — Et son âge ! — C'est autre chose ; & je vous prie d'oublier l'âge quand vous choisirez mon Epoux. — Hé, mon enfant, tu es si jeune ! — C'est pour cela que j'ai besoin d'un mari qui ne le soit pas. — Il n'y a donc que cette malheureuse misanthropie qui t'indispose contre lui ; & je conviens qu'elle est incompatible avec l'humeur que je te connois. — Et plus encore avec le plan que je me suis fait à moi-même. — Et quel est-il, ce plan ? — Celui de la nature : de bien vivre avec mon mari, de lui sacrifier mes goûts, si par malheur je n'avois pas les siens, de renoncer à toute société plutôt que de me priver de la sien-

ne, & de ne pas faire un pas dans le monde sans ses conseils & son aveu. On peut juger par-là de quel intérêt il est pour moi, que sa sagesse n'ait rien de farouche, & qu'il se plaise dans ce monde où j'espere vivre avec lui. Quel qu'il soit, Mademoiselle, reprit Alceste, j'ose vous répondre qu'il se plaira par-tout où vous serez. Mon Pere, poursuivit Ursule, se fait un plaisir de rassembler à ses soupers un cercle d'honnêtes gens & de la ville & de la cour; je veux que mon mari soit de tous ces soupers; je veux sur-tout qu'il y soit aimable. — Animé du desir de vous plaire, il y fera sûrement de son mieux. Je me propose de fréquenter les spectacles, les promenades. — Hélas! c'étoient mes seuls plaisirs: il n'en est point de plus innocents. — Le bal encore est ma folie. Je veux que mon mari m'y mene. — En masque, rien n'est plus aisé. — En masque, ou sans masque, tout comme il me plaira. — Vous avez raison: cela est égal, dès que l'on y est avec sa femme. — Je veux plus, je veux qu'il y danse. — Hé bien, Mademoiselle, j'y danserai, dit Alceste avec transport, en se jettant à ses genoux. Ma foi, s'écria le Vicomte, il n'y a pas moyen d'y tenir; & puisqu'il consent à danser au bal, il fera pour toi l'impossible. Monsieur me trouve ridicule, dit Alceste, & il a raison; mais il faut achever de l'être. Oui, Mademoiselle, vous voyez à vos pieds un ami, un amant, & puis-

que vous le voulez, un second pere, un homme enfin, qui renonce à la vie s'il ne doit pas vivre pour vous. Ursule jouissoit de son triomphe; mais ce n'étoit pas le triomphe de la vanité. Elle ramenoit au monde & à lui-même un homme vertueux, un citoyen utile, qui, sans elle, eût été perdu. Telle étoit la conquête dont elle étoit flattée; mais son silence étoit son seul aveu. Ses yeux timidement baissés, n'osoient se lever sur les yeux d'Alceste: seulement une de ses mains s'étoit laissée tomber dans les siennes, & la rougeur de ses belles joues exprimoit le saisissement & l'émotion de son cœur. Hé bien, dit le Pere, te voilà immobile & muette! Que lui diras-tu? — Ce qu'il vous plaira. — Ce qui me plaira, c'est de le voir heureux, pourvu qu'il rende ma fille heureuse. — Il a de quoi: il est vertueux, il vous révere & vous l'aimez. — Embrassons-nous donc, mes enfants. Voilà une bonne soirée, & j'augure bien d'un mariage qui se conclut comme au bon vieux temps. Croistmoi, mon ami, poursuivit-il, sois homme, & vis avec les hommes. C'est l'intention de la nature. Elle nous a donné des défauts à tous, afin qu'aucun ne soit dispensé d'être indulgent pour les défauts des autres.

FIN.

TABLE

DES

CONTES MORAUX.

TOME TROISIEME.

Fin de la Table du Tome troisieme.

Ed. A. & J. Picard
10.3.1987
[ZAH.]





